33340

C 3

MAXWEL

DRAME EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

PAR

JULES BARBIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

Tous droits réservés

PERSONNAGES

MAXWEL, juge, (40 et 55 ans).....	MM. Clément Just.
RUTTEN, son frère, (30 et 45 ans).....	Castellano.
GOULDEN, médecin, (40 et 55 ans).....	Eug. Monrose.
REINOLD, (21 ans).....	Regnier.
SPARCK, agent de police, (35 et 50 ans).....	Faille.
WALDECK, juif, (55 et 70 ans)...	Boutin.
ULRIC D'ASFELD, (21 ans).....	Rosambeau.
WERNER, vieux serviteur de Maxwel, (60 ans).	Désorme.
SCHWARTZ, étudiant, (28 ans).....	Richez.
LUDWIG, id. (20 ans).....	Pernin.
BURCKARD, aubergiste, (50 ans).....	Lavergne.
FRANTZ, domestique de Maxwel.....	Laurent.
MARTHE, sœur de Reinold, (26 ans).....	Mmes Rousseil.
MARGUERITE, fille de Maxwel, (5 et 20 ans)..	La petite Marie Kolb. / Vannoy.
CHARLOTTE, fille d'auberge, (18 ans).....	Bardy.
LE COMTE D'ASFELD.....	Personnages muets.
UN VEILLEUR DE NUIT.....	
LA MARIANI.....	

Étudiants, Invités, Juges, Huissiers, Domestiques, Bourgeois, Peuple.

La scène se passe à Munich. — Au prologue en 1775, dans les autres actes en 1790.

Nota. S'adresser, pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, et, pour la mise en scène, à M. Masson, souffleur, au théâtre de l'Ambigu.

MAXWEL

PROLOGUE

LE CONDAMNÉ

Un salon d'un aspect sévère, chez Maxwel. — Porte d'entrée au fond. Dans un pan coupé à droite, une fenêtre à balcon, donnant sur la rue. Dans le pan de gauche une porte; à droite une autre porte; sur le premier plan un bureau chargé de papiers et de livres; à gauche, adossé au mur, un pupitre élevé supportant un registre; sur le premier plan une cheminée surmontée d'une horloge; consoles de chaque côté de la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXWEL, WALDECK.

Maxwel est assis devant son bureau, Waldeck est debout devant lui, quelques papiers à la main.

MAXWEL.

Ainsi, vous affirmez que mon frère a reçu cette somme?

WALDECK.

Mais, monsieur, ces billets en font foi; (Feuilletant les billets qu'il tient à la main) les voici tous les trois, l'un de cinq cents florins, l'autre de mille, et le troisième de quinze cents : total, si je sais compter, trois mille florins, que monsieur votre frère s'était engagé à me rendre le seize octobre mil sept cent soixante-quinze. — Le terme est échu depuis quinze jours, monsieur le juge, sans que j'aie touché un malheureux kreutzer. Et Dieu m'est témoin que, si j'ai recours à votre justice pour rentrer dans ce qui m'est dû, c'est que je n'ai d'autre garantie de ma créance que le nom qui est au bas de ces billets et qui est aussi le vôtre. — Et plût au ciel que les temps fussent moins durs! j'attendrais patiemment

le bon plaisir de monsieur votre frère, et je ne vous importunerais pas de ma requête.

MAXWEL.

Montrez-moi ces billets?... (Waldock hésite.) Avez-vous peur de me les confier?

WALDECK, donnant les billets à Maxwel.

Oh! monsieur le juge!...

MAXWEL, lisant.

« A monsieur Waldeck, négociant... » — Quel est votre négoce?...

WALDECK.

Je fais un peu commerce de tout, mais surtout de pierres précieuses.

MAXWEL.

Ces billets ne font pas mention des intérêts; d'où vient?... vous ne prêtez pas pour rien, je suppose?

WALDECK.

Je le voudrais! mais l'argent est si cher...

MAXWEL.

Enfin?

WALDECK.

J'ai retenu l'escompte, en recevant les billets.

MAXWEL.

Au denier douze, quinze, dix-huit?

WALDECK, vivement.

Au denier cinq, monsieur le juge, au denier cinq!... Ah! grand Dieu! suis-je un usurier pour écorcher ainsi mon prochain?... Je suis un honnête homme, j'ose le dire, un homme moral, un homme craignant Dieu, et je défie qui que ce soit dans Munich de prouver le contraire.

Maxwel frappe sur un timbre; Sparck paraît.

SCÈNE II

LES MÊMES; SPARCK.

MAXWEL.

Sparck, lisez à M. Waldeck les renseignements que nous avons recueillis sur son compte.

WALDECK.

Des renseignements?

SPARCK, ouvrant le régistre posé sur le pupître et lisant.

Samuel Waldeck, soi-disant négociant; notoirement connu pour prêter à usure; suspect de recel; opère princi-

palement sur les pierres précieuses; en relations d'affaires avec le nommé Zacharias de Francfort qui fait métier de tailler les diamants, et avec lequel il partage sans doute le produit des pierres ainsi transformées et rendues méconnaissables; a été assez adroit pour échapper jusqu'ici aux investigations de la justice.

WALDECK.

Les preuves! les preuves!

MAXWEL.

Si nous les avions, monsieur Waldeck, vous seriez sous les verrous.

WALDECK.

Mais tout cela est faux! par le Dieu vivant, monsieur le juge...

MAXWEL.

Ne blasphémez pas!... si vous bravez la justice humaine n'affrontez pas celle de Dieu!

WALDECK.

Et qui donc m'accuse?... des ingrats qui viennent mordre la main que je leur ai tendue! des envieux, jaloux de me voir prospérer, à force de travail et d'économie!...

MAXWEL.

Vous disiez que les temps étaient si durs?

WALDECK.

C'est possible! je suis commerçant, monsieur le juge!... un commerçant a-t-il jamais avoué que les affaires fussent bonnes?... (S'attendrissant.) Mais un usurier, un receleur! un voleur! moi, Samuel Waldeck!... ah! Dieu du ciel!... fallait-il arriver à mon âge pour subir une telle humiliation!... non! non! je vous prouverai que je ne suis pas un homme d'argent! j'aime mieux tout perdre! gardez les billets, monsieur le juge! gardez les billets!

MAXWEL, se levant.

Pour qui me prenez-vous?... l'infamie que vous me proposez suffirait à prouver toutes les autres. (Donnant à Sparck des rouleaux d'or que celui-ci remet à Waldeck.) Voilà vos trois mille florins!... A l'avenir je vous défends de prêter un denier à... à la personne qui vous a signé ces billets... pour le reste, prenez conseil de la prudence, sinon de la probité... la justice a l'œil sur vous! allez!...

WALDECK, à part.

Hélas! seigneur! qu'on a de peine à gagner sa pauvre vie!

Il sort en se courbant humblement devant Maxwel.

SCÈNE III

MAXWEL, SPARCK.

MAXWEL, regardant sortir Waldeck.

Vile créature!...

SPARCK.

Maintenant qu'il est averti, il se tiendra sur ses gardes.

MAXWEL.

Eh bien! ne vaut-il pas mieux prévenir le crime que d'avoir à le punir?... vous êtes allé à la prison?

SPARCK.

Oui, monsieur.

MAXWEL.

Vous avez vu Buttler?

SPARCK.

Oui, monsieur.

MAXWEL.

Avoue-t-il?...

SPARCK.

Lui!... ah! monsieur! le cœur le plus endurci!... il n'avouera que quand il aura la corde au cou!...

MAXWEL.

J'avais autorisé sa femme et ses enfants à le voir; l'entrevue a-t-elle eu lieu?

SPARCK.

Oui, monsieur.

MAXWEL.

Eh bien?

SPARCK.

Comme toujours! une scène de cris et de larmes! rien de plus!

MAXWEL.

Il sait qu'il doit mourir aujourd'hui?

SPARCK.

Oui, monsieur; au premier coup de midi, sur la place du marché. (Regardant l'horloge.) Dans deux heures! (Se frottant machinalement les mains.) Je le lui ai annoncé moi-même.

MAXWEL, regardant sévèrement Sparck.

Que Dieu ait pitié de lui!

SCÈNE IV

LES MÊMES, GOULDEN.

GOULDEN.

Pardon, si j'entre sans me faire annoncer; l'affaire dont j'ai à te parler est grave... et urgente! je sors de la prison; j'ai vu le condamné.

MAXWEL, vivement.

Il avoue?

GOULDEN.

Non! et il n'avouera pas!...

MAXWEL.

Pourquoi?

GOULDEN.

Parce qu'il est innocent.

MAXWEL.

Innocent! ..

SPARCK, légèrement gouailleur.

Ah! monsieur le croit innocent?

GOULDEN.

C'est mon opinion.

MAXWEL.

Et sur quoi la bases-tu?

SPARCK.

Sur les larmes du condamné, sans doute!... car monsieur Goulden en paraissait fort touché!...

GOULDEN.

Je reconnais que vous avez le cœur plus ferme que moi, monsieur Sparck... votre sourire témoignait d'une sérénité d'âme que j'admire... mais que je n'envie pas.

SPARCK.

Monsieur Goulden se laisse-t-il émouvoir aux cris du malade qu'il opère?

GOULDEN.

Je le sauve!... ou du moins, j'y fais mon possible; tandis que vous... tenez! monsieur Sparck, permettez-moi de vous le dire, vous avez une singulière façon d'opérer!... que vous soyez un instrument précieux aux mains de la justice, que vous ayez les yeux d'un lynx avec le flair d'un chien d'arrêt, que vous soyez doué de tous les petits talents nécessaires pour conduire infailliblement les gens à la potence, je n'en disconviens pas!... mais quand il s'agit de venir annoncer à un malheureux que sa dernière heure est proche,

d'assister aux suprêmes adieux d'un mari à sa femme, d'un père à ses enfants, franchement je ne crois pas que cette mission soit propre à mettre en relief vos belles qualités, et, si j'ose tout dire, votre présence me semble une aggravation de peine que l'arrêt de mort ne comporte pas.

SPARCK.

Monsieur!...

GOULDEN.

C'est mon opinion.

MAXWEL.

Tu es injuste, Goulden ; Sparck fait son métier.

GOULDEN.

Peut-être y met-il un peu trop de conscience.

MAXWEL.

Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de Buttler; tu m'apportes donc la preuve de son innocence?

GOULDEN.

La preuve !... non !...

MAXWEL.

Ah ! je le savais bien !

GOULDEN.

Mais une conviction telle...

MAXWEL.

La mienne est faite... Sparck, vous assisterez à l'exécution, et vous rapporterez à M. Goulden les dernières paroles du condamné !...

GOULDEN, à Sparck.

A quelle heure cette exécution ?

SPARCK.

A midi.

Sur un signe de Maxwel, Sparck sort.

GOULDEN, suivant Sparck des yeux, à part.

Chat-tigre !

SCÈNE V

MAXWEL, GOULDEN.

GOULDEN, après un silence.

Et si ces dernières paroles, dont tu invoques d'avance le témoignage, n'étaient pas telles que tu les attends?

MAXWEL.

Cela prouverait que l'orgueil est plus fort chez cet homme que le repentir.

GOULDEN.

L'orgueil!... tout homme en a sa dose; mais plus que tout autre celui qui se croit infaillible.

MAXWEL.

La justice doit l'être.

GOULDEN.

Parole terrible, tranchante comme une hache! tu oublies que le doute est le commencement de la sagesse.

MAXWEL.

La foi en est le couronnement.

GOULDEN.

La foi en ce qui est divin, soit! — Mais en ce qui est purement humain? Tiens! Maxwel! permets une fois à ton vieil ami de te dire toute sa pensée. — Assurément tes pareils honorent l'humanité! Tu es l'homme juste par excellence, l'homme du devoir, le *vir probus* de l'antiquité. — Mais tes fonctions ont fini par transformer ton âme et l'ont faite à leur image; investi du droit de vie et de mort sur tes semblables, tu t'es enivré de ta sagesse, de ta clairvoyance, de ta justice! l'homme chez toi s'est absorbé dans le juge; eh! bien! j'ose te le dire: Souviens-toi que tu es homme!

MAXWEL.

Franchise pour franchise! — Que me parles-tu d'erreur ou de vérité, toi qui n'as d'autre doctrine que de n'en pas avoir? Avant de condamner ma foi, peux-tu me dire où conduit ce pyrrhonisme énervant qui accepte toutes les hypothèses sans rien nier, sans rien affirmer; qui enveloppe le faux et le vrai, le bien et le mal dans la même injustice ou dans la même indulgence? — Il conduit fatalement et livre sans défense un cœur comme le tien à ces surprises du sentiment où la raison disparaît, où la vérité fait naufrage! — Eh bien! le sentiment, quelque respectable qu'il soit, ne saurait prévaloir contre des faits avérés, prouvés jusqu'à l'évidence.

GOULDEN.

C'est là ce que je conteste! tu résous la question par la question. Qui les a contrôlés, ces faits? qui les a pesés, médités, approfondis? toi seul! — Le tribunal c'est toi. Quelles garanties offre à l'accusé cette justice de corrégidor qui semble au milieu de notre civilisation un héritage des siècles de barbarie. Je ne veux pas médire des lois de mon pays; mais il m'est permis de jeter un regard sur des nations où déjà se montrent en germe des législations nouvelles n'ayant plus seulement pour base l'intérêt de la société, mais celui de l'individu, et ressuscitant le vieux droit romain pour

faire la balance égale entre l'accusation et la défense. Alors même que ces doctrines auront porté tous leurs fruits, l'erreur sera encore possible, sans doute; mais quelque douleur que la société en éprouve, elle pourra se rendre ce témoignage qu'elle aura fait tout ce qui est humainement possible pour l'éviter. Ici, je ne vois qu'un juge, seul responsable devant Dieu et devant les hommes, et, si je ne doute pas de sa conscience, j'ai bien le droit de m'effrayer de son isolement.

MAXWEL.

Crois-tu que je n'aie pas songé souvent à cette responsabilité dont tu parles? Lourd fardeau, sans doute, qui m'eût écrasé, si Dieu n'était venu à mon aide. Oui, je voudrais le partager! mais, tant que je le porte seul mon devoir est de le porter sans faiblir, et tes doutes, qui ne sont en somme que des défaillances de ton esprit, n'ébranleront pas une conviction qui équivaut pour moi à la certitude.

GOULDEN.

A la probabilité, rien de plus!

MAXWEL.

Mais vois donc les faits! — Incline-toi, rends-toi devant leur implacable logique! — C'est le 15 octobre : — Il y a fête chez la Mariani; le comte d'Asfeld y passe la soirée; il joue; il gagne une somme considérable, dix mille florins; vers cinq heures du matin il part. — Le jour n'est pas encore levé. — Au détour d'une rue il est assailli, assassiné à coups de couteau. — Un veilleur de nuit accourt à ses cris, et voit fuir un homme dans la direction de l'Isar, du côté d'Oberghiessen. Cinq heures sonnaient. Le comte meurt sans pouvoir proférer un mot. La somme qu'il portait est intacte. Le vol n'est donc pas le mobile du crime. A quoi l'attribuer?... Un maître-tisserand, du nom de Buttler, habite une cabane attenant à une propriété du comte, dans le faubourg d'Oberghiessen ; débiteur d'une année de loyer, cet homme est pauvre! il est sous le coup d'une saisie qui le laissera sans pain et sans asile, lui et sa famille!... Dans la soirée qui a précédé le crime, il a été vu suppliant le comte de lui accorder un délai ; le comte partait pour se rendre chez la Mariani ; il a repoussé Buttler durement, cruellement. Buttler ne rentre chez lui qu'à six heures du matin; qu'a-t-il fait de la nuit?... Il est allé s'enivrer pour noyer son chagrin, dit-il!... Oui; mais en sortant de la taverne?... Il ne s'en souvient plus!... Il a du sang aux mains, une blessure au front; pourquoi? Il croit avoir fait une chute, un passant l'a secouru et lui a lavé le front à une fontaine. Quel est ce passant?... Il ne peut donner son signalement; la nuit l'a empêché de le voir. Le récit du crime court dans

tout Munich, et ce passant ne se présente pas pour sauver la vie de cet homme!... non! car il n'existe pas! car l'assassinat du comte d'Asfeld est une vengeance, une vengeance de Buttler!... Et maintenant, si tu l'oses, proclame son innocence!...

GOULDEN.

Voilà de graves présomptions, sans doute; mais des présomptions ne sont pas des preuves. Tu parlais de certitude tout à l'heure, et moi de probabilité. Eh bien, le calcul des probabilités est une science purement mathématique. Divise l'unité en cent, en mille parties; soustrais une seule de ces parties et l'unité n'existe plus!... Il y ici deux unités égales en présence, le crime et le châtiment!... Admets dans l'accusation un millième de présomption, un millème seulement, en faveur de l'innocence, le reste équivaut-il à la mort qui est la certitude, c'est-à-dire l'unité!...

MAXWEL.

Ton système aboutirait à une indulgence qui désarmerait la société! Il y a les preuves morales aussi qui s'imposent à l'esprit avec autant de force que l'évidence mathématique!

GOULDEN.

Ah! je t'attendais là!... Oui! il y a les preuves morales, et elles sont pour moi!... Je l'ai vu, ce Buttler! je l'ai vu soutenant, consolant sa malheureuse femme, à demi folle; embrassant ses enfants en larmes; résigné, devant l'arrêt qui le frappe, sans ostentation, sans grimace!... j'ai observé ses traits, son regard, et j'y ai lu, écrits par la nature même, trente ans de travail, de probité, de dévouement, de patience! On s'est enquis de son passé, on a scruté sa vie! quel témoignage a démenti celui-là? aucun, et cette existence irréprochable n'aurait abouti qu'à cette vengeance aveugle, à ce crime stupide! allons donc!...

MAXWEL.

L'ivresse explique tout.

GOULDEN.

Oui, si, l'ivresse passée, il eût tout avoué; si le repentir eût suivi le crime! pour qui sait y lire, te dis-je, le visage de l'homme est un livre ouvert qui ne peut tromper. Ton frère, — pardon si je te parle de ton frère, mais un argument est un argument, — ton frère porte dans ses traits le signe irrécusable de toutes les mauvaises passions. L'éducation a pu lui mettre un frein, mais il ne mentira jamais complètement à sa nature. Eh bien! il n'y a pas trace de crime sur le visage de Buttler; c'est la tête d'un honnête homme et non d'un assassin!...

MAXWEL.

A merveille! la physiognomonie de Lavater appliquée à la procédure criminelle et devenant, malgré l'évidence des faits, le criterium de la culpabilité ou de l'innocence!... Pourquoi t'arrêter en si beau chemin?... Pourquoi, si notre front porte le signe indélébile de nos instincts, ne pas en faire remonter, avec Mesmer, la responsabilité jusqu'aux planètes?

GOULDEN.

Laissons les planètes en repos ! Elles ont fait de Mesmer un académicien, cela suffit !... Je ne leur attribue pas plus tes vertus que les vices de ton frère; je m'en tiens aux origines; fils du même père, vous avez eu deux mères différentes; la tienne, modèle de dévouement et de pieuse austérité; la sienne, légère, coquette, dissipée, au point que ton père en est presque mort de chagrin!... voilà les véritables influences, les affinites mystérieuses qui relient les générations aux générations! le fluide subtil qui nous pénètre jusqu'à la moelle, et qui, selon qu'il s'accroît ou qu'il diminue, anoblit ou dégrade la race !

MAXWEL.

Doctrine exécrable, fatalisme destructeur de toute morale!

GOULDEN.

Non! car il n'exclut pas la lutte, et, par suite, le triomphe de l'esprit sur la matière, à la gloire de la liberté humaine!

MAXWEL.

Que viens-tu me demander enfin? je n'ai pas le droit de faire grâce.

GOULDEN.

Tu as le droit d'accorder un sursis.

MAXWEL.

Qu'espères-tu?

GOULDEN, après un silence.

Je n'ose te le dire.

MAXWEL.

Parle !...

GOULDEN.

La femme de Buttler a vu l'inconnu qui a secouru son mari.

MAXWEL.

Elle l'a vu !...

GOULDEN.

Il est absent! il revient! mais il arrivera trop tard, si tu n'accordes pas le sursis.

MAXWEL.

Elle l'a vu !... où ?...

GOULDEN, après un silence, se frappant le front.

Là !...

MAXWEL.

Tu es fou !...

GOULDEN.

Là, te dis-je ; non pas avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'esprit.

MAXWEL.

Tu en es encore à Swedenborg?

GOULDEN.

Swedenborg évoquait un monde surnaturel qui n'a rien de commun avec un phénomène purement physique, une force analogue à celle de l'aimant...

MAXWEL.

Ah ! j'y suis ! le fluide magnétique après le fluide subtil, n'est-ce pas? encore une découverte de ton charlatan de Mesmer?... Et puis, vous vous réveillâtes?

GOULDEN.

Orgueilleux ! de ce qu'une chose est nouvelle faut-il en conclure qu'elle est fausse?... Le domaine de l'inconnu n'est-il pas immense?... Qui peut dire à la science : tu n'iras pas plus loin !... Qui peut répondre que le paradoxe d'aujourd'hui ne sera pas la vérité de demain?...

MAXWEL.

Si tu avais vécu il y a deux cents ans, je t'aurais fait brûler vif !

GOULDEN.

Diantre ! je remercie le ciel de ne pas nous avoir fait naître deux cents ans plus tôt !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

Marguerite tient une poupée à la main.

MARGUERITE.

Petit père !

MAXWEL, rudement.

Quoi?... (Marguerite s'arrête avec crainte.)

GOULDEN.

Est-ce là comme tu accueilles ton enfant?

MAXWEL.

Pardonne!... en un pareil jour, je ne sais plus être père. (S'asseyant et prenant Marguerite sur ses genoux.) Que veux-tu?...

MARGUERITE.

C'est une pauvre femme qui est là à la porte et qui a bien du chagrin!... Elle a deux petits enfants avec elle, grands comme moi; c'est à dire le petit garçon, car la petite fille est bien plus grande; j'ai voulu lui donner ma poupée, mais elle n'en a pas voulu.

MAXWEL.

Quelle est cette femme?

MARGUERITE.

Elle dit que son mari va mourir et qu'il est innocent. N'est-ce pas, petit père, que s'il était innocent on ne le ferait pas mourir. (Maxwel repose Marguerite à terre et se lève.) Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer aussi, moi... Ce vilain monsieur Sparck, tu sais, Sparck?... il voulait la chasser! alors je suis venue te le dire!

MAXWEL, très-ému.

Tu l'entends?... je ne puis voir cette femme, mais toi... il faudra prendre soin d'elle, de ses enfants!...

GOULDEN.

Maxwel!... le sursis!...

MAXWEL, avec fermeté.

Non!...

GOULDEN, à Marguerite.

Demande avec moi, Marguerite!... c'est pour cette pauvre femme!...

MARGUERITE, joignant les mains.

Oh! petit père, je t'en prie!...

MAXWEL.

Non!...

GOULDEN, après un silence.

Viens! mon enfant!... (Il prend Marguerite par la main et sort avec elle.)

SCÈNE VII

MAXWEL, seul.

Pourquoi suis-je troublé?... ma conviction est-elle ébranlée par les rêveries de Goulden? non!... Ce millième de probabilité dont il parle n'existe même pas!... La déduction logique de tous les faits consignés au procès conduit fatalement à la culpabilité de Buttler... Une vision, un rêve, un

fluide, hypothèse inventée par un cerveau malade, voilà ses suprêmes arguments!... Les intérêts de la société, ceux de la justice et de la morale à la merci d'une science empirique et aveugle!... En vérité, cela ne mérite même pas l'honneur d'une réfutation!... Un sursis! à quoi bon? à prolonger l'agonie de ce malheureux!... il faudrait un miracle pour... Ah! je donnerais tout ce que je possède pour un aveu de Buttler!... Les sophismes de ce Goulden se pressent dans mon esprit, le tourmentent, le travaillent malgré les révoltes de ma raison... Innocent!... cette seule pensée me fait dresser les cheveux sur la tête!... non! non! chimères, folie!... J'ai fait tout ce que je pouvais faire! j'ai épuisé tous les moyens de contrôle offerts à la sagesse humaine! au delà!... Chassons ces vains fantômes! soyons maître de moi! je veux l'être! je le suis!... (Il va se rasseoir devant son bureau, Rutten paraît au fond.)

SCÈNE VIII

MAXWEL, RUTTEN.

RUTTEN.

Bonjour, monsieur mon frère!...

MAXWEL.

Ah! c'est vous!...

RUTTEN.

C'est moi!... diantre! vous froncez déjà le sourcil!... Ai-je mal pris mon temps?...

MAXWEL.

Vous arrivez on ne peut plus à propos, au contraire. J'avais à vous parler.

RUTTEN.

Fort bien!... mais, comme je prévois ce que vous pouvez avoir à me dire, faites-moi la grâce de m'écouter d'abord. Vous n'aurez pas à me sermonner deux fois.

MAXWEL.

Parlez!...

RUTTEN.

Mon discours ne sera pas long, le voici en deux points: je n'ai plus un florin dans ma poche; en avez-vous dans la vôtre?

MAXWEL.

Qu'avez-vous fait de l'argent que je vous ai donné le mois dernier?

RUTTEN.

Mais... j'ai commencé par payer mes dettes.

MAXWEL.

Toutes?

RUTTEN.

Toutes!

MAXWEL.

Vous mentez!... voici trois billets souscrits par vous et montant ensemble à la somme de trois mille florins!

RUTTEN.

Comment! ce traître de Waldeck a osé...

MAXWEL.

Il vous menaçait de poursuites; j'ai payé pour vous!

RUTTEN.

Les trois mille florins?... mais je n'en ai pas touché la moitié; il y avait moitié à en rabattre.

MAXWEL.

Il fallait donc rabattre aussi moitié de la signature, c'est-à-dire de l'honneur!

RUTTEN.

Est-ce qu'on paye ces coquins-là?

MAXWEL.

On ne paye personne, avouez-le! et l'on va perdre son argent, ou plutôt l'argent d'autrui, en compagnie de tous les débauchés de la ville, chez des filles perdues; chez la Mariani, par exemple, où le comte d'Asfeld vous a gagné, dans une seule nuit, la nuit même où il a été assassiné, plus de quinze cents florins!

RUTTEN.

Eh bien! oui, j'ai joué! où est le mal? vos plus grands seigneurs ne s'en font pas faute. Si, comme le comte d'Asfeld, j'avais gagné au lieu de perdre, vous me le reprocheriez moins sévèrement peut-être et je n'aurais pas à mendier vos libéralités.

MAXWEL.

Vous vous trompez. (Prenant un calepin sur son bureau.) Si vous aviez gagné, j'aurais ouvert les tablettes du comte d'Asfeld, et, parmi quelques notes assez instructives sur les gens qu'il fréquentait, j'y aurais lu ce qui suit : Le chevalier Rutten, se défier de lui; il triche au jeu!...

RUTTEN.

Ah! le comte a écrit cela!

MAXWEL, lui tendant le calepin.

Voyez!...

RUTTEN, repoussant le calepin du geste.

Pardieu! j'en suis ravi!...

MAXWEL.

Je ne vois pas ce qui peut causer votre ravissement.

RUTTEN.

Je me reprochais de ne pas avoir assisté à ses funérailles; ceci me met à l'aise.

MAXWEL, se levant.

Voilà, si vos créanciers vous citaient en justice, les révélations qu'ils apporteraient au tribunal; voilà l'opprobre dans lequel vous traîneriez le nom de votre père!

RUTTEN.

Ah! tenez! pas tant de rigueur, je vous prie! tout est facile aux heureux de ce monde; il n'est pas malaisé d'être Aristide quand on est Crésus!... ces tablettes m'accusent de tricher au jeu?... Eh bien! à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la franchise... Oui!...

MAXWEL.

Infamie!

RUTTEN.

N'exagérons rien!... il faut croire que M. d'Asfeld lui-même était mon maître, puisqu'il me gagnait mon argent. Le chevalier de Gramont, en son temps, corrigeait, sans plus de scrupule, les caprices de la fortune et n'en passait pas moins pour un fort bon gentilhomme! La vertu, l'amitié, l'amour, tout triche en ce monde! et la nature elle-même, d'accord avec la loi, triche en faisant des aînés et des cadets, en donnant tout aux uns et rien aux autres!...

MAXWEL.

N'était-ce rien que l'héritage de votre mère, qui suffisait à vous faire vivre en galant homme et que vous avez dévoré en quelques mois?

RUTTEN.

Qu'appelez-vous vivre en galant homme? vous êtes modeste pour autrui, mon très-cher frère! mais cette modestie sied mal peut-être à celui qui possède une fortune seigneuriale, des fiefs, des châteaux, des terres, des vassaux, que sais-je!...

MAXWEL.

Et, si la loi vous eût admis au partage, qu'auriez-vous fait de cette fortune que vous me reprochez si amèrement?... Elle eût défrayé vos plaisirs, n'est-ce pas, jusqu'au jour où elle eût été engloutie, avec votre patrimoine, dans cette vie de débauche et de libertinage!... je ne l'ai pas fait servir à mes passions, moi!... je ne l'ai pas reçue comme un privilége, mais comme une obligation!... je ne l'ai pas considérée comme une source de jouissances égoïstes, mais de devoirs à remplir et de bienfaits à répandre!... Allez dans ces fiefs,

dans ces terres, dans ces châteaux!... allez demander ce qui me revient de cette fortune!... Ah! beaucoup, sans doute!... mais ce n'est pas là ce que vous m'enviez!... des bénédictions!

RUTTEN.

Vertu commode qui permet à un frère de repousser la main de son frère!

MAXWEL.

Je ne la repousse pas!... je vous tends la mienne, si elle peut encore vous arrêter dans votre chute!... Le séjour de Munich ne vous est plus possible; toutes les carrières vous y sont fermées; toutes les familles vous y redouteraient; la vie de désordre que vous y avez menée vous tient par trop d'attaches pour que vous n'y retombiez pas fatalement!... faites oublier votre passé en vous séparant de lui!

RUTTEN, ironiquement.

Et quelle sera ma résidence, je vous prie? Berlin, Vienne, Hambourg?...

MAXWEL.

Avec les mêmes tentations vous y retrouveriez les mêmes entraînements!... c'est l'Allemagne, c'est l'Europe, qu'il faut quitter!...

RUTTEN.

Oh! oh! voici qui devient grave!

MAXWEL.

La guerre de l'Indépendance vient d'éclater dans les colonies anglaises de l'Amérique... C'est un but offert à toutes les ambitions, à tous les repentirs! Le service d'une noble cause efface bien des fautes, et le plus indigne de la servir se relève de son indignité pour l'avoir servie!... Je ne vois pour vous que cette planche de salut; aurez-vous le courage de la saisir?

RUTTEN, remettant son chapeau.

Ah! c'est au Nouveau-Monde que vous voulez m'envoyer? là-bas! par delà l'Océan! chez les sauvages! et vous me paierez les frais du voyage, n'est-il pas vrai? vous pousserez même la générosité jusqu'à me faire tenir, dans le plus bref délai, de quoi pourvoir à mes premiers besoins et à mon équipement! A la bonne heure! Le calcul est des plus ingénieux, et c'est se débarrasser à bon marché d'un frère qui vous gêne et qui coûte trop cher!... Par malheur j'ai la faiblesse de tenir au monde civilisé, et tout impossible que vous semble pour moi le séjour de Munich, je m'en contente! Je ne me sens ni d'âge ni d'humeur à faire un Quaker ou un Puritain! J'ai le mauvais goût de préférer les hasards du jeu à ceux de la guerre, les faux plaisirs de la table aux délices

de la gamelle, et le sourire diabolique d'une jolie fille à la gloire d'être tué d'un coup de fusil! J'ai bu à la coupe et j'y boirai!... Que si vous me refusez de quoi la remplir... Eh! bien! pardieu! ne vous étonnez pas de me voir briser les flacons! c'est vous qui l'aurez voulu!

MAXWEL.

Malheureux!... Dans cette voie de perdition tu descendras jusqu'au crime! Et Dieu veuille que de la fange tu ne glisses pas dans le sang!

RUTTEN.

Qui parle de sang!, vous voyez des crimes partout! quelques peccadilles tout au plus!... Et vous tenez trop à l'honneur du nom, je suppose, pour faire jamais un éclat qui rejaillirait sur vous!

MAXWEL.

Moi!... (On entend des clameurs confuses au dehors, comme le bruit d'une foule qui passe.) Écoute!...

RUTTEN.

Qu'est-ce donc?

MAXWEL, allant ouvrir la fenêtre.

C'est Buttler, l'assassin du comte d'Asfeld, qu'on mène au supplice!

RUTTEN, avec un mouvement de terreur.

L'assassin!... aujourd'hui!...

MAXWEL, saisissant Rutten par le bras et le conduisant vers la fenêtre.

Viens! regarde-le!... Si tu avais commis son crime, je te le jure devant Dieu, moi, ton frère, je te condamnerais comme je l'ai condamné.

RUTTEN, détournant la tête.

Laissez-moi!

MAXWEL.

Regarde-le, te dis-je!... Et que ses traits se gravent dans ta mémoire avec mon serment!

RUTTEN.

Non! non!...

MAXWEL.

Découvre-toi! c'est un mort qui passe!

RUTTEN, ôtant son chapeau et jetant un regard vers la fenêtre.

Ah!...

Il se rejette en arrière avec horreur et va, en chancelant, s'appuyer sur un fauteuil. Le bruit de la foule s'éloigne.

MAXWEL, après un long silence.

Rutten! je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de vos fautes!... Je vous ferai une modique pension qui vous mettra à l'abri de la misère; mais au delà...

RUTTEN.

Non!... je... je ne veux plus... je pars!...

MAXWEL.

Vous partez?

RUTTEN.

Ne m'avez-vous pas parlé... du Nouveau-Monde?... Eh! bien!... soyez content!... j'obéis!...

MAXWEL.

C'est bien!... j'ai foi dans votre parole!... (Il va ouvrir un des tiroirs de son bureau et en tire une bourse qu'il donne à Rutten.) Tenez! voici de quoi vous conduire à New-York; là, vous vous adresserez à notre consul; il aura des instructions... Que Dieu vous conduise!...

RUTTEN.

Adieu!...

Il sort.

SCÈNE IX

MAXWEL, puis GOULDEN.

MAXWEL, mettant sa main sur ses yeux.

O Rutten!... toi dont j'ai soutenu les premiers pas! toi, l'enfant aux cheveux blonds dont je fus le premier maître et le premier ami, quand, jeune homme déjà, je t'apprenais à épeler dans un vieux livre!... toi à qui j'avais voué l'amour d'un père!... (Pleurant.) O Rutten!... mon cher Rutten!...

GOULDEN, entrant en scène.

Qu'a donc ton frère?... Il sort d'ici chancelant... égaré...

MAXWEL, se remettant.

Oui!... par cette fenêtre... il a vu...

GOULDEN.

Ah!... je ne le croyais pas capable d'une telle émotion.

MAXWEL.

Son cœur a tressailli, Goulden!... Il rompt avec sa vie passée! il part pour l'Amérique!

GOULDEN.

Lui!...

MAXWEL.

Puisse-t-il y recommencer une vie nouvelle!

GOULDEN.

Tout est possible!...

Il s'assied devant la cheminée et tisonne; Maxwel se promène de long en large; le bruit lointain de la foule se fait entendre. Maxwel va fermer la fenêtre.

MAXWEL.

Entends-tu cette foule?

GOULDEN.

Oui.

Nouveau silence.

MAXWEL.

Eh bien! tu as vu cette malheureuse? où est-elle?

GOULDEN.

Elle deviendra folle!... Elle est partie sans vouloir accepter ce que je lui offrais.

MAXWEL.

Et ses enfants?

GOULDEN.

Le petit garçon est trop jeune pour comprendre ce qui se passe autour de lui; il pleure parce qu'il voit pleurer sa mère; la petite-fille est plus âgée; elle ne pleure pas, elle; mais son regard m'a fait mal.

MAXWEL.

Et tu ne comprends pas qu'un sursis n'aurait fait que prolonger leur supplice à tous? (Goulden ne répond pas.) J'ai le cœur dans un etau, Goulden!

GOULDEN.

Pourquoi?... tu as obéi à ta conscience! peut-être qu'après tout mes doutes ne sont que rêveries!... oublie-les!...

MAXWEL.

Tu verras, tu verras qu'avant de mourir il fera l'aveu de son crime!

SCÈNE X

LES MÊMES, WERNER.

WERNER, paraissant sur le seuil de la porte.

Je peux entrer?

MAXWEL.

Ah! te voilà, Werner?. . déjà de retour?... Je ne t'attendais pas si tôt.

WERNER.

J'ai fait diligence, monsieur, autant du moins que les jarrets de notre vieux Kobus me l'ont permis. (Saluant Goulden.) Monsieur Goulden!...

GOULDEN.

Bonjour, Werner.

MAXWEL.

Rien ne te pressait.

WERNER.

Je tenais à être de retour à Munich avant le 1er novembre.

MAXWEL.

Pourquoi ?

WERNER.

Une bonne action à faire, monsieur, et que vous seul... mais... comme vous voilà pâle !... seriez-vous malade !

MAXWEL.

Non !... merci, mon vieil ami.

Il va se rasseoir devant son bureau.

WERNER, bas à Goulden.

Qu'y a-t-il donc?

GOULDEN, de même.

Une exécution capitale.

WERNER, de même.

Aujourd'hui ?

GOULDEN, de même.

Tout à l'heure... à midi !

WERNER, de même.

Oh! ces jours-là !...

Goulden lui fait signe de se taire.

MAXWEL.

Tu me disais?

WERNER.

Oui; je voulais vous parler... (Fouillant dans sa poche et en tirant des papiers.) Mais permettez-moi d'abord de vous rendre compte de mon voyage.

MAXWEL.

Tu as eu le temps d'aller partout, à Steinbach, à Meisenthâl ?...

WERNER.

Partout, monsieur!... Kobus a beau se faire vieux, c'est encore un bon serviteur! point fougueux, d'allures tranquilles, mais n'en faisant pas moins ses cinq ou six lieues tout d'une traite; et c'est tout ce qu'il faut à mes soixante ans!... Si quelque chose avait pu me retarder, ce n'est pas lui, mais l'accueil qu'on m'a fait partout. C'étaient des cris de joie... il fallait voir! Et l'on ne voulait plus me laisser partir!... Tous ces gens-là vous regardent comme leur providence, et reportent sur moi un peu de leur amitié pour vous !

MAXWEL.

Ainsi, rien de fâcheux?

WERNER.

Rien, monsieur!... sauf quelques meules brûlées, du côté de Meisenthal, chez le vieux Fritz.

MAXWEL.

La perte a été considérable?. .

WERNER.

De douze à quinze cents florins. Je lui ai fait espérer...

MAXWEL.

Nous lui remettrons moitié de son fermage.

WERNER, déposant des papiers sur le bureau.

Voici ses comptes!... voici ceux des fermiers de Steinbach; Rœmer, Schoultz...

MAXWEL.

Il a marié sa fille?

WERNER.

La petite Katel?... oui, monsieur; un vrai bouton de rose. Elle a épousé Kasper, le forgeron. Je suis encore arrivé à temps pour voir la noce traverser le village avec le violon de Nicklausse en tête... A propos de Nicklausse, monsieur, il faut vous dire qu'il est dans la peine.

MAXWEL.

Que lui est-il arrivé?...

WERNER.

Il a eu le malheur de perdre sa mère après une longue maladie; or vous savez que M. Schweitzer, votre intendant, lui a loué trois arpents de vigne sur la côte; les maladies coûtent cher; le pauvre Nicklausse est chargé de famille; il n'a pas pu payer sa redevance, et finalement...

MAXWEL.

Schweitzer a ordonné des poursuites?... je le reconnais bien là... Je lui manderai de les arrêter.

WERNER.

Ah! monsieur! si tous ceux qui tiennent dans leurs mains le sort des pauvres gens étaient comme vous!... mais il y a des cœurs durs en ce monde... Je vous dis cela à propos de l'affaire dont je voulais vous entretenir; le cas est à peu près semblable, si ce n'est que le comte d'Asfeld n'a pas votre charité...

MAXWEL.

Le comte d'Asfeld?...

Goulden, qui était occupé à tisonner auprès du feu, relève la tête.

WERNER.

Monsieur sait combien il est riche...

MAXWEL.

Mais tu ignores donc qu'il a été assassiné?

WERNER.

Assassiné!...

MAXWEL.

Deux heures après ton départ.

WERNER, se tournant vers Goulden.

Et... c'est son assassin peut-être?...

GOULDEN.

Oui.

WERNER, à Maxwel.

Ce que j'avais à vous dire devient inutile alors; car la saisie n'était que pour demain.

MAXWEL.

Quelle saisie?

WERNER.

Voici le fait... J'étais parti, vous le savez, en pleine nuit, vers trois heures du matin... Je voulais arriver à Meisenthal avant le soir, et il fallait donner à Kobus le temps de se reposer en route... Arrivé aux dernières maisons du faubourg, je m'avise que le pauvre animal est déferré. Il boitait; reveiller les gens à cette heure, il ne fallait pas y songer; j'attachai Kobus à un arbre et je revins ici pour y prendre les outils nécessaires. Car il faut vous dire, monsieur Goulden, que, pour ferrer un cheval...

MAXWEL, se levant.

Après, après?

WERNER.

Le garçon d'écurie était si profondément endormi qu'il ne m'entendit pas. Je retournais donc vers Kobus lorsque je rencontrai, — près de la fontaine du vieux marché, — un pauvre homme qui gisait a terre, et qui s'était blessé en tombant... mais, monsieur, qu'avez-vous donc?...

MAXWEL, d'une voix étouffée.

Après?

Goulden se lève.

WERNER.

Je l'aidai à se relever; je lui lavai le front; et, comme il se lamentait, je lui demandai... (Maxwel lui saisit le bras.) Bref! il était débiteur du comte d'Asfeld, qui le menaçait d'une saisie... C'est alors, que, sans vous nommer, je lui promis...

MAXWEL, d'une voix éclatante.

Ce n'est pas vrai!

WERNER.

Mais, monsieur!... tenez! cinq heures sonnaient à la cathédrale.

MAXWEL.

Ce n'est pas vrai !...

GOULDEN.

Son nom ?

WERNER, cherchant à se rappeler.

Attendez !... Buttler !...

Maxwel, après un mouvement de stupeur, va pour s'élancer au dehors, quand on entend une cloche lointaine sonner midi.

MAXWEL, s'arrêtant court, regardant autour de lui avec égarement et poussant un grand cri.

Ah !...

Il tombe raide à terre ; Goulden court à lui pour lui porter secours ; Werner le regarde, immobile, terrifié. La cloche continue de sonner midi. La toile tombe.

ACTE PREMIER

LE DUEL

Une salle basse de l'auberge de la Cigogne. — Porte au fond. — Portes latérales. — A gauche un comptoir. — Tables et bancs. — Aspect de taverne allemande.

SCÈNE PREMIÈRE

ULRIC, SCHWARTZ, LUDWIG, BURCKARD, CHARLOTTE, ÉTUDIANTS.

Les étudiants attablés boivent et fument. Burckard est à son comptoir; Charlotte va d'une table à l'autre et sert les buveurs.

SCHWARTZ.

Oui, messieurs, le magnétisme, en ouvrant à la science l'immensité de l'inconnu...

ULRIC.

Eh! que diantre, assez de magnétisme! nous ne sommes pas ici au cours du respectable M. Goulden!... dis-nous une chanson plutôt!

LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, une chanson!

SCHWARTZ, avec humeur.

Je ne suis pas en voix.

ULRIC.

Tu réclameras l'indulgence du public!... Voyons! mon petit Schwartz, rien qu'une chanson : Germania!

LES ÉTUDIANTS.

Oui, Germania, Germania!

SCHWARTZ.

Je ne m'en souviens plus!

CHARLOTTE.

Oh! monsieur Schwartz, vous me l'avez apprise hier!

ULRIC.

Voyez-vous le sournois!... Eh bien! morbleu! si ce n'est toi qui la chantes, ce sera Charlotte!

SCHWARTZ, frappant sur la table.

Que ce soit le diable, si tu veux! je ne chanterai pas malgré moi, peut-être!...

ULRIC.

Va pour Charlotte!... nous y gagnerons un minois souriant au lieu d'une mine renfrognée!... n'est-ce pas, messieurs?

LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, bravo!...

BURCKARD.

Allons! Charlotte!...

TOUS, moins Schwartz.

Allons! Charlotte!...

CHARLOTTE.

Je n'oserai jamais!

ULRIC.

Ose toujours!...

CHARLOTTE.

C'est pour vous obéir au moins!

SCHWARTZ, se levant.

Eh bien! je chante!

LES ÉTUDIANTS, en riant.

Non! non! Charlotte!...

ULRIC, à Schwartz.

Trop tard!...

SCHWARTZ.

Morbleu!...

ULRIC.

Jure, mais écoute!

LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, silence!

Schwartz se rassied.

CHARLOTTE, chantant.

Quel est le pays où les belles filles
Ont les cheveux blonds avec les yeux bleus?
Où les plus vaillants ont les plus gentilles,
Où les coups d'estoc décident entre eux?
Le pays charmant où dans la fumée
On vide une chope à sa bien-aimée!...
Hé! compagnon
Sais-tu son nom?
Est-ce France ou bien Angleterre?

LES ÉTUDIANTS EN CHŒUR.

Non!

CHARLOTTE.

Ah! c'est donc la terre
Où vit Gretchen qui m'oublia!

LES ÉTUDIANTS EN CHŒUR.

Ia!

CHARLOTTE.

Germania!

LES ÉTUDIANTS EN CHŒUR.

Germania!...

ULRIC.

Bravo, Charlotte!... continue, mon enfant!

BURCKARD.

Tu entends, Charlotte!

CHARLOTTE.

Quel est le pays où, l'amour frivole
Trahissant un cœur qu'il avait blessé,
Un vin philosophe à l'instant console
Le *sujet pensant* de *l'objet pensé?*
Un vin couleur d'ambre et d'où se dégage
Un parfum de fleurs et de thym sauvage?...
Hé! compagnon!
Sais-tu son nom?
Est-ce France ou bien Angleterre?

LES ÉTUDIANTS EN CHŒUR.

Non!

CHARLOTTE.

Ah! c'est donc la terre
Où vit Gretchen qui m'oublia!

LE CHŒUR.

Ia!

CHARLOTTE.

Germania!

TOUS.

Germania!...

LES ÉTUDIANTS.

Bravo, bravo!...

ULRIC.

Mes compliments, Charlotte! tu comprends peut-être comme une perruche, mais tu chantes comme un rossignol! Messieurs, il appartenait à notre ami Schwartz de mettre le problème de Kant en musique, et de nous apprendre par dièse et bémol à distinguer nettement ce qui, dans nos connaissances, vient du sujet pensant de ce qui vient de l'objet pensé! c'est-à-dire, pour être clair, à légi-

timer la réalité de ce que le sujet pense de l'objet; et, pour lui en témoigner ma reconnaissance, moi Ulric d'Asfeld, sujet pensant, je légitime la réalité de ce que je pense de Schwartz, objet pensé, en buvant à sa santé la bière de maître Burckard, sujet non-pensant; et vive la métaphysique!...

LES ÉTUDIANTS.

Très-bien! bravo!

BURCKARD.

Bravo!

ULRIC.

Voyez! messieurs, Burckard est content!... Quand avec cela notre ami Schwartz aura mis le magnétisme en musique...

SCHWARTZ.

Ah! ne plaisantons pas!... Vous m'empêchez d'en parler, soit!... mais le premier qui se permet d'en rire...

ULRIC.

Eh! là! ne prends pas ton grand sabre!... on sait que tu es un brave! la balafre que tu portes au beau milieu du visage en témoigne éloquemment!... est-ce en l'honneur de Gretchen que tu l'as reçue?

SCHWARTZ.

Oui; elle aimait un hussard; à sa santé!

TOUS.

A sa santé!

ULRIC.

Bah! toutes les femmes sont plus ou moins Gretchen sur ce point!... n'est-ce pas, Charlotte? (Prenant Charlotte par la taille.) Viens ça, mon enfant! Je veux légitimer la réalité de ce que je pense de toi en t'embrassant!

CHARLOTTE, voulant s'échapper.

Oh! que non pas!...

ULRIC.

Pourquoi? pourquoi?

CHARLOTTE.

Vous me tromperiez!...

Elle s'échappe.

ULRIC.

Oh! peux-tu croire?... Sers-nous à boire alors!

BURCKARD.

Allons! Charlotte!

SCÈNE II

LES MÊMES, REINOLD.

REINOLD.

Bonjour, messieurs.

LUDWIG et quelques jeunes gens.

Bonjour, Reinold!

REINOLD.

Savez-vous la nouvelle?

LUDWIG.

Quelle nouvelle?

REINOLD.

Décret de Son Altesse Charles-Théodore nous interdisant le duel sous peine...

SCHWARTZ, vivement.

Sous peine?

REINOLD.

D'être chassés de l'Université.

Murmures parmi les étudiants

SCHWARTZ.

Comment! on ne peut plus se battre?

REINOLD.

Voilà qui va déranger tes habitudes, mon pauvre Schwartz, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que c'est un peu ta faute.

SCHWARTZ.

Ma faute?

REINOLD.

Ne t'es-tu pas battu il y a huit jours avec Frédérick, parce qu'il t'avait soutenu que le magnétisme s'était noyé dans les baquets de Mesmer?

SCHWARTZ, s'échauffant.

Je ne souffre pas qu'on touche au magnétisme! c'est ma foi! c'est mon culte, à moi!... M. Goulden est-il un imbécile ou un charlatan? ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas? Eh bien! il est de mon avis!

REINOLD.

Tu veux dire que tu es du sien!

SCHWARTZ.

Oui, et j'ai si bien profité de ses leçons qu'à l'heure qu'il est j'ai plus de fluide que lui!... Voulez-vous en faire l'é-

preuve? vous n'avez qu'à dire un mot, je vous endors tous!... tous!

ULRIC.

En exposant le système?

On rit.

SCHWARTZ.

Plaît-il?

REINOLD.

C'est Frédérick que tu aurais dû endormir au lieu de l'endommager comme tu as fait.

SCHWARTZ.

Il n'a pas voulu.

REINOLD.

Justement! Son Altesse a trouvé que tu n'avais pas le droit d'endormir les gens malgré eux, ou de les pourfendre à coups d'épée, et elle a décrété en conséquence.

SCHWARTZ.

Mais il n'y a plus moyen de vivre à Munich alors! il faut aller à Heidelberg!

LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui!

BURCKARD.

Heidelberg! mais, messieurs, vous n'y boirez que de la petite bière! battez-vous plutôt en famille, dans mon jardin, mais n'allez pas à Heidelberg.

ULRIC.

Pauvre Burckard! il m'attendrit!... (A Schwartz.) Pourquoi ne prends-tu pas tes grades universitaires? tu te battras ensuite tant que tu voudras...

SCHWARTZ.

Mais quand j'aurai pris mes grades, je ne serai plus étudiant!

ULRIC.

Eh bien?

SCHWARTZ.

Cesser d'être étudiant! jamais!

BURCKARD.

Belle nature!

ULRIC.

A ton aise! mais, pardieu! je n'ai pas ton fanatisme, moi! et je n'attendrai pas les sévérités de Son Altesse pour envoyer l'Université au diable!... c'est demain que j'atteins ma majorité, messieurs, et qu'on me rend mes comptes de tutelle! Demain, si messieurs les intendants n'y ont mis bon ordre, j'aurai des châteaux, je chasserai sur mes terres, je viderai mes caves, et je me ferai aimer de Cécilia!... Oui,

Charlotte, puisque tu ne veux pas de mon cœur, je le donne à Cécilia!... tant pis pour toi!... Et je vous promets que je mènerai joyeuse vie, messieurs, et que l'héritage des comtes d'Asfeld trouvera à qui parler!

LUDWIG.

Oui, surtout si la belle Cécilia consent à lui donner la réplique, car il paraît qu'elle fait grandement les choses, ta Cécilia?

ULRIC.

Jugez-en! on lui a volé dans la soirée d'hier une parure qui vaut pour le moins dix mille florins!... Vous croyez peut-être qu'elle se désole?... ah! vraiment oui! Elle donne ce soir à souper, sans plus songer à ses diamants que si elle les avait encore dans son ecrin.

REINOLD.

Parbleu! pour ce qu'ils lui coûtent!

LUDWIG.

Prends-y garde! voilà déjà deux barons qu'elle expédie, depuis un an qu'elle habite Munich... où en es-tu avec elle?

ULRIC.

Eh! eh! je crois qu'elle a assez de ses baronnies et qu'elle aspire à devenir comtesse... de la main gauche, s'entend.

SCHWARTZ.

Tu nous la présenteras au moins?...

ULRIC.

Dès ce soir, si tu veux, mon bon, pourvu que tu laisses ta pipe à la porte et que tu te parfumes d'essences orientales.

SCHWARTZ.

Diable!

ULRIC.

L'invitation est pour tout le monde, messieurs!... Cécilia reçoit assez d'aventuriers pour que je lui amène quelques honnêtes gens!

LUDWIG.

Nous irons tous, pardieu!

LES ÉTUDIANTS.

Oui, oui, tous!

ULRIC.

Et toi, Reinold?

REINOLD.

Oh! moi! je bois peu et je ne joue pas! tu vois que je serais fort déplacé dans le salon de mademoiselle Cécilia.

ULRIC.

Tu es un sage, on le sait!

REINOLD.

Je ne me pose pas en sage, mais j'ai peu de goût, je l'avoue, pour ces sortes de creatures.

ULRIC.

M. Reinold préfere les beaux yeux de la jolie Marguerite, sa cousine, je le comprends.

REINOLD.

De mademoiselle Marguerite Maxwel, monsieur!

ULRIC.

Vous le prenez sur un ton...

LUDWIG.

Eh! de grâce! les situations ne sont pas égales, mon cher Ulric. Reinold n'a pas les mêmes raisons que toi d'envoyer l'Université au diable, et s'il enfreignait le décret de Son Altesse...

ULRIC.

Tu as raison!... (En riant.) Schwartz déteint sur moi, le diable m'emporte!

SCHWARTZ, entre ses dents.

Joli décret!...

Ulric cause avec Schwartz et quelques autres étudiants. — Ludwig remonte vers le fond du théâtre avec Reinold. Waldeck entre en scène.

SCÈNE III

LES MÊMES, WALDECK.

WALDECK, à demi-voix.

Bonjour, maître Burckard.

BURCKARD.

Eh! c'est monsieur...

WALDECK.

Chut!... Personne n'est venu me demander?

BURCKARD.

Personne...

WALDECK.

Faites-moi servir une chope.

Il vient s'asseoir à une table libre sur le devant du théâtre, en tournant le dos aux autres personnages.

BURCKARD.

Charlotte!... une chope à M. Waldeck!

ULRIC, se retournant.

Waldeck?

WALDECK, à part.

Il avait bien besoin de crier si fort!

ULRIC.

Comment, c'est toi, mon vieux Shylock?...

WALDECK.

Monsieur le comte!...

ULRIC.

Et que viens-tu faire chez maître Burckard, aimable fils de Jacob?... Espères-tu y rencontrer quelque veuve à dépouiller, quelque orphelin à gruger, quelque fils de famille à obliger? car tu es l'obligeance même!... Il n'y a pas un de ces messieurs à qui tu n'aies prêté sur la mort de ses proches parents! et Dieu sait avec quel désintéressement! Aussi prospères-tu, chère colonne du temple! Combien as-tu acheté de maisons?

WALDECK.

Des maisons, Seigneur Dieu! une misérable bicoque, tout au plus!

ULRIC.

Oui, la maison du pendu, n'est-ce pas?... Je te conseille d'en parler! un joli trafic que tu as fait là!

WALDECK.

Quel trafic? vos tuteurs la mettaient en vente; je l'ai achetée.

ULRIC.

Pour la montrer aux étrangers, comme une des curiosités de la ville. Oui, messieurs, le crime de ce misérable Buttler, dont mon père a été victime, est devenu pour l'honnête M. Waldeck une source de revenus. Il a gardé jusqu'aux meubles, aux ustensiles, aux vêtements même de l'assassin, je crois, pour donner à la maison un attrait de plus! Par malheur, le crime a vieilli, et les deux cents malheureux florins qu'il a enterrés là tout vifs ne lui rapportent plus un denier, les pauvres enfants! n'est-ce pas lamentable!... Va! va! tranquillise-toi! tu te consoleras avec les diamants de Cécilia.

WALDECK.

Je ne comprends pas...

ULRIC.

Comment? tu en es à apprendre qu'on a volé hier les diamants de Cécilia? oh! mais! superbe affaire, mon cher Waldeck? Je suis trop ton ami pour ne pas t'en avertir! s'ils ne t'ont pas encore passé par les mains, cela ne tardera guères; car on sait que tu aimes les bijoux, gourmand!

WALDECK.

Que voulez-vous? je ne suis pas d'âge à aimer comme vous

les belles demoiselles et à les faire danser à la fête du parc!

ULRIC.

Plaît-il?...

WALDECK.

Superbe fête, ma foi, que les corps de métier donnaient aux bourgeois de la ville!... On y coudoyait un peu tout le monde, hormis pourtant mademoiselle Cécilia à qui l'on avait poliment refusé la porte; vous devez vous en souvenir, car vous lui donniez le bras!... La pauvre enfant était même si fort en colère, qu'elle ne voulut se laisser reconduire ni par vous ni par personne; mais il y avait là d'assez jolies danseuses pour vous dédommager; une surtout, n'est-ce pas? une charmante jeune fille! et svelte, et légère, un oiseau!... aussi quel plaisir de vous voir tourbillonner avec elle, et lui presser tendrement la taille, et lui chuchoter à l'oreille!... Ah! vous êtes un valseur accompli, monsieur le comte!... Je ne connais que M. Reinold qui soit de votre force; mais ce jour-là il était à Meisenthâl, je crois, pour les affaires de son oncle.

ULRIC.

Te tairas-tu, langue de vipère!

WALDECK.

Fais-je mal en disant que vous avez valsé avec mademoiselle Marguerite Maxwel?... (A part.) Ah! tu me reproches mes maisons!

REINOLD, s'avançant, à Ulric.

Ce qu'il dit est-il vrai, monsieur?

ULRIC.

Quoi? que j'ai valsé avec votre cousine? y trouvez-vous à redire?

REINOLD.

Peut-être, quand après vous être montré publiquement avec une Cécilia vous ne quittez son bras que pour venir prendre celui d'une honnête fille!... Je vous prie d'être plus réservé à l'avenir.

ULRIC.

Décidément, monsieur, pour donner de telles leçons aux gens, il ne faudrait pas les abriter sous un décret par trop commode...

REINOLD.

Vous m'insultez, monsieur d'Asfeld, et c'est moi qui vous demande raison!...

ULRIC.

Quand vous voudrez!

SCHWARTZ.

A la bonne heure! (A Ulric.) Je suis ton témoin!

LUDWIG, à Reinold.

Je suis le tien!...

SCHWARTZ.

Tes espadons, Burckard!...

BURCKARD.

Charlotte!... les espadons!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, SPARCK.

Sparck est entré depuis quelques instants et a entendu les derniers mots de la scène précédente.

SPARCK, à Charlotte.

Ne bougez pas!... Je vous préviens, maître Burckard, que, si vous fournissez les instruments du délit, c'est vous qui en serez responsable.

ULRIC.

Oh! qu'à cela ne tienne, il y a des épées partout.

SPARCK.

Pardon, messieurs!... Mais le premier de vous qui sortira pour aller se battre me mettra dans la nécessité de le prendre au collet.

REINOLD.

Vous vous méprenez sur la portée de vos attributions, monsieur Sparck... vous avez le droit de nous espionner, mais non celui de nous arrêter.

SPARCK.

Je m'étonne que vous, monsieur Reinold, qui devriez être le premier à donner l'exemple du respect à la loi...

REINOLD.

Ah! trêve de leçons, je vous prie!... Il y a trop longtemps déjà que vous prenez avec moi des airs d'arrogance que je ne suis pas d'humeur à supporter.

SPARCK.

M. Maxwel ne me pardonnerait pas...

REINOLD.

Alors gardez le silence et ne vous mêlez pas d'une affaire d'honneur... où vous n'avez rien à voir.

SPARCK.

Vous commencerez donc par me suivre chez monsieur

votre oncle; et, si ce n'est de bonne volonté, ce sera de force!

REINOLD.

De force!... ah! pardieu! je ne vous conseille pas d'en essayer! vos fonctions vous montent à la tête, monsieur Sparck! Il n'y a pas que des épées dans le monde, il y a aussi des cravaches. Ne me forcez pas de vous rappeler qui vous êtes et qui je suis!

SPARCK, à part.

Ah! c'est ainsi!... Je m'en souviendrai!...

ULRIC.

Mon Dieu, pas d'esclandre! nous en serons quittes pour remettre la partie!... (Bas à Reinold.) Dans une heure, ici!

REINOLD, bas.

C'est bien!

ULRIC.

Voilà votre conscience en repos, monsieur Sparck! serviteur!...

LUDWIG, bas à Schwartz.

Tu as des épées?

SCHWARTZ.

Parbleu!...

Reinold, Ulric, Schwartz, Ludwig et les étudiants sortent.

SCÈNE V

BURCKARD, CHARLOTTE, WALDECK, SPARCK.

WALDECK, buvant à petits coups et fredonnant.

Qu'avez-vou donc, compère?
Vous semblez en colère,
Et vous soufflez beaucoup!
Buvez, buvez un coup!

BURCKARD, fredonnant tout en rangeant son comptoir.

Hé! compagnon!
Sais-tu son nom?
Est-ce France ou bien Angleterre?
Non!...

CHARLOTTE, ramassant les verres sur les tables.

Ah! c'est donc la terre
Où vit Gretchen...

SPARCK, qui s'est approché tour à tour des différents personnages dont la voix va decrescendo à son approche.

Ah çà! morbleu! qu'est-ce que vous avez à chantonner

tous entre vos dents?... Je ne viens pas ici pour chanter, moi!...

CHARLOTTE.

On ne chantera plus, mon Dieu! on ne chantera plus!

Elle sort en emportant les chopes et les brocs.

WALDECK, chantonnant toujours.

Buvez, buvez un coup!

SPARCK, venant regarder Waldeck sous le nez.

Ah! ah! c'est vous, monsieur Waldeck?... Vous êtes bien gai aujourd'hui.

WALDECK.

Mais... je n'ai pas sujet d'être triste, monsieur Sparck... et... naturellement... quand on boit...

SPARCK.

C'est pour boire que vous êtes ici?...

WALDECK.

Et pourquoi donc, je vous prie?

SPARCK.

Que sais-je?... Maître Burckard...

BURCKARD.

Monsieur?

SPARCK.

Votre livre des voyageurs?

BURCKARD.

Il est dans ma chambre, monsieur Sparck; si vous voulez que j'aille le chercher.

SPARCK.

Non; j'irai avec vous... (Bas.) Vous n'avez vu personne avec M. Waldeck?

BURCKARD.

Personne!

SPARCK.

Allons!...

Sparck sort avec Burckard.

SCÈNE VI

WALDECK, puis RUTTEN et CHARLOTTE.

WALDECK.

Hum!... les diamants de mademoiselle Cécilia, monsieur Sparck en campagne... (Tirant un billet de sa poche.) ce billet

que je viens de recevoir; qu'est-ce que tout cela signifie?... (Lisant le billet.) « Mon cher Waldeck, trouvez-vous au coup de » onze heures à l'auberge de la Cigogne, avec dix mille » florins en poche. On a une bonne affaire à vous proposer. » Une de vos vieilles connaissances. » Qui cela peut-il être?... (Remettant le billet dans sa poche.) Onze heures sont sonnées et je ne vois personne!... Quant aux dix mille florins, doucement, mon cher monsieur! on ne porte pas comme cela dix mille florins dans sa poche. Il faut connaître l'affaire d'abord. (Rutten paraît sur le seuil de la porte.) Ah! voici quelqu'un.

RUTTEN, à part, après avoir examiné Waldeck.

C'est lui!...

WALDECK, à part, en observant Rutten du coin de l'œil.

Tenons-nous sur nos gardes!

RUTTEN, s'approchant de Waldeck et lui frappant sur l'épaule.

Bonjour, Waldeck.

WALDECK, avec défiance.

Monsieur?

RUTTEN.

Tu ne me reconnais pas?... Il est vrai que quinze ans de voyages, d'aventures, de combats, d'émotions de toutes sortes, ont dû me changer un peu... Allons! je vois décidément qu'il me sera facile de garder l'incognito, puisque Waldeck lui-même m'a oublié!... Et Dieu sait pourtant ce que l'ingrat a gardé de mon patrimoine!... Cela ne te mets pas sur la voie?... Au fait j'oublie toujours que je suis au fond de l'Océan avec les débris de la *Jeune-Amélie*...

WALDECK.

Monsieur Rutten!...

RUTTEN.

Chut!... puisque Rutten est mort, ne le ressuscitons pas! je ne suis et ne veux être jusqu'à nouvel ordre que le chevalier de Kaulbach. Que bois-tu là, Waldeck? (Jetant le reste de bière de Waldeck.) Peuh!... il nous faut mieux que cela pour arroser notre vieille amitié... Holà! quelqu'un!... c'est toujours Burckard qui tient l'auberge de la Cigogne?

WALDECK.

Toujours!

CHARLOTTE, entrant.

Monsieur?

RUTTEN, lui tapant sur la joue.

Eh! eh!... il ne s'entend pas mal à choisir ses servantes, maître Burckard!. . Un flacon de Stein-Wein, mon enfant, et du bon coin!... Vite! (Charlotte sort.)

WALDECK.

Ainsi vous avez échappé au naufrage de la *Jeune-Amélie?*

RUTTEN, s'attablant en face de Waldeck.

Comme tu vois!

WALDECK.

Et pourquoi n'avoir pas démenti la nouvelle de votre mort?

RUTTEN.

A quoi bon!... Il y a des moments dans la vie où l'on n'est pas fâché de faire peau neuve; et puis, mon frère n'avait pas grande tendresse pour moi, si tu t'en souviens!

WALDECK.

Il payait pourtant bien vos dettes.

NUTTEN.

Oui, mais il se remboursait en sermons et je ne les aime pas. Toujours le même, sans doute?

WALDECK.

Oh! bien cassé, bien vieilli!

CHARLOTTE, rentrant avec une bouteille et des verres.

Voilà, monsieur!

RUTTEN.

Merci, belle enfant!... (Charlotte sort. — Rutten remplit les verres.) A ta santé, Waldech!

WALDECK.

A la vôtre, monsieur...

RUTTEN.

Kaulbach!

WALDECK.

Joli nom! (Il boit.)

RUTTEN.

Ce cher Waldeck! il n'est pas changé, lui! toujours vieux!

WALDECK.

Il paraît que vous êtes toujours jeune, vous?

RUTTEN.

Toujours!

WALDECK.

La guerre de l'indépendance ne vous a pas mis de plomb dans la tête?

RUTTEN.

Non, mais elle a failli me mettre une corde autour du cou.

WALDECK.

Bah?

RUTTEN.

Dame! tu comprends! quand on voyage, c'est pour s'instruire!... Je voyageais beaucoup là-bas!... Les Anglais sont curieux; ils me demandaient ce que j'avais vu; je suis naturellement bavard; je le leur racontais; et de fil en aiguille

tu ne t'imagines pas ce que ces petites indiscrétions m'ont causé d'ennuis!...

WALDECK.

Voyez un peu!

RUTTEN.

Des sauvages!

WALDECK.

C'est égal, vous avez dû tirer votre épingle du jeu, à ce métier-là...

RUTTEN.

Oui; mais depuis deux ans que j'ai remis le pied en Europe, tu comprends...

WALDECK.

Comment! il y a deux ans que vous êtes de retour et vous ne faites que d'arriver à Munich?

RUTTEN.

Que veux-tu! quand on flâne en route!... Si nous parlions de notre affaire, hein?

WALDECK.

Je vous écoute.

RUTTEN.

Je te disais que ces deux ans d'existence civilisée avaient dévoré mes économies; ce que je ne t'ai pas dit, c'est que j'avais gardé une poire pour la soif.

WALDECK.

Ah! ah!...

RUTTEN.

Oui; ma part de butin dans la prise que nous fîmes du fort... du fort Cecilia. (Tirant une tabatière de sa poche.) Cela consiste en un certain nombre de diamants...

WALDECK.

Chut!

RUTTEN.

Pourquoi?

WALDECK.

Il y a en ce moment dans la maison un certain Sparck que vous vous rappelez peut-être?

RUTTEN.

Oui, très-bien!

WALDECK.

Il est curieux en diable, s'il vous en souvient!... comme les Anglais!... et si ce mot de diamant lui arrivait aux oreilles, il irait peut-être se figurer...

RUTTEN.

Quoi donc?

WALDECK.

Qu'il s'agit de ceux qu'on a derobés hier chez... Et tenez! la coïncidence est bizarre, chez une demoiselle qui se nomme justement comme votre fort; mademoiselle Cécilia.

RUTTEN, à part.

Diable! je ne me corrigerai jamais de faire de l'esprit, moi!

WALDECK.

Vous comprenez?

RUTTEN.

Parfaitement!... tu prends toujours du tabac?

WALDECK.

Toujours!

RUTTEN, lui passant sa tabatière.

Eh bien! prise-moi celui-ci; tu me diras ce que tu en penses...

WALDECK, ouvrant la tabatière et en examinant le contenu.

Eh! mais! je pense... que vous n'avez pas été trop maladroit en prenant le fort...

RUTTEN.

C'est bon! c'est bon! combien cela vaut-il?

WALDECK, refermant brusquement la tabatière et se levant.

Attendez! (Il repose la tabatière sur la table; Rutten s'en empare et la met vivement dans sa poche — Waldeck va à la porte par où est sorti Sparck et l'entr'ouvre.) Non! personne!... je me trompais! (Il va se rasseoir.)

RUTTEN.

Que le diable t'emporte!... (Il retire la tabatière de sa poche et la rend à Waldeck.) Eh bien?

WALDECK, rouvrant la tabatière.

Eh bien! voyons! trois... (Il regarde Rutten.) Non?... quatre... non?... tenez! cinq mille florins!

RUTTEN, se levant.

Cinq mille!... mais tu n'as donc pas de conscience?

WALDECK.

Autant que vous!

RUTTEN.

Cela vaut dix mille florins.

WALDECK.

Pour le fort Cécilia, oui; pour moi, non!

RUTTEN, se promenant de long en large.

Corsaire!...

WALDECK.

Vous comprenez bien, mon cher monsieur... Kaulbach, qu'il y a marchandises et marchandises, et qu'avec les entraves qu'on apporte tous les jours à la liberté du commerce...

RUTTEN.

As-tu l'argent?

WALDECK.

Sur moi?... Diantre! je n'ai pas coutume de sortir avec de pareilles sommes!

RUTTEN.

Je t'avais pourtant recommandé...

WALDECK.

Savais-je à qui j'avais affaire?... Quel inconvénient voyez-vous à venir chez moi?

RUTTEN.

Tu es naïf! on peut m'y voir entrer?

WALDECK.

Eh bien! ne craignez-vous pas que vos Américains ne vous y relancent!... vous êtes devenu bien timide en Amérique! (Tirant un papier de sa poche.) Tenez! voici une traite tirée sur moi, de Francfort; cela peut répondre à tout; vous n'aurez qu'à changer la date. (Il donne le papier à Rutten.) Rien ne vous force d'ailleurs de venir ce soir.

RUTTEN.

Eh! ce soir!... je comptais être loin de Munich!

WALDECK.

Comment! déjà? pourquoi donc y êtes-vous revenu?

RUTTEN.

Mais, tu le vois, pour en repartir.

WALDECK.

Sans embrasser votre frère, votre nièce, votre neveu!...

RUTTEN.

Quel neveu?...

WALDECK.

Le fils de votre sœur, je suppose.

RUTTEN.

Que me contes-tu là? ma sœur est morte à Vienne, sans enfants.

WALDECK.

Ma foi! vous devez le savoir mieux que moi; mais ce que je sais, c'est que M. Maxwel a publiquement avoué l'enfant pour son neveu et l'a élevé comme tel.

RUTTEN, se rasseyant.

Tiens! tiens! voilà qui devient intéressant! et ce beau neveu se nomme?...

WALDECK.

Du nom de votre sœur, Reinold Lehmann!

RUTTEN.

Waldeck!... est-ce que mon frère aurait caché là-dessous quelque peccadille de sa vertueuse jeunesse?

WALDECK.

Oh !...

RUTTEN.

Pourquoi pas !... la chair est faible !... s'il eût recueilli un orphelin, un enfant abandonné, quel intérêt avait-il à le faire passer pour son neveu ?... Eh ! eh ! le point serait bon à éclaircir et pourrait bien changer mes résolutions.

WALDECK.

Il est certain que si vous trouviez là un petit secret de famille à faire prospérer...

RUTTEN.

Non !... toute réflexion faite, il ne faut pas tenter le diable !... hier c'était possible, il est trop tard aujourd'hui ; je partirai. Ainsi, c'est entendu ? cinq mille florins ?

WALDECK.

Donnant, donnant !.... voici les... je veux dire votre tabatière.

RUTTEN.

Et que veux-tu que j'en fasse ? elle est mieux dans tes mains que dans les miennes.

WALDECK.

Vous me la laissez ?

RUTTEN.

Tu sais bien que j'ai confiance en toi, vieux coquin !

WALDECK, mettant la tabatière dans sa poche.

C'est trop d'honneur que vous me faites !... (Sparck rentre en scène et glisse plutôt qu'il ne marche vers Rutten et Waldeck, sans en être aperçu.)

RUTTEN.

Tu demeures toujours sur la place du Vieux-Marché ?

WALDECK.

Toujours...

RUTTEN.

Comment entre-t-on chez toi ?

WALDECK.

Vous frapperez trois coups à la porte ; je saurai que c'est vous...

RUTTEN.

A ce soir donc et prépare l'argent.

WALDECK.

Il sera prêt !

SCÈNE VII

RUTTEN, WALDECK, SPARCK, CHARLOTTE.

CHARLOTTE entrant en scène et voyant Sparck debout derrière Waldeck et Rutten.

Monsieur ne veut pas s'asseoir?

SPARCK, avec colère.

Non!...

WALDECK, se levant brusquement, à part.

Diable!...

RUTTEN, à part.

Ah! ah!

WALDECK.

Cette fille a raison, monsieur Sparck! asseyez-vous donc! vous n'êtes pas de trop! (Montrant Rutten.) Monsieur le chevalier de Kaulbach, qui m'apporte une traite à vue de cinq mille florins, ma foi!... Eh! eh! c'est une somme! et, comme je ne l'ai pas sur moi, je lui disais...

SPARCK.

Mais... je ne vous demande rien, monsieur Waldeck!

WALDECK.

Oh! mon Dieu!... ce que j'en dis...

RUTTEN, se levant.

Allons! sans adieu, monsieur Waldeck... (Donnant de l'argent à Charlotte.) Tenez, la belle! le reste est pour vous!

CHARLOTTE.

Merci, monsieur!... (A Sparck.) On ne vous dira plus de vous asseoir, soyez tranquille!

SPARCK.

C'est bon!

CHARLOTTE, à part.

Quel être déplaisant, mon Dieu! (Elle prend la bouteille et les verres et sort.)

RUTTEN, saluant Sparck.

Monsieur!

SPARCK.

Pardon!... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur... mais plus j'examine vos traits, plus je vous écoute... et plus il me semble... Pardieu! monsieur Rutten, si vous n'étiez mort, je jurerais que c'est vous!

WALDECK, à part.

Aïe!

RUTTEN, feignant de rire.

Eh bien! Waldeck, quand je vous le disais que ce diable de Sparck ne s'y tromperait pas!... rien ne lui échappe, à lui!...

SPARCK.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas mort?

RUTTEN.

Pas plus que vous, mon cher Sparck.

SPARCK.

Mais il y a quinze ans que nous vous pleurons.

RUTTEN.

C'est bien aimable de votre part.

SPARCK.

Et vous êtes arrivé?...

RUTTEN.

Ce matin même... (A part.) Allons! me voilà forcé d'aller voir mon frère à présent... (Haut.) Au revoir, mon cher Sparck, et merci de ne pas m'avoir oublié!

SPARCK.

Monsieur!...

RUTTEN.

Je compte sur vous, Waldeck!

WALDECK.

C'est entendu!... (Saluant Sparck.) Monsieur Sparck!... (Fredonnant.) Buvez, buvez un coup! (Il sort à la suite de Rutten.)

SCÈNE VIII

SPARCK, seul.

Le chevalier de Kaulbach... cinq mille florins... mon cher Sparck... et d'autre part ce vol de diamants... Hum! tout cela n'est pas clair... S'il est vrai pourtant qu'il ne soit arrivé que ce matin... C'est le reste de l'entretien qu'il aurait fallu entendre; si encore cette petite sotte ne fût pas venue se jeter à la traverse!... Oui, mais... le frère de M. Maxwel!... Eh bien! qu'importe! mon devoir n'est-il pas de découvrir le voleur, quel qu'il soit?... que M. Maxwvel fasse ensuite le bien comme il l'entendra, cela le regarde!... Ah! ce n'est plus l'homme d'autrefois!... Il vous rendait la justice dans ce temps-là, seul, impassible, sûr de lui-même; tandis qu'aujourd'hui, entouré d'assesseurs qu'il a fait asseoir à son tribunal pour justifier ses doutes par les leurs, c'est lui qui

semble plaider la cause des coupables; aussi faut-il qu'ils se condamnent eux-mêmes pour qu'on ne les acquitte pas!... Et tout cela pour le radotage d'un vieux bonhomme qui a cru entendre sonner cinq heures quand il en était six! quoi de plus clair pourtant! le crime était commis quand il a rencontré Buttler; donc Buttler était coupable!... Mais bah! quand le cerveau est une fois malade, l'idée la plus simple n'y peut plus entrer!... Et l'on se dévoue alors à une œuvre de réparation imaginaire, on pleure sur l'honnête criminel, on recueille son fils, on l'élève comme son propre enfant! et, quand il a grandi, il vous insulte, il vous menace, il vous rappelle ce qu'il est, lui, ce fils d'assassin!... Oh! je ne l'oublierai pas!...

SCÈNE IX

SPARCK, ULRIC.

ULRIC, apercevant Sparck, à part.

Ah!... encore ce Sparck!

SPARCK, à part.

Monsieur d'Asfeld!... Pardieu! voilà l'occasion toute trouvée d'obéir aux injonctions de monsieur Reinold!... En bonne conscience, puis-je laisser ce jeune homme se battre avec le fils de celui?... non!

ULRIC, à part.

Que marmotte-t-il entre ses dents?

SPARCK, très humblement.

Pardon! monsieur le comte!... Je n'ai pas été dupe tout à l'heure de la petite comédie que vous avez bien voulu jouer pour mettre ma responsabilité à couvert. Vous allez vous battre, je le sais; mais rassurez-vous!... Je n'entends pas m'opposer à ce duel de vive force; je veux seulement vous dire un mot qui le rendra impossible.

ULRIC.

Impossible?...

SPARCK.

Je n'y mets qu'une condition, et je me fie trop à votre honneur pour croire que vous y manquerez, c'est de ne dire à personne que l'avis vous vient de moi...

ULRIC.

Parlez!...

SPARCK.

Monsieur Reinold n'est pas ce que vous croyez.

ULRIC.

Et quand il serait le diable...

SPARCK.

C'est le fils de Buttler, l'assassin de votre père.

ULRIC.

Le fils de Buttler !...

SPARCK.

Si vous en doutez, monsieur le comte, j'invoque un témoignage que vous ne récuserez pas; celui de monsieur Maxwel lui-même!... Envoyez-lui monsieur Reinold et j'ose affirmer que monsieur Reinold ne reviendra pas!...

ULRIC.

Quoi ?...

SPARCK, saluant Ulric.

Monsieur le comte!... (Fausse sortie.) Diable! voici vos amis! Il ne faut pas qu'on me voie sortir!... (Indiquant une des portes latérales.) Ah! par là!... n'oubliez pas que j'ai votre parole!

ULRIC.

C'est bien!... (Après la sortie de Sparck.) Le fils de Buttler!...

SCÈNE X

ULRIC, BURCKARD, CHARLOTTE, SCHWARTZ, ÉTUDIANTS.

BURCKARD, entrant en scène et courant à la porte du fond.

Charlotte! vite, mon enfant, des verres pour tout le monde. Allons! voyons! que diable! ne dormons pas en route.

(Charlotte va et vient; Schwartz entre en scène suivi des autres étudiants; il porte deux grandes épées de combat cachées sous sa redingote.)

SCHWARTZ.

Eh bien? Reinold n'est pas encore là?

ULRIC.

Reinold ?...

SCHWARTZ, tirant les épées de dessous sa redingote.

Voici les épées!...

ULRIC.

Tu peux les remporter; je ne me bats plus!

SCHWARTZ.

Hein ? (Murmures d'étonnement parmi les étudiants.)

ULRIC.

Ne vous hâtez pas de me juger; messieurs! je suis écrasé, anéanti!... Reinold!...

SHWARTZ.

Eh bien?...

ULRIC.

Reinold s'appelle Buttler, du nom de son père; et son père a assassiné le mien!

Exclamations parmi les étudiants.

CHARLOTTE.

Miséricorde!

BURCKARD.

Est-ce possible?

SCHWARTZ.

Qu'est-ce que tu dis là?...

ULRIC.

Ce que je viens d'apprendre!...

SCHWARTZ.

Par qui?...

ULRIC.

J'ai promis de ne pas le dire, mais on ne ment pas puisqu'on s'en rapporte au témoignage de monsieur Maxwel!... Maintenant, messieurs, pensez-vous que je puisse me battre avec Reinold?...

LES ÉTUDIANTS.

Non!... non!... c'est évident!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUDWIG, puis REINOLD.

LUDWIG, entrant en scène.

Comment? que dites-vous, messieurs?... monsieur d'Asfeld ne peut pas se battre avec Reinold?... Pourquoi?

SCHWARTZ.

Te rappelles-tu Buttler?

LUDWIG.

Qui?... l'assassin du comte d'Asfeld? Eh! bien?...

SCHWARTZ.

Eh bien! Reinold est son fils!

LUDWIG.

Tonnerre!...

SCHWARTZ.

Ah çà! comment diable lui dire?...

ULRIC.

Évitons-lui cette humiliation publique, messieurs!... Renvoyons-le à monsieur Maxwel!... N'est-ce pas votre avis?..

QUELQUES VOIX.

Oui, oui!

ULRIC.

Si Ludwig veut se charger...

LUDWIG, voyant entrer Reinold.

Trop tard! c'est lui!...

REINOLD, entrant en scène.

Me voici, messieurs!... Je ne vous ai pas fait attendre?... (Silence.) Qu'y a-t-il?... Qu'avez-vous?... (Nouveau silence.) Vous ne me répondez pas?... Ludwig!... que signifie?...

LUDWIG.

Mon Dieu!... Reinold, j'allais à votre rencontre...

REINOLD.

Ah!... l'on ne me tutoie plus?...

LUDWIG.

Pour vous dire qu'un duel entre monsieur d'Asfeld et vous était impossible.

REINOLD.

Pourquoi?... Vous comprenez bien que je n'accepterai pas une telle parole sans explication?

LUDWIG.

Il nous serait cruel de vous la donner et plus cruel à vous de l'entendre! c'est un soin que nous laissons à monsieur Maxwel!

REINOLD.

Monsieur Maxwel!... Eh! messieurs!... Songez-vous au supplice que vous m'infligez jusque-là? C'est déjà trop d'une minute d'ignominie pour un homme d'honneur!... Qu'ai-je fait? De quoi m'accuse-t-on? par quelle indignité ai-je encouru votre mépris? je n'ai besoin que d'interroger ma conscience, pour être sûr que je peux marcher la tête haute!...

LUDWIG.

Il est des fautes dont on porte la peine sans les avoir commises.

REINOLD.

Et qui donc les a commises? est-ce quelqu'un des miens!... nommez-le!... Enfin, messieurs, il me faut une explication! je la veux! je l'aurai! (A Ulric.) Est-ce vous, monsieur, qui refusez de vous battre!

ULRIC.

Je m'en suis remis au jugement de ces messieurs, et ils ont été unanimes à déclarer que je ne pouvais vous accepter pour adversaire.

REINOLD.

Il est telle insulte pourtant qui pourrait vous y forcer!

ULRIC.

Je ne crois pas!

REINOLD.

Quoi! pas même!.... (Il lève la main sur Ulric. Les étudiants se jettent sur lui et l'arrêtent.)

ULRIC.

Malheureux!... tuez-moi donc d'un coup de couteau comme votre père a tué le mien! vous ne vous nommez pas Reinold Lehmann! vous êtes Reinold Buttler!

REINOLD, atterré.

Buttler!... moi!...—mon père... un assassin!... Ludwig... messieurs!... j'ai mal entendu, n'est-ce pas? non! — C'est vrai!... c'est vrai!...

ULRIC.

Si monsieur Maxwel ne vous confirme pas mes paroles, c'est moi qui vous offrirai telle réparation que vous exigerez! je vous attends ici, et Dieu m'est témoin que je désire vous y revoir!

REINOLD, avec égarement.

Ah! malheur! malheur sur moi!...

Il sort en chancelant; les autres personnages se forment en groupes et causent avec animation, la toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

FRÈRE ET SŒUR

Même décoration qu'au prologue.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, FRANTZ.

Ils sont occupés à disposer des fleurs sur la cheminée et sur les consoles.

MARGUERITE.

C'est cela, Frantz!... Des fleurs partout!... Vois si cette chambre n'a pas un air de fête, maintenant?

FRANTZ.

Elle n'est plus reconnaissable.

MARGUERITE.

N'est-ce pas?...

FRANTZ.

Je vous avertirai quand monsieur votre père rentrera.

MARGUERITE.

Oui, oui; je veux jouir de sa surprise. Merci, Frantz...

Frantz sort.

SCÈNE II

MARGUERITE, puis GOULDEN.

MARGUERITE.

Ah! si je pouvais une fois dérider son front!... si je pouvais le forcer à me sourire!... quand je le vois si triste et si sévère, je me prends à douter qu'il m'aime. (Ramassant une marguerite tombée à terre.) Ah! le hasard m'envoie la réponse.

(S'adressant à la fleur qu'elle tient à la main.) Je vous préviens qu'il ne s'agit pas d'amoureux; ainsi ne mentez pas! (Effeuillant la marguerite.) Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout; il m'aime, un peu, beaucoup...

GOULDEN, qui est entré pendant les derniers mots et qui s'est approché tout doucement de Marguerite.

Passionnément.

MARGUERITE.

Ah!...

GOULDEN.

Qui ça?

MARGUERITE.

Mon père, monsieur.

GOULDEN.

Bien sûr?...

MARGUERITE.

Méchant!...

GOULDEN.

Dame!... il est bien permis, quand on voit deux marguerites, dont l'une consulte l'autre, de croire que ce n'est pas des grands parents qu'il s'agit.

MARGUERITE.

Et de qui donc, s'il vous plaît?

GOULDEN.

Mais... des petits cousins, par exemple.

MARGUERITE.

Oh! quant à cela!...

GOULDEN.

Nous savons à quoi nous en tenir?

MARGUERITE.

Mais pas du tout, monsieur Goulden, pas du tout!

GOULDEN.

Oui, oui. Est-ce que tu n'es pas un peu ma fille aussi? Est-ce que je ne lis pas dans ton cœur?

MARGUERITE.

Lisez tout bas alors!

GOULDEN.

Chère enfant!.. — Mais puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, savez-vous bien que j'ai un reproche à vous faire?

MARGUERITE.

Un reproche?...

GOULDEN.

Oui!... regard brillant, sourire ingénu, voix caressante... Est-ce que nous ne sommes pas un peu coquette?...

MARGUERITE.

Moi?...

GOULDEN.

Rappelez-vous cette fête du parc où je vous ai conduite l'autre jour en l'absence de Reinold. Croyez-vous qu'il eût été bien charmé, dites-moi, de vous voir répondre par de si doux sourires aux regards enflammés de certain valseur...

MARGUERITE.

Qui? monsieur d'Asfeld?

GOULDEN.

Peut-être bien monsieur d'Asfeld.

MARGUERITE, riant.

Ah! pour cette fois, votre clairvoyance est en défaut, monsieur Goulden.

GOULDEN.

Comment cela?

MARGUERITE.

Vous ne vous êtes pas aperçu que je me moquais de lui?

GOULDEN.

Ah! ah!... prends-y garde au moins! un jeune fat pourrait aisément s'y tromper, et il n'en faudrait pas plus à Reinold pour en faire un carnage effroyable.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

GOULDEN.

Voilà comme nous aimons, nous autres! mais rassure-toi! on sera discret!

MARGUERITE.

N'en dites rien à mon père surtout!

GOULDEN.

Ah çà! mais tu le crains donc bien, ton père?... doutes-tu de son affection?... Il t'aime de toute son âme, j'en suis garant.

MARGUERITE.

Vrai?

GOULDEN.

Sa froideur n'est pas indifférence ou dureté de cœur. Il a eu de grands chagrins, mon enfant, et il lui en est resté une tristesse que rien ne peut guérir.

MARGUERITE.

Eh bien! je serai peut-être meilleur médecin que vous, moi!... voyez! je tente sa guérison.

GOULDEN, regardant autour de lui.

Avec ces fleurs?

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANTZ, MAXWEL.

FRANTZ, entrant vivement.

Mademoiselle!... voici votre père!...

MARGUERITE.

Ah!... (A Goulden.) Cachez-moi!... (Elle se cache derrière un fauteuil et fait placer Goulden devant elle. Frantz reste au fond du théâtre. Maxwel paraît sur le seuil; il a des cheveux blancs.)

MAXWEL.

Bonjour, Goulden!... (Regardant autour de lui.) Des fleurs... chez moi!... que signifie?...

FRANTZ.

Monsieur...

MAXWEL.

Est-ce une idée de ma fille? (A Frantz.) Otez tout cela?

MARGUERITE, s'avançant.

Ah! mon père!...

MAXWEL.

Je te remercie, mon enfant; mais les fleurs ne vont bien qu'avec la joie et la jeunesse; et l'une et l'autre sont loin de moi.

MARGUERITE.

Laissez-moi vous en rendre quelque chose.

MAXWEL.

Ta tendresse et tes fleurs n'y suffiraient pas. (A Frantz.) Faites ce que je dis. (Frantz emporte les fleurs.)

MARGUERITE, bas à Goulden.

Ah! monsieur Goulden! vous voyez bien!

GOULDEN, bas.

Quoi?... qu'il n'aime pas les fleurs?...

MARGUERITE, bas.

Ni les fleurs ni moi!

Elle sort.

SCÈNE IV

MAXWEL, GOULDEN.

MAXWEL.

O chère créature que j'adore!

GOULDEN.

Oui, et que tu fais pleurer!

MAXWEL.

Son sourire me rendrait trop heureux, Goulden; et je n'ai pas le droit d'être heureux !

GOULDEN.

Si tu es implacable pour toi-même, ne le sois pas pour ta fille!

MAXWEL.

Je voudrais lui épargner une larme au prix de ma vie, mais non de ma conscience !

GOULDEN.

L'erreur n'est pas un crime, et tu as réparé la tienne, dans la mesure du possible. Quelle peine n'est pas irréparable d'ailleurs, dès qu'elle entache l'honneur.

MAXWEL.

Sophisme!... on peut rendre l'honneur! on ne rend pas la vie!... Et cet honneur même, l'ai-je rendu à ce nom que j'avais noté d'infamie?

GOULDEN.

Au moins n'y as tu rien épargné?... Est-ce ta faute, si le prince s'est opposé à la révision du procès et a refusé à Buttler mort ce qu'il n'eût pas refusé à Buttler vivant?

MAXWEL.

Ah ! voilà ce qui est horrible à penser, Goulden! de cette impossibilité de rendre la vie, est résulté l'impossibilité de rendre l'honneur!... Si Werner avait vécu seulement!... mais, tu le sais, le pauvre homme était mort de saisissement avant même que je n'eusse repris connaissance! Comment vérifier son témoignage?... le coupable inconnu, le crime impuni, les droits de la société supérieurs à ceux de l'individu, tout s'opposait à une réhabilitation qui ne pouvait se fonder que sur la certitude!... cette certitude je l'avais!... mais les preuves?... où retrouver la malheureuse femme de Buttler, en fuite avec sa fille, morte peut-être!... car on lui avait vu suivre les rives de l'Isar!... Où découvrir le véritable assassin, sans indices, n'ayant que la mort pour me répondre? Ah! Dieu m'en est témoin! Entre ces deux fantômes, celui de l'innocent à venger et celui du coupable à punir, j'ai passé quinze ans d'angoisses, de remords, de nuits sans sommeil!... et tu veux que j'aie un sourire pour Marguerite!

GOULDEN.

Je veux que le bienfaiteur de Reinold absolve le juge de Buttler. — Eh! morbleu? où en serions-nous, mes confrères et moi, s'il nous fallait porter le deuil de tous ceux qui ont pu avoir à se plaindre de nos ordonnances! Il n'y aurait plus un médecin de bonne humeur dans le monde!... le

remords est pour ceux qui ont failli à leur devoir!... as-tu failli au tien, toi qui t'es souvenu de cette parole d'un philosophe français, que l'honneur des juges consiste, comme celui des autres hommes, à réparer leurs fautes!... tu as fait plus! tu en as prévenu de nouvelles en provoquant toi-même la réforme qui t'a entouré d'assesseurs et leur a fait partager tes fonctions avec ta responsabilité. Voilà pour le juge!... l'homme est-il moins irréprochable?... Je te vois encore recevant de mes mains ce pauvre enfant, perdu par sa mère et recueilli par moi dans la foule! « Je lui rendrai un père! » me dis-tu! et tu as tenu parole! que pouvais-tu faire de plus?

MAXWEL.

Tu te trompes! j'ai aimé Reinold comme un fils, c'est vrai; mais je ne lui ai pas rendu un père!... vois dans quelle situation je me trouve aujourd'hui vis-à-vis de lui!... Il se croit le fils de ma sœur; mais ce nom que je pouvais donner à l'enfant, je ne peux légalement le donner à l'homme!... Reinold va atteindre sa majorité!... que lui dirai-je?... qu'il est né de parents inconnus, qu'il en a été abandonné?... je ne m'en reconnais pas le droit!... qu'il est le fils de Buttler?... Mais de Buttler innocent alors!... Il me maudira! il me demandera compte de sa mère, de sa sœur, vouées par moi à la misère, à la mort peut-être! Je n'en ai pas le courage.

GOULDEN.

Ce courage serait de la cruauté! à quoi bon jeter dans sa vie une douleur inutile!

MAXWEL.

Et le père, à qui je vole les larmes de son fils!

GOULDEN.

Ah! ta conscience s'ingénie à incriminer jusqu'à tes bienfaits! hérite des droits du père, comme tu as hérité de ses devoirs!

MAXWEL.

Il faut donc que j'accepte l'héritage tout entier, et que je donne un nom à Reinold en l'adoptant.

GOULDEN.

L'adopter!...

MAXWEL.

N'est-ce pas le seul moyen d'acquitter ma dette?

GOULDEN.

Mais cette adoption en fera le frère de Marguerite.

MAXWEL.

Eh bien?

GOULDEN.

C'est juste !... il y a des limites qu'on ne peut franchir en somme; il est fâcheux seulement que tu n'aies pas élevé plutôt cette barrière entre eux !. .

MAXWEL.

Que veux-tu dire?

GOULDEN.

Mais tu ne t'es donc aperçu de rien?... oui, à force de t'absorber en toi-même, tu en es venu à ne plus rien voir autour de toi!... mets deux jeunes âmes en présence, l'une tendre, et l'autre ardente, fais-les vivre d'une vie commune, qu'arrivera-t-il? la conclusion est facile à tirer.

MAXWEL.

Ils s'aiment?

GOULDEN.

Parbleu !...

MAXWEL, après un silence.

Eh bien! Reinold est un honnête homme, pourquoi n'épouserait-il pas Marguerite?

GOULDEN.

Tu ferais cela ! tu abaisserais jusque là ton orgueil ?

MAXWEL.

J'élèverais jusque-là mon repentir!

GOULDEN

Mais... tu n'y songes pas! Pour tous Buttler est encore un assassin!... Si Reinold redevient son fils, peux-tu lui donner ta fille, et lui-même l'accepterait-il pour femme ?

MAXWEL.

Ah ! tu vois!

GOULDEN.

Non !... il me vient une idée!... comment diable n'y ai-je pas songé plus tôt?... J'étais si loin de penser... au fait il me semble que je fais un père très-sortable! qu'en penses-tu ? Reinold a de l'amitié pour moi, j'en ai pour lui !... Eh bien ! voilà son père tout trouvé !... je l'adopte, moi !

MAXWEL.

Que dis-tu?

GOULDEN.

Eh pardieu! je dis que je veux avoir une bru qui soit tenue de m'accabler de prévenances et de me donner des petits-enfants que je ferai sauter sur mes genoux et qui m'appelleront : grand'père !... Eh ! eh! bonne affaire !

MAXWEL, lui serrant la main.

Cher Goulden !

GOULDEN.

Mon idée ne te déplaît donc pas? donne-moi ma récom-

pense alors!... déride-toi, ne fût-ce que pour un jour, et embrasse ton vieil ami.

Ils s'embrassent.

MAXWEL.

On vient!

SCÈNE V

LES MÊMES, SPARCK.

SPARCK.

Monsieur, voici mademoiselle Cécilia.

MAXWEL.

C'est bien ! je vais la recevoir.

GOULDEN.

De quoi s'agit-il?

MAXWEL.

D'un vol de diamants commis hier chez cette demoiselle.

GOULDEN.

Je te laisse, (Baissant la voix,) et je vais reporter à ta fille un peu de la joie que tu lui as ôtée. Sans adieu !

Il sort.

SCÈNE VI

MAXWEL, SPARCK.

MAXWEL.

Faites entrer.

SPARCK.

Pardon, monsieur!... j'ai d'abord à vous donner une nouvelle, et des plus imprévues.

MAXWEL.

Quelle nouvelle?

SPARCK.

Votre frère est vivant !

MAXWEL.

Mon frère !... Rutten !...

SPARCK.

Oui, monsieur !... Il s'était d'abord présenté à moi sous le nom du chevalier de Kaulbach; mais, bien qu'il soit fort change, il m'a suffi d'un coup d'œil pour le reconnaître.

MAXWEL.

Il est donc à Munich?

SPARCK.

Depuis ce matin.

MAXWEL.

Et je ne l'ai pas encore vu?

SPARCK.

Il m'a quitté pour se rendre près de vous; je croyais qu'il m'avait devancé.

MAXWEL.

Où l'avez-vous rencontré?

SPARCK.

A la taverne de maître Burckard, en compagnie de M. Waldeck.

MAXWEL.

Ah!... c'est à Waldeck qu'il a songé d'abord!...

SPARCK.

Il avait, paraît-il, une traite de cinq mille florins dont M. Waldeck lui promettait le paiement pour ce soir.

MAXWEL.

Ah!... vous a-t-il dit pourquoi il m'avait laissé quinze ans sans nouvelles?

SPARCK.

Non, monsieur; nous n'avons échangé que quelques mots.

MAXWEL.

Et... pourquoi ce nom de Kaulbach?

SPARCK.

Pour éprouver ma clairvoyance, à ce qu'il m'a dit du moins.

MAXWEL.

C'est bien! faites entrer mademoiselle Cécilia. (A part, pendant que Sparck va ouvrir la porte.) Ah! Dieu! mon frère est vivant, et ma première pensée ne peut pas être une pensée de joie et de bonheur! (Il va s'asseoir devant son bureau.)

SCÈNE VII

MAXWEL, SPARCK, MARTHE.

SPARCK, introduisant Marthe.

Entrez, mademoiselle!

Marthe entre en scène, regarde fixement Maxwel et le salue légèrement. Elle porte une toilette très-riche.

MARTHE, très-cavalièrement.

Vous m'avez fait demander, monsieur?

MAXWEL.

Oui, mademoiselle! j'ai reçu votre plainte relativement au vol de diamants qui a été commis chez vous hier, et j'ai désiré vous interroger moi-même à ce sujet. Asseyez-vous! (Marthe s'assied.) Avez-vous de nouveaux renseignements à nous donner?

MARTHE.

Non, monsieur!

MAXWEL.

Ainsi, aucun indice?

MARTHE.

Aucun.

MAXWEL.

Quelle était la valeur de ces diamants?

MARTHE.

De dix à douze mille florins.

MAXWEL.

Vous ne pouvez pas préciser?...

MARTHE.

C'était un présent.

MAXWEL, froidement.

Un présent de prince!

MARTHE.

Non, d'un simple gentilhomme du Hanovre, M. de Rubeneck.

MAXWEL.

Est-ce ce M. de Rubeneck que ses prodigalités ont conduit à la ruine et au suicide?...

MARTHE.

Oui, monsieur.

MAXWEL, après un silence.

Où le vol a-t-il été commis?

MARTHE.

Dans ma chambre.

MAXWEL.

Vers quelle heure?

MARTHE.

Entre onze heures et minuit.

MAXWEL.

L'écrin était sous clé, sans doute?

MARTHE.

Non, monsieur; je l'avais laissé sur ma toilette, par mégarde.

MAXWEL.

Êtes-vous sûre de vos gens?

MARTHE.

Il y a trop peu de temps qu'ils me servent pour que je me prononce à cet égard.

SPARCK.

Je dois vous faire observer, monsieur, que la chambre de mademoiselle est contiguë au petit salon, et que la porte en était restée ouverte.

MAXWEL.

De sorte qu'on pouvait aisément entrer d'une pièce dans l'autre, sans attirer l'attention?

SPARCK.

Oui, monsieur...

MAXWEL, à Marthe.

Vous aviez du monde chez vous?

MARTHE.

Quelques amis.

MAXWEL.

Pouvez-vous en répondre?

MARTHE.

Pas de tous.

MAXWEL.

Vos soupçons ne se sont arrêtés sur personne pourtant?

MARTHE.

Sur personne.

MAXWEL.

Je vous avais fait prier de me donner la liste de vos invités.

MARTHE, tirant de sa poche un papier qu'elle donne à Maxwel.

La voici.

MAXWEL, parcourant le papier des yeux.

Le baron Sturmer, Burton... un Anglais?

MARTHE.

Oui, monsieur.

MAXWEL.

Le comte d'Asfeld... le chevalier de Kaulbach!... Sparck, vous me disiez...

SPARCK.

Ce qui m'avait été dit, monsieur.

MAXWEL.

Vous connaissez le chevalier de Kaulbach, mademoiselle?

MARTHE.

Je l'ai rencontré il y a environ deux ans à Berlin.

MAXWEL.

Ne revenait-il pas d'Amérique?

MARTHE.

Oui, monsieur... Au surplus nos relations n'ont jamais

été jusqu'à l'intimité; il ne venait guère chez moi que pour jouer, et il jouait gros jeu.

MAXWEL.

Lui connaissait-on de la fortune?

MARTHE.

Ce M. Burton, dont vous venez de lire le nom, me disait hier qu'il avait rendu de grands services aux Anglais.

MAXWEL.

Aux Anglais?

MARTHE.

M. Burton ne s'est pas expliqué davantage; mais son sourire commentait étrangement, je dois le dire, la nature de ces services...

MAXWEL.

Quand M. de Kaulbach vous a-t-il dit qu'il fût arrivé à Munich?

MARTHE.

Hier. (Après un silence, se levant.) Puis-je me retirer?

MAXWEL.

Il y a encore une formalité à remplir; votre signature à donner. (Donnant la liste à Sparck.) Cette liste est pour vous, Sparck.

SPARCK.

Pensez-vous, monsieur, que je doive observer de près tous ceux dont les noms s'y trouvent!

MAXWEL.

Mais... sans doute!

SPARCK.

Tous?

MAXWEL.

Tous!

SPARCK, à Marthe.

Vous recevez ce soir, mademoiselle?

MARTHE.

Oui.

SPARCK.

Je vous demanderai donc la permission de pénétrer chez vous, et d'y agir librement.

MARTHE.

Mais... si l'on vient à vous reconnaître...

SPARCK.

Oh! soyez tranquille!... on ne me reconnaîtra pas.

MARTHE, à Maxwel.

Où dois-je signer, monsieur!

MAXWEL, indiquant un papier.

Au bas de cet acte... Sparck, il n'est pas complet.

SPARCK.

J'attendais la présence de mademoiselle pour le compléter... Voulez-vous?...

MAXWEL.

Non; c'est inutile... (Marthe fait le tour du bureau, et s'approche de Maxwel qui lui présente l'acte à signer sans se lever.) Là!... (Cécilia signe debout, et repose la plume.) Pardon! votre nom de famille...

MARTHE, changeant de ton.

Mais... monsieur...

MAXWEL.

Cela est indispensable.

MARTHE, s'éloignant de Maxwel.

S'il en est ainsi, je préfère retirer ma plainte!

MAXWEL.

Il est trop tard, mademoiselle. La justice n'a plus le droit de s'en dessaisir.

MARTHE.

Si je ne lui demande plus rien cependant?

MAXWEL.

Ce n'est plus vous qu'elle défend, c'est la société!... Son devoir est de persister dans les poursuites que vous avez provoquées, et le vôtre est de l'y suivre.

MARTHE.

Mais, monsieur, je ne savais pas...

MAXWEL.

Vous craignez de compromettre le nom de votre père, sans doute?

MARTHE.

Non, monsieur!... je crains que le nom de mon père, ne me compromette.

MAXWEL.

Vous?... j'avoue que j'ai peine à vous comprendre, et je n'imagine pas ce que ce nom, quel qu'il soit, peut ajouter de honte à l'existence scandaleuse que vous menez en cette ville.

MARTHE.

Eh! monsieur!... savez-vous si ce n'est pas ce nom même qui m'y a jetée?... que je sois pour vous un objet de mépris, c'est assez!... ne me forcez pas à devenir un objet d'horreur.

MAXWEL, se levant.

Vos paroles sont d'une telle gravité, mademoiselle, qu'en dehors même de l'affaire qui vous conduit ici, mon devoir serait de vous en demander l'explication... Ce que je puis vous promettre, c'est que la justice respectera votre secret, s'il peut être respecté.

MARTHE.

Vous le voulez?... Eh! bien!... (Elle regarde Sparck, et s'arrête.)

MAXWEL, lui passant le papier et la plume.

Signez seulement!... (Marthe prend la plume et se penche sur le bureau pour signer; un bruit de voix se fait entendre au dehors; la porte du fond s'ouvre et laisse voir Frantz barrant le passage à Rutten. Maxwel se retourne brusquement.) Qu'y a-t-il?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RUTTEN, FRANTZ.

FRANTZ.

Mais, monsieur, j'ai l'honneur de vous faire observer...

RUTTEN.

Je vous dis que j'entrerai, moi! (Il écarte Frantz et entre en scène.) M. Maxwel voudra bien me pardonner si...

MARTHE.

Le chevalier de Kaulbach!...

MAXWEL, à part.

Lui!...

RUTTEN, à part.

Ah! diable! Cécilia! (Maxwel fait signe à Frantz de sortir; Frantz sort et referme la porte, Rutten s'approche de Marthe.) Vous ici, madame?

MARTHE.

Mais... sans doute... pour ce vol de diamants...

RUTTEN.

Quels diamants?...

MARTHE.

Vous ignorez qu'on m'a volé des diamants hier, pendant que nous étions au jeu?

RUTTEN.

Est-ce possible?...

MAXWEL, passant entre Rutten et Marthe.

Je suis à vous dans un instant, monsieur.

RUTTEN, à part.

Ah çà!... Sparck n'a donc pas encore parlé?...

SPARCK, bas à Rutten.

Je ne vous croyais arrivé que de ce matin!

RUTTEN, à demi-voix.

Ce matin, hier, qu'importe?

MAXWEL, ouvrant la porte latérale.

Entrez là, mademoiselle; Sparck remplira cet acte et me le rapportera signé de vous. (Il donne le papier à Sparck.)

MARTHE.

C'est bien, monsieur.

RUTTEN, à Marthe.

Vous recevez ce soir?

MARTHE.

Assurément. (A part.) O honte!... (Elle sort par la porte latérale, suivie de Sparck.)

SCÈNE IX

MAXWEL, RUTTEN.

MAXWEL, à part, après un silence.

Non! cela ne peut pas être!... il n'est pas tombé si bas!

RUTTEN.

Décidément, Maxwel, vous ne me reconnaissez pas?

MAXWEL.

Pardonnez-moi, vous êtes mon frère Rutten que je croyais mort.

RUTTEN.

Et voilà votre accueil?

MAXWEL.

Je vous le ferais meilleur, si je connaissais davantage le chevalier de Kaulbach.

RUTTEN.

Vous trouviez que Rutten compromettait votre nom; il en a changé, lui en ferez-vous reproche?... Rassurez-vous d'ailleurs! je ne viens pas vous demander d'argent.

MAXWEL.

Ah! le ciel m'est témoin que je voudrais vous voir frapper à ma porte, couvert de haillons, mais repentant, comme l'enfant prodigue, et pouvoir vous crier du fond de mon cœur; Rutten!... le malheur t'a purifié! viens dans mes bras!...

RUTTEN.

Est-ce ma faute, à moi, si je n'ai pas eu le bonheur... d'être malheureux?

MAXWEL.

Ah! tel je vous ai quitté, tel je vous retrouve!

RUTTEN, tirant un papier de sa poche.

A cela près, mon cher Maxwel, qu'il y a quinze ans je n'avais pas une traite de cinq mille florins dans ma poche.

MAXWEL.

Est-ce encore de l'argent anglais?

RUTTEN.

Ah! ah!... votre police voit loin à ce qu'il paraît?... Eh! bien! oui! j'ai servi les Anglais! affaire de conscience après tout!... votre guerre de l'indépendance était-elle autre chose qu'une rébellion armée contre l'autorite légitime?... Je n'aime pas les factieux, moi!.. Ils ont triomphé, qu'importe?... A quoi ont-ils abouti en somme! A je ne sais quel gouvernement, sans rime ni raison, présidé par un certain Washington!... cela fait pitié!...

MAXWEL.

Du moment que vous parlez de conscience!...

RUTTEN.

Vous croyez-vous le seul à en avoir?

MAXWEL.

Osez donc me dire quels services les Anglais vous ont payés assez cher pour vous permettre de reprendre, à votre retour en Europe, la vie que vous y meniez autrefois!... Voilà deux ans que vous êtes revenu d'Amérique!... qu'avez-vous fait de ces deux années?... J'affirme, que si vous aviez rapporté de votre exil le cœur d'un soldat, c'est à moi que vous seriez venu, la tête haute et les bras ouverts!... mais non! c'est à Berlin qu'on vous retrouve, sous un nom d'emprunt, autour d'une table de jeu, chez une Cécilia, comme autrefois chez la Mariani! et quand enfin vous arrivez dans votre ville natale, c'est pour y partager votre première journée entre une courtisane et un usurier!

RUTTEN.

Il est vrai que je n'ai pas vos vertus! Je ne suis pas un chef de famille, moi! Je n'étonne pas le monde par l'austérité de mes mœurs! Je ne recueille pas des neveux inconnus!...

MAXWEL.

Que voulez-vous dire?

RUTTEN.

Je veux dire que s'il est des passions qui se montrent au grand jour, peut-être en est-il qui préfèrent l'ombre et le mystère! qu'il faut avoir des raisons bien puissantes pour admettre aux droits de la famille un enfant étranger; qu'il est habile enfin de se faire honneur de ses faiblesses, et de cacher sous l'apparence d'un bienfait quelque faute ignorée.

MAXWEL, lui saisissant le bras.

Malheureux!... cet enfant que tu soupçonnes d'être à moi, est le fils de l'homme que tu as vu passer sous cette fenêtre il y a quinze ans, et qui marchait à la mort.

RUTTEN.

Buttler !...

MAXWEL.

Oui, Buttler que j'avais condamné injustement et envers qui rien ne peut m'acquitter.

RUTTEN, après un silence.

Buttler... était innocent?...

MAXWEL.

Oui.

RUTTEN.

Mais... l'assassin?

MAXWEL.

Je n'ai pu le découvrir!... mais j'ai foi en Dieu!... je le découvrirai!...

SCÈNE X

LES MÊMES, GOULDEN.

GOULDEN, voulant se retirer en apercevant Rutten.

Pardon!

MAXWEL.

Reste!... mon frère n'a plus rien à me dire.

GOULDEN.

Ton frère!

RUTTEN.

Non, M. Goulden; le chevalier de Kaulbach; Rutten reçoit ici un accueil qui le décide une fois pour toutes à se démettre de ce titre de frère dont il goûte mal les douceurs. (A Maxwel.) Le nom de Kaulbach du moins met le vôtre à l'abri de toute humiliation, monsieur Maxwel, et me garantit, moi, de vos remontrances. Je ne m'y exposerai plus d'ailleurs; car je repars ce soir même et vous n'entendrez plus parler de moi!

MAXWEL.

Je le souhaite pour vous!...

RUTTEN.

Adieu!...

Il sort.

SCÈNE XI

MAXWEL, GOULDEN, puis SPARCK.

GOULDEN.

Comment?... il n'est pas noyé?

MAXWEL.

Ne me parle plus de ce misérable! non!... que son souvenir s'efface de ma mémoire! qu'il soit comme s'il n'avait jamais été!...

Il se prend la tête entre les mains.

GOULDEN, à part.

Le fait est que les voyages n'ont pas rendu sa physionomie plus heureuse!

MAXWEL, après un silence.

Eh bien? ma fille?

GOULDEN.

Eh bien! je crois que tu peux compter sur son obéissance; elle meurt d'envie de t'embrasser.

MAXWEL.

Chère enfant!...

Il fait un pas vers la porte par où est entré Goulden. Sparck entre en scène. Il tient un pli cacheté à la main.

SPARCK.

Monsieur!... voici l'acte signé par mademoiselle Cécilia.

MAXWEL, prenant le papier.

Sous ce pli?

SPARCK.

Elle ne veut se faire connaître qu'à vous.

Maxwel décachète l'enveloppe.

GOULDEN.

Qu'est-ce donc?...

MAXWEL, dépliant le papier et y jetant les yeux.

Cette demoiselle qui refusait de me dire son nom de famille et que j'ai dû forcer...

Il s'arrête court et regarde le papier avec épouvante.

GOULDEN.

Qu'arrive-t-il?

MAXWEL, avec égarement.

Sparck!... elle est là?

SPARCK.

Oui, monsieur.

MAXWEL.

C'est bien! laissez-nous!... allez!...

SPARCK, à part.

Ah çà! tout le monde se défie donc de moi maintenant!

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

MAXWEL, GOULDEN, puis MARGUERITE.

GOULDEN.

M'expliqueras-tu?...

MAXWEL, lui tendant le papier.

Tiens!... lis!...

GOULDEN, prenant le papier et lisant.

Marthe... Buttler!... (Après un silence.) Qui?... Cécilia?

MAXWEL.

Oui... Cécilia... la sœur de Reinold!... ah! voilà un abîme que nous ne pouvons pas combler, Goulden!... Le vice ne peut plus nous la rendre!

GOULDEN.

Que faire?

MAXWEL.

L'éloigner!... à tout prix!... la séparer à jamais de Reinold!... viens!...

GOULDEN, voyant entrer Marguerite et arrêtant Maxwel.

Marguerite!

MARGUERITE.

Cher père!... voici Reinold!... je l'ai aperçu qui se dirigeait vers la maison... Qu'avez-vous?...

MAXWEL.

Rien, mon enfant, rien!... Reçois-le!... dis-lui!...

MARGUERITE.

Oh!... sans vous?...

Maxwel regarde Goulden.

GOULDEN, bas à Maxwel.

Veux-tu t'en remettre à moi?

MAXWEL, bas.

Oui, va!... La moitié de ma fortune, s'il le faut!... mais qu'elle parte!... Ah!... fais-la sortir par le jardin!...

GOULDEN, bas.

C'est bien!

Il sort.

SCÈNE XIII

MAXWEL, MARGUERITE, puis REINOLD ET GOULDEN.

MARGUERITE.

Mais que se passe-t-il donc?... l'air de M. Goulden... le vôtre...

MAXWEL.

Encore une fois, rien de grave!... qu'importe, pourvu que tu sois heureuse! pourvu que rien ne détruise ton bonheur!

Il serre Marguerite dans ses bras.

MARGUERITE.

Oh! rien! si je dois passer ma vie entre Reinold et vous! (Voyant entrer Reinold.) C'est lui!...

Reinold, en voyant Maxwel et Marguerite, s'arrête sur le seuil.

MAXWEL.

Entre, Reinold! nous t'attendions.

Reinold fait quelques pas et chancelle.

MARGUERITE, s'élançant vers lui et voulant lui prendre la main.

Qu'as-tu donc?... tu souffres?...

REINOLD, retirant vivement sa main.

De grâce!... mademoiselle!...

MARGUERITE, stupéfaite.

Mademoiselle!...

REINOLD.

Je désire parler à votre père.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... qu'est-il arrivé?... t'aurais-je offensé sans le vouloir?... aurais-tu à te plaindre de moi?...

REINOLD.

Oh! Dieu!... me plaindre de vous!...

MAXWEL.

Parle!...

REINOLD.

Pas devant elle!...

MARGUERITE.

Ah!... moi qui t'attendais d'un cœur si joyeux pour te dire... ce que je ne t'ai jamais dit, Reinold, que je t'aime!... et que mon père me permet de t'aimer!...

REINOLD.

Votre père... vous permet?...

MAXWEL.

Oui

REINOLD, avec éclat.

Dieu du ciel!... Mais alors... ils mentaient donc!

MAXWEL.

Qui?...

REINOLD.

Ceux qui tout à l'heure... Non! pas devant vous, Marguerite!... je vous en conjure!... c'est ma vie qui est en jeu!

MARGUERITE.

Mon Dieu!...

GOULDEN, rentrant en scène, bas à Maxwel.

C'est fait!... elle est partie!... Demain elle aura quitté Munich!

MAXWEL, bas.

Ah! je redoute un plus grand malheur!

GOULDEN, bas.

Un malheur?

MARGUERITE.

Venez, monsieur Goulden!

GOULDEN.

Tu pleures!

MAXWEL, bas à Goulden.

Reinold veut être seul avec moi!... va!...

Goulden regarde alternativement Maxwel et Reinold, et sort en soutenant Marguerite.

SCÈNE XIV

MAXWEL, REINOLD.

REINOLD.

J'ai peine à rassembler mes idées, monsieur!... oui, je sais tout ce que votre cœur renferme de généreux et de clément! oui, vous avez été pour moi un bienfaiteur, un ami, un père!... votre bonté pouvait faire un tel miracle!... mais que vous ayez songé à me donner votre fille, s'il était vrai... Non! cela n'est pas possible!... Je serais coupable d'en douter un moment!... On pardonne à l'infamie, mais on n'en souille pas son enfant!... Eh! bien! voilà ce qu'ils m'ont dit, monsieur!... J'avais un duel!... pardonnez-moi!... on avait offensé Marguerite!... au moment de me battre... C'est insensé, n'est-ce pas?... ah! dites-moi qu'ils mentaient ceux qui m'ont jeté cette insulte au visage! ceux qui m'ont dit... que j'étais le fils de l'assassin Buttler!

MAXWEL, après un silence.

Non!... ils ne mentaient pas!

REINOLD, chancelant.

Ah!...

Il se laisse tomber sur un fauteuil la tête entre ses mains.

MAXWEL, s'agenouillant devant Reinold.

Pardonne-moi, Reinold!

REINOLD, avec stupeur.

Vous pardonner!

MAXWEL.

Ton père était innocent!

REINOLD, se relevant.

Innocent!... (Après un long silence.) Dieu juste! mon père était innocent et il est mort de cette mort infâme!... (Sanglotant.) Ah!...

MAXWEL.

Pardonne-moi!

REINOLD.

Eh! bien?... il n'y a pas que la vie! et l'honneur?... Qu'avez-vous fait de sa mémoire?... où est l'arrêt, jeté à tous les échos du ciel, qui réhabilite le nom de mon père?

MAXWEL, se relevant.

Il fallait trouver l'assassin!... j'y ai voué ma vie.

REINOLD.

Et vous ne l'avez pas trouvé?... c'est bien!... Je le trouverai, moi!

Marthe paraît et s'avance en chancelant sans être aperçue de Maxwel ni de Reinold.

SCÈNE XV

LES MÊMES, MARTHE, puis GOULDEN.

REINOLD.

Mais... mon père n'était pas seul!... Il laissait une femme!... une fille!...

MARTHE.

Reinold!

MAXWEL.

Dieu!

MARTHE.

Notre mère est morte!...

REINOLD.

Vous êtes?...

MARTHE.

Ne m'approche pas!... moi aussi, je me croyais la fille d'un assassin!... et... l'infamie engendre l'infamie!... Je suis Cécilia!...

REINOLD, après un silence.

Eh bien!... est-ce qu'on ne m'a pas couvert de boue, moi?... Nous pouvons nous embrasser!...

Il serre Marthe dans ses bras.

MARTHE, à Maxwel.

J'ai voulu connaître pourquoi vous me faisiez offrir une fortune, monsieur!... Elle ne valait pas cette joie de savoir mon père innocent!... Oui! je suis Marthe Buttler!... ce nom que je rougissais de vous dire... Ah! malheureuse!... je suis indigne de le porter maintenant!...

Elle cache sa tête entre ses mains. Goulden rentre en scène et s'arrête pour écouter.

REINOLD, à Marthe.

Viens!... allons cacher notre ignominie jusqu'au jour,... oui, ce jour viendra!... où nous pourrons laver nos souillures avec l'honneur paternel!...

MAXWEL.

Reinold!...

REINOLD.

Pardonnez-moi, d'être ingrat, monsieur! mais il y a des efforts qui dépassent les forces humaines! le souvenir de mon père se dresse entre nous!... (Très-ému.) Je voudrais... non! c'est impossible!... adieu!...

Il entraîne Marthe et sort.

MAXWEL, se laissant tomber sur un fauteuil.

Ah!...

GOULDEN, s'approchant de lui et lui serrant les mains.

Pauvre Maxwel!

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

LE COUTEAU

L'intérieur d'une cabane. Au fond porte d'entrée et fenêtre formée par des volets et donnant sur la campagne. — A droite une porte; sur le premier plan une horloge de bois, un rouet et un vieux fauteuil. A droite, vers le fond, une porte. Sur un plan plus rapproché, une grande cheminée de campagne. Un escabeau dans l'âtre. Sur le dessus de cheminée divers ustensiles de ménage. Près de la cheminée sur le premier plan, la porte du jardin. Table et escabeaux. Au fond, entre la porte et la fenêtre, un buffet avec étagère garnie de vaisselle rustique.

SCÈNE PREMIÈRE

REINOLD, MARTHE, WALDECK.

Au lever du rideau, le théâtre est plongé dans l'obscurité. — La porte du fond s'ouvre. — Il fait jour au dehors. — Waldeck paraît suivi de Marthe et de Reinold qui s'arrêtent sur le seuil. — Waldeck va ouvrir la fenêtre et pousse les volets. — Le jour inonde la scène.

WALDECK.

Entrez!... entrez!... voici du jour et de l'air. (Reinold et Marthe entrent en scène et regardent autour d'eux en silence. Reinold se découvre.) Il y a peut-être bien de l'humidité aux murs et des toiles d'araignée au plafond; mais il ne faut pas que cela vous effraye. Voilà si longtemps que la maison est restée fermée qu'à vrai dire je m'étonne de la trouver encore en si bon état. Cela ne paye pas d'apparence, mais c'est solide... (Reinold se laisse tomber sur une chaise.)

MARTHE.

Quel prix en demandez-vous?

WALDECK.

Pardon, madame! mais vous ne pouvez pas acheter sans connaître pourtant!... je fais les choses en conscience, moi...

Il y a donc, outre cette salle, une autre chambre, une grange, un cellier et par là...

MARTHE.

Un jardin, je le sais!

WALDECK.

Ah!... vous savez?...

MARTHE.

Cette maison est assez connue...

WALDECK.

Puisque vous le savez, je ne vous le cacherai pas... En somme, ce n'est pas sur l'étiquette qu'il faut juger le sac, n'est-il pas vrai, et parce que les méchantes langues se sont évertuées sur la maison du pendu...

REINOLD, se levant brusquement.

Allons! paix! on vous demande votre prix! (Marthe fait signe à Reinold de se taire; Reinold remonte la scène.)

WALDECK, à part.

Il paraît qu'il a sur le cœur ce que j'ai dit tantôt de sa cousine, ce jeune homme!... mais pourquoi diable est-il ici avec mademoiselle Cécilia?

MARTHE.

J'attends votre réponse.

WALDECK.

Mon Dieu! je sais bien que dans l'état des choses... mais avec quelques réparations, vous ferez de cette maisonnette un vrai nid de colombe; et quand vous aurez seulement remplacé ces vieux meubles par...

MARTHE.

Non! je les garde!...

WALDECK.

Du moment qu'ils vous plaisent...

MARTHE.

Votre prix, vous dis-je?

WALDECK.

Eh bien, avec les meubles, et pour vous, ce sera... mais là, sans en rien rabattre!... Cinq cents florins!... Et c'est donné, je vous le jure!... j'y perds!

MARTHE.

Oh! je ne veux pas marchander!

WALDECK, à part.

Maladroit!... j'aurais pu en demander mille...

MARTHE, écrivant sur un calepin, en déchirant une feuille et la donnant à Waldeck.

Voici un bon que vous pourrez toucher à la maison Schmitt.

WALDECK.

Bonne maison !... mais si madame avait des fonds à placer...

MARTHE.

Je n'ai plus rien.

WALDECK, à part.

Comment? elle n'avait que ses diamants? (Haut, en indiquant une bague que Marthe porte au doigt.) Le seul rubis que vous portez au doigt...

MARTHE, ôtant vivement sa bague.

Vous avez raison, j'ai encore cette bague... Voulez-vous en faire le prix d'un autre marché, monsieur Waldeck?... Si dans un an vous avez gardé, sur ma présence ici, le secret le plus absolu, cette bague est à vous !...

WALDECK, regardant Reinold et souriant d'un air fin.

Cela suffit! je comprends.

REINOLD, s'avançant entre Marthe et Waldeck.

Non !... vous ne comprenez pas !... (Marthe prend la main de Reinold pour lui imposer silence.)

WALDECK, à part.

Décidément, pour un homme en bonne fortune, il est d'une humeur massacrante !... (Haut.) Vous pouvez compter sur ma discrétion, madame !... mais... comment rédiger l'acte de vente?

MARTHE.

Votre quittance en tiendra lieu. Nous verrons plus tard.

WALDECK.

Je vous la rapporterai donc, dès que j'aurai touché l'argent... Vous êtes chez vous !... (A part.) Ma foi ! comprenne qui pourra !... Je n'ai pas perdu ma journée... (Il sort.)

SCÈNE II

MARTHE, REINOLD.

REINOLD.

Et cet homme croit !... Infamie !... Il paraît qu'il ne sait pas encore mon nom, sans quoi !... Il ne me manque plus que d'être méprisé par M. Waldeck !... (Regardant Marthe à la dérobée, à part.) Au fait, pourquoi pas? (Il se rassied.)

MARTHE, s'approchant de Reinold.

Reinold, je te demande pardon d'avoir payé de cet argent la maison paternelle; mais il nous fallait un refuge; seuls désormais, séparés du monde entier, rendons grâce à Dieu

de nous avoir gardé celui-ci, où le souvenir des êtres qui ne sont plus peuplera du moins notre solitude. Excuse donc Marthe d'avoir puisé dans la bourse de Cécilia ; c'est pour la dernière fois!

REINOLD.

Va! va! je n'ai pas le droit d'avoir tant de délicatesse!... Je te l'ai dit, rien ne peut plus me déshonorer! une honte de plus ou de moins, qu'importe?... Ah! désespoir! comme elle me méprisera, maintenant! comme elle rougira d'avoir pu m'aimer!...

MARTHE.

Qui?

REINOLD.

Une jeune fille à qui j'avais voué ma vie et mon âme! celle dont j'ai partagé les premiers jeux, et que dès lors j'ai aimée d'une amitié si tendre que je ne saurais dire quand cette amitié-là est devenue de l'amour.

MARTHE.

La fille de M. Maxwel?...

REINOLD.

Oui; et c'est dans le moment même où son père veut me la donner pour femme, qu'une implacable fatalité nous sépare à jamais!... qui sait?... un autre peut-être... ce d'Asfeld...

MARTHE.

M. d'Asfeld?

REINOLD, avec amertume.

C'est vrai! tu le connais!... Il m'offrait ce matin même de me conduire chez toi!... Ah! comme je faisais bien de vouloir le tuer!... mais on ne se bat pas avec le fils de Buttler! se battrait-on davantage avec... (Regardant Marthe en face et se croisant les bras.) Ma pauvre Marthe, comment en es-tu venue là?

MARTHE.

Ma mère était morte folle... Je voulais travailler pour vivre... Le nom maudit que je portais me fermait toutes les portes!... on m'outrageait!... on me chassait!... Alors... Ah! Dieu!... mon père était innocent!... et moi! moi!... je suis une infâme!

REINOLD.

Comment doutais-tu de son innocence? plus âgée que moi, n'avais-tu pas gardé le souvenir...

MARTHE.

Oui!... mais que peut un souvenir qui va s'affaiblissant

de jour en jour, devant ce cri qui s'échappe de toutes les bouches : ton père est un assassin!... J'ai douté d'abord... et puis... Ma mère n'était plus là!... j'ai fini par croire... (Joignant les mains.) O mon père, pardonne-moi! (Regardant autour d'elle.) Ah! comme ils se réveillent à présent, tous ces souvenirs effacés!... Reinold!... la reconnais-tu cette maison où fut notre berceau? les reconnais-tu ces vieux meubles, qui semblent nous sourire comme de vieux amis.

REINOLD, d'un air sombre.

Non! rien!... je ne me rappelle rien...

MARTHE.

Ah! je les reconnais, moi, comme si je les avais quittés hier!... tiens! c'est là que notre mère s'asseyait pour filer!... Dieu!... voilà son rouet!... Et là... tu ne te rappelles pas?... Quand notre père, assis sous le manteau de la cheminée, nous prenait sur ses genoux pour nous endormir avec l'histoire du franc-chasseur ou de la sorcière Loreley?...

REINOLD.

Non!...

MARTHE.

Il y avait... oui!... l'horloge de bois, que nous aimions tant à regarder, quand le coq chantait midi! la voilà! muette! immobile!...

REINOLD, avec un cri de joie.

Ah! l'horloge!... oui... je la reconnais!

MARTHE.

O maison bien-aimée, toi qui nous as vus si heureux autrefois et qui nous retrouves aujourd'hui si désespérés, accueille-nous, reconnais-nous aussi! ce sont tes enfants qui te reviennent et qui te bénissent!... Mon Dieu! Si je pouvais prier!... (Montrant une porte.) Ah! là!... oui!... (Elle va ouvrir la porte.) Reinold!... à la tête du lit!... vois!... le crucifix devant lequel... notre mère... en nous faisant joindre les mains... s'agenouillait avec nous! (Elle tombe à genoux. — Reinold, debout derrière elle, s'incline, la tête appuyée contre le buffet. — long silence. — Marthe se relève et entre en chancelant dans la chambre voisine.)

SCÈNE III

REINOLD, puis MARGUERITE.

REINOLD.

Pauvre âme!... Elle pleure!... Elle prie!... Hélas! ni lar-

mes, ni prières n'effaceront jamais son passé !... (Il referme la porte.) Ah ! toujours, toujours cette idée !... Je croyais, en recevant ce terrible aveu de la bouche de M. Maxwel, que rien ne pouvait dépasser mon malheur !... Eh bien, je me trompais !... C'est à peine si je me souviens que j'ai un père à venger! une seule pensée domine toutes les autres maintenant !... Cécilia est ma sœur ! un d'Asfeld peut l'insulter sans que j'aie le droit de la défendre!... A quelle folle espérance m'étais-je donc rattaché?... Ah ! Marguerite est bien perdue pour moi ! irréparablement perdue!... (Il se cache la tête entre les mains. — Marguerite est entrée en scène pendant ces derniers mots et s'est approchée de Reinold sans en être entendue.)

MARGUERITE.

Pourquoi ?

REINOLD.

Vous !... vous ici !...

MARGUERITE.

N'est-ce pas la maison de votre père ? mon cœur m'avait dit que je vous y retrouverais.

REINOLD.

Et qu'y venez-vous chercher ?

MARGUERITE.

Un ingrat qui a pu douter du cœur de Marguerite, qui a pu croire que, dans ce sacrifice des préjugés et de l'orgueil à un devoir sacré, la fille serait au-dessous du père, qui a désespéré un vieillard dont la douleur et le dévouement peut-être devaient faire excuser la faute, qui sans pitié enfin a quitté une maison désolée où il ne laissait après lui que le deuil et les larmes !... vous, Reinold !...

REINOLD.

Et que pouvais-je faire ?... Je vous remercie de cet élan du cœur qui vous a poussée vers moi ; mais il vous égare!... Et, puisqu'on vous a tout dit, si votre père pouvait vous donner à l'enfant inconnu recueilli par lui, il ne le pouvait plus au fils déshonoré de Buttler, tant que ce nom est infâme !... pourquoi donc serais-je resté sous ce toit où je n'avais plus qu'à rougir, où des portes du ciel j'étais brusquement rejeté dans tous les tourments de l'enfer, où il ne m'était plus permis de vous aimer !

MARGUERITE.

Ah ! je ne me demande pas s'il m'est permis de vous aimer, moi !... je vous aime !

REINOLD.

Marguerite !... mais c'est impossible !... mais vous ne songez donc pas...

MARGUERITE.

Que je suis le prix du sang?... Non! puisque mon père n'a vécu que dans un espoir, celui de retrouver le coupable, dans un but, celui de rendre l'honneur au nom de votre père!... nos efforts communs y seraient parvenus peut-être!... Et s'ils avaient échoué... Eh! bien! que sais-je?... Ah! l'en pleure ensemble du moins!...

REINOLD.

Chère... chère âme!

MARGUERITE.

Ah! reviens, Reinold!... Reviens dans cette maison dont tu es aussi l'enfant, reviens prendre ta place à ce foyer, maintenant désert!... Reviens lui rendre la vie, sinon la joie! (Marthe rentre en scène et s'arrête pour écouter.)

REINOLD.

Mais... je ne peux pas!... je ne suis pas seul!...

MARGUERITE.

Et qui donc?

REINOLD.

Ah!... votre père ne vous a pas tout dit, Marguerite!... j'ai une sœur!

MARGUERITE.

Eh bien! elle sera la mienne!

REINOLD.

Non! partez! retournez chez votre père! Il y a un abîme entre nous!

MARGUERITE.

Un abîme!...

REINOLD.

Partez! vous dis-je!... Vous m'avez donné la seule joie que je pusse avoir en ce monde... Maintenant, c'est fini!... quittez-moi! oubliez-moi!... je n'ai plus qu'à mourir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, s'avançant.

Tu te trompes, Reinold!... je ne suis pas un obstacle!... dès que j'aurai accompli ma tâche, je disparaîtrai! Dieu ne

ferme sa maison à personne! quand elle sera ensevelie dans un couvent, qui se souviendra de Cécilia?

MARGUERITE, simplement.

Cécilia?

MARTHE.

Mon nom n'est pas même venu jusqu'à vous, mademoiselle?... Hélas! c'est celui d'une malheureuse qui n'a pas eu, comme vous, pour garder sa jeunesse, la sainteté de la maison paternelle, l'honneur d'un nom respecté! qui n'aura pas comme vous la joie de connaître cet amour chaste et pur dont on ne rougit pas! qui n'a plus le droit d'être sœur, ni femme, ni mère!... Oh! je ne m'excuse pas!... je m'humilie!... Oubliez ce nom flétri qu'une bouche comme la vôtre ne doit pas prononcer! Et si vous avez le cœur assez grand pour que la sœur de Reinold y trouve grâce, souvenez-vous seulement de Marthe qui, celle-là du moins, était digne de vous aimer, et qui vous bénit!... (Elle s'incline devant Marguerite.)

MARGUERITE, lui tendant les mains.

Marthe!...

MARTHE.

Non! vos mains ne doivent pas toucher les miennes!...

REINOLD, prenant les mains de Marthe.

Chère sœur!

MARGUERITE.

Je ne vous demande plus de me suivre, Reinold; gardez seulement mon cœur; il est à vous et ne sera qu'à vous!...

REINOLD.

Hélas!...

MARTHE.

Du courage!... ma mère m'a parlé!... Dieu nous aidera!...

SCÈNE V

LES MÊMES GOULDEN, FRANTZ.

Goulden entre suivi de Frantz; Frantz porte un panier à la main. — La nuit commence à tomber.

GOULDEN, à Frantz.

Posez cela ici!

MARGUERITE.

M. Goulden !... (Geste de surprise de Reinold.)

GOULDEN.

Marguerite!... Pardieu! j'aurais dû m'en douter ! (S'approchant de Marguerite, lui prenant la tête entre ses mains et l'embrassant. Voyez cette petite tête!... tu as bien l'énergie de ton père, toi !... Mais comment as-tu découvert...

MARGUERITE.

Je l'ai deviné.

GOULDEN.

Diantre! je l'avais fait suivre, moi!... Décidément les femmes sont plus fortes que nous.

MARGUERITE, baissant la voix.

Consolez-le, monsieur Goulden! Dites-lui...

GOULDEN, à demi-voix.

Oui, oui; c'est pour cela que je suis ici. (Haut.) Va! la nuit commence à tomber; Frantz te reconduira.

MARGUERITE.

Adieu, Reinold ! (A Marthe.) Vous, mademoiselle, acceptez de mon amitié tout ce que Marguerite Maxwel peut en donner à Marthe Buttler. — Adieu!

Pendant cette scène Frantz a mis des bougies dans des flambeaux placés sur le buffet et les a allumés; Marguerite sort suivie de Frantz.

SCÈNE VI

GOULDEN, REINOLD, MARTHE.

REINOLD, serrant la main de Goulden.

Merci de ce témoignage d'amitié, monsieur Goulden ! Le sentiment qui vous amène me touche profondément; mais nous sommes atteints, ma sœur et moi, d'une maladie que rien ne peut guérir, et je crains bien que vos soins ne soient inutiles.

GOULDEN.

Qu'en savez-vous? Le malade qui s'abandonne lui-même est perdu! Vos adieux à mon ami Maxwel témoignaient d'une tout autre confiance.

REINOLD.

Oui! dans le premier moment on ne doute de rien! La

colère, la conscience indignée, la douleur même vous animent d'une sorte d'ivresse à travers laquelle il semble que les obstacles s'evanonissent ! mais que le sang-froid revienne avec la raison, et les voilà qui reparaissent plus infranchissables qu'auparavant. La belle apparence que nous allions retrouver aujourd'hui un meurtrier qui a échappé pendant quinze ans à toutes vos recherches.

MARTHE.

Il suffit que cela soit possible pour que j'y emploie jusqu'au dernier souffle de ma vie !

GOULDEN.

A la bonne heure ! Voilà une parole qui me révèle tout d'abord ce que vous valez ! (Lui tendant la main.) Touchez-là, mademoiselle ! Nous sommes amis !... (Il serre la main de Marthe.) A nous deux, que diable ! nous relèverons bien l'énergie morale de ce garçon-là. Je ne lui demande que d'exécuter mes ordonnances. Et pour commencer nous allons souper !

REINOLD.

Souper ?

GOULDEN.

Sans doute !... Vous ne comptiez pas vous coucher sans souper, je suppose ?... Moi, d'abord, je vous préviens que ce n'est pas dans mes habitudes, et je me suis invité d'avance !

MARTHE.

Que vous êtes bon, monsieur !

GOULDEN.

Moi ?... Un égoïste, pas autre chose !... J'ai horreur de souper seul ! (Allant au panier.) Oh ! soyez tranquille ! j'ai pensé à tout !...

MARTHE.

Laissez, monsieur ; je vais tout préparer.

GOULDEN, à part, regardant Marthe préparer le couvert.

Pauvre fille !... la seule de toutes peut-être qui serait en droit de dire qu'elle n'était pas faite pour sa destinée !... Un front loyal et fier !... Trop fier, pourtant !... Oui, l'orgueil !... Le péché des anges déchus ! J'étais bien sûr, moi, que je trouverais le défaut de la cuirasse ! La nature n'abdique pas.

REINOLD, s'approchant de Goulden.

Un mot, monsieur Goulden ! Ce secret, dont la révélation m'a frappé comme un coup de foudre, vous le saviez, sans doute ?

GOULDEN.

Oui.

REINOLD.

Quelqu'un le savait-il encore avec vous?

GOULDEN.

Sparck!

REINOLD.

Ah! c'est lui !... Je l'avais menacé! C'est lui qui a voulu se venger en me livrant aux insultes de mes amis!

MARTHE, s'arrêtant au milieu de ses apprêts.

Notre père t'aimait bien, Reinold! Ne regrette pas de connaître son nom! (Elle continue à apprêter la table.)

REINOLD.

Ah! tu as raison!... Mais ce Sparck en est-il moins un misérable?

GOULDEN.

Il peut nier. La femme de Werner, morte récemment, était aussi dans le secret. Qui peut répondre qu'elle n'ait pas parlé!

REINOLD.

Werner?

GOULDEN.

Un vieux serviteur de Maxwel, celui-là même par qui nous avons découvert, trop tard, hélas! l'innocence de votre père! Je vous conterai tout cela; mais, croyez-moi, laissons Sparck en repos, et... (Regardant la table.) Puisque le couvert est mis, soupons!

Pendant ce dialogue, Marthe a tiré du buffet des assiettes, des verres, des fourchettes, et du panier, un jambon, du pain et du vin qu'elle a disposés sur la table. Goulden s'en approche tout en continuant de parler.

On dit, vous le savez, *malesuada fames!*... (A Marthe.) Pardon! cela veut dire qu'un estomac à jeun ne donne pas de bons conseils; or, nous en avons besoin pour concerter notre plan de campagne, et c'est pourquoi je vous engage à faire comme moi; allons!... (Il prend le milieu de la table; Reinold et Marthe s'asseoient de chaque côté. — On frappe un léger coup à la porte.)

MARTHE.

On frappe!...

REINOLD, se levant.

M. Waldeck, sans doute.

GOULDEN.

Waldeck?

REINOLD.

Nous lui avons acheté la maison. (Il se dirige vers la porte.)

GOULDEN.

A quel prix?

MARTHE.

Cinq cents florins.

GOULDEN, tranquillement.

Voleur!

REINOLD, ouvrant la porte et reconnaissant Waldeck.

Entrez!...

Waldeck entre en scène.

SCÈNE VII

LES MÊMES, WALDECK.

WALDECK, un papier à la main.

Je rapporte à madame la quittance...

REINOLD, prenant le papier.

C'est bien! Donnez!... (Il examine la quittance.)

WALDECK, à part.

Tiens! ils sont trois! (Se rapprochant pour voir Goulden.) Monsieur Goulden!...

GOULDEN, se retournant.

Plaît-il?

WALDECK.

Rien, monsieur! rien!... (A part.) Ma foi! je ne comprends plus!... Moi qui le croyais un homme moral!... Jugez donc sur les apparences! (Haut, en saluant obséquieusement Goulden.) Monsieur...

GOULDEN.

Bonjour, monsieur Waldeck.

WALDECK, faisant mine de sortir et s'arrêtant.

Ah! j'oubliais! Une bonne nouvelle, madame! M. Schmitt m'a dit que la liquidation de l'héritage Rubeneck avait produit, contre toute attente, un actif de sept à huit mille florins, et comme il paraît que c'est à vous que M. de Rubeneck avait légué par son testament...

MARTHE, se levant brusquement.

Assez! C'est bien!...

REINOLD.

Laissez-nous!... (Il court à Marthe et la soutient.)

WALDECK, à part.

Comment? c'est ainsi qu'elle me reçoit!

GOULDEN, qui s'est levé et a pris la main de Marthe.

Pauvre enfant ! ses mains sont glacées !

WALDECK.

Oh ! il doit y avoir encore des fagots dans le bûcher ! (Il prend une bougie et sort par une porte de côté.)

MARTHE.

Non, ce n'est rien.

GOULDEN.

N'importe ! Un air de feu ne vous fera pas de mal ! Aussi bien respire-t-on l'humidité à pleins poumons ici ! Asseyez-vous !... là... (Il la fait asseoir près de la cheminée.)

MARTHE.

Ah ! monsieur ! comment vous exprimer...

GOULDEN.

En soupant tout à l'heure avec nous... C'est le meilleur compliment que le malade puisse faire au médecin.

MARTHE.

Non, je vous en prie, soupez sans moi !

GOULDEN.

Vous le voulez ?

MARTHE.

Je souffre !

GOULDEN.

Allons, Reinold ! (Se rasseyant à table avec Reinold et remplissant les verres.) Ce vin-là est un présent du bon Dieu ; il faut lui rendre grâce. (Levant son verre.) Je bois au Dieu de justice et de vérité qui n'abandonne pas ceux qui placent en lui leur confiance ! (Il boit.)

WALDECK, rentrant en scène avec un fagot.

Vous allez avoir du feu dans un instant, madame. (Il met un genou en terre et délie le fagot. Un petit couteau de vermeil, à manche de nacre, s'en échappe et tombe à terre.) Ah ! qu'est-ce que cela ? (Ramassant le couteau.) Un couteau !

GOULDEN, négligemment, tout en servant Reinold et lui.

Un couteau ?

WALDECK.

En vermeil, ma foi ! avec un manche de nacre.

GOULDEN.

Comment diable se trouve-t-il là !...

WALDECK.

Il aura été jeté de la rue par le soupirail.

GOULDEN.

C'est singulier.

WALDECK.

En tous cas, il y a longtemps ! car j'avais recouvert les

fagots d'une vieille natte de paille qui n'a pas bougé depuis quinze ans. Il est fâcheux qu'il soit tout rongé de rouille.

GOULDEN.

Impossible! l'or ne s'oxyde pas.

WALDECK, lui passant le couteau.

Voyez!

GOULDEN, examinant le couteau et le grattant avec son ongle.

Mais... je ne me trompe pas... oui... c'est du sang!

REINOLD.

Du sang? (Waldeck se relève.)

GOULDEN.

Tiens! il y a un chiffre... (Grattant de nouveau le couteau et lisant le chiffre.) A. M.

WALDECK, regardant par dessus l'épaule de Goulden.

Ah! voilà qui est curieux!... Je le reconnais!... C'est moi qui l'ai fait graver sur une douzaine de couteaux tout pareils à celui-ci. Une douzaine dépareillée pourtant! — *Augusta Mariani.* — C'est bien cela!

GOULDEN.

Mariani?

WALDECK, regardant Marthe de côté.

Cette dame... vous savez bien?... qui était fort jolie, ma foi! Oh! il n'y a pas de doute possible. C'est bien pour elle que j'avais commandé ce travail. Est-ce que ce coquin de Buttler...

Marthe se lève; mouvement de Reinold pour se lever.

GOULDEN, saisissant le bras de Reinold. — Bas.

Silence!

WALDECK.

Il en était bien capable, au moins!

GOULDEN.

Vous disiez que ce couteau avait dû tomber par le soupirail?

WALDECK.

A moins qu'il n'ait été caché là tout exprès! Ne dites-vous pas qu'il y a du sang?

GOULDEN.

Oui! Est-ce que Buttler avait occasion d'aller chez mademoiselle Mariani?...

WALDECK.

Oh! pour cela!... Au fait, c'est chez mademoiselle Mariani que M. d'Asfeld avait passé la soirée la veille même... Plus de doute!... C'est là qu'il aura vu Buttler!

GOULDEN.

Oh! sur ce point, je vous affirme que non! Je me souviens des faits comme s'ils s'étaient passés hier!... C'est dans la

maison même du comte, au moment où il allait partir, que Buttler lui a parlé...

WALDECK.

Alors...

GOULDEN.

Vous ne comprenez pas? Ni moi non plus. A moins, comme vous le dites vous-même, que ce couteau n'ait été jeté là par un passant.

WALDECK.

Singulier hasard en tout cas!

GOULDEN, se levant, à part.

Oui, ces hasards-là s'appellent la Providence! (Haut.) Eh bien! vous n'avez pas allumé le feu, monsieur Waldeck?...

WALDECK.

Ah! c'est vrai!... Ce diable de couteau m'avait fait oublier... (Il prend le fagot et dispose le feu dans la cheminée. Marthe se rapproche de Goulden. Reinold et elle semblent l'interroger du regard.)

REINOLD, à demi-voix.

Est-ce que mon père?...

GOULDEN, de même.

Mais non, enfants! vous voyez bien que c'est impossible!... Si, comme je le crois, ce couteau à servi au crime, l'assassin a passé la soirée avec le comte d'Asfeld chez mademoiselle Mariani!... Le tout est de savoir qui était là.

MARTHE, se rasseyant près de la cheminée, changeant de ton et d'un air dégagé.

Dites-moi, monsieur Waldeck, cette Mariani dont vous parlez était donc bien jolie?

WALDECK, arrangeant toujours le feu.

Moins que vous, madame.

MARTHE.

Vous êtes galant.

WALDECK.

Je suis vrai!

MARTHE.

Elle avait pourtant une véritable cour autour d'elle, n'est-ce pas?...

WALDECK.

Comme vous avez la vôtre.

MARTHE.

Qui recevait-elle?...

WALDECK.

Mais... tous nos jeunes gentilshommes, quelques financiers, quelques voyageurs!...

MARTHE.

Vous ne vous rappelez pas les noms?

WALDECK.

Monsieur d'Asfeld d'abord, (baissant la voix) dont vous connaissez le fils, je crois!... bon sang ne peut mentir!...

Reinold fait un mouvement, Goulden l'arrête.

MARTHE.

Et puis?...

WALDECK.

Monsieur de Géroldseck, le baron Winding... que sais-je!... cela est si loin de nous!... (Se relevant.) Voilà le feu allumé, madame.

MARTHE, gracieusement.

Je vous remercie.

WALDECK, à part.

Tiens! tiens! il paraît que le temps s'est éclairci.

MARTHE.

Et que faisait-on chez elle?... on jouait?

WALDECK.

Un jeu d'enfer!... Et tenez! ce pauvre monsieur d'Asfeld avait justement gagné une somme considérable dans la dernière nuit qu'il y passa.

MARTHE.

Ah!... à qui donc?

WALDECK.

Mais... à tout le monde, je crois; au surplus son argent ne lui a guères profité.

MARTHE.

Ainsi vous dites Géroldseck, Winding...

WALDECK.

Ah! monsieur Rutten aussi... (se tournant vers Goulden) le frère de monsieur Maxwel...

GOULDEN.

Oui, je m'en souviens!... (A part.) Par lui peut-être on aurait pu savoir... (Il regarde de nouveau le couteau qu'il tient à la main.)

WALDECK, se rapprochant de Goulden.

C'est égal! il est bien étrange que ce couteau... Si madame n'en avait pas besoin, je...

GOULDEN.

Pardon! nous en avons besoin... Mais votre temps est précieux, monsieur Waldeck, et nous nous ferions scrupule d'en abuser!... Bonsoir!

WALDECK, à part.

Comment! il le garde! c'est moi qui l'avais trouvé pourtant! Juif!... Ne dirait-on pas qu'il est le maître ici? Si j'y

comprends goutte!... (Haut en saluant.) Madame!... Messieurs!... (A part en s'en allant.) Jolies mœurs! (Il sort; Reinold ferme la porte derrière lui.)

SCÈNE VIII

GOULDEN, MARTHE, REINOLD.

MARTHE, se levant.

Eh bien?...

GOULDEN.

Eh bien! voilà un premier indice!... La blessure du comte d'Asfeld était étroite, presque imperceptible; c'est bien avec ce couteau, ou avec une arme toute semblable, qu'elle a dû être faite!

REINOLD.

Ainsi, vous croyez que l'assassin était chez la Mariani?...

GOULDEN.

C'est probable!... Mais comment retrouver les noms de tous ceux?...

MARTHE.

De ceux seulement qui avaient joué avec le comte!

GOULDEN.

Oui, peut-être!... Il y a bien quelqu'un qui aurait pu... mais où le rejoindre maintenant?

MARTHE.

Monsieur Maxwel me demandait ce matin, à propos de ce vol de diamants, la liste de mes invités. Ne retrouverait-on pas dans les pièces du procès une liste semblable!

GOULDEN.

Non!... la justice croyait tenir le coupable! Elle ne le cherchait pas ailleurs!...

REINOLD.

Mais... ce couteau! c'est donc exprès, selon vous, que l'assassin l'aurait jeté dans notre maison?...

GOULDEN.

Pas du tout!... Ce couteau, je le répète, ne pouvait que le compromettre lui-même, sans accuser Buttler!... Je ne vois là qu'un hasard!... Il l'aura jeté en fuyant!... Et je me souviens, en effet, qu'on l'avait vu fuir du côté de l'Isar.

On frappe.

MARTHE.

Écoutez!...

RUTTEN, du dehors.

Eh! Waldeck!... Waldeck!...

GOULDEN.

Je connais cette voix!...

RUTTEN.

M'ouvriras-tu, vieux diable?... c'est moi, Kaulbach!

GOULDEN.

Ah! pardieu!...

Il pose le couteau sur la table.

MARTHE.

Le chevalier de Kaulbach?

GOULDEN.

Vous le connaissez?

MARTHE.

Oui.

GOULDEN.

C'est lui que je voulais interroger! Il allait chez la Mariani!...

RUTTEN.

Ah çà! morbleu! faudra-t-il enfoncer ta porte!...

GOULDEN, ouvrant la porte de la chambre voisine.

Entrez là!... il ne faut pas qu'il vous voie. (Reinold et Marthe sortent. Rutten continue de frapper avec violence. Goulden va ouvrir.) On y va, mon Dieu! on y va! n'enfoncez rien!...

Il ouvre.

SCÈNE IX

GOULDEN, RUTTEN.

RUTTEN.

Me diras-tu?... monsieur Goulden!

GOULDEN.

Pour vous servir, monsieur de Kaulbach!... puisque c'est ainsi que vous vous nommez!... entrez donc!... (Il referme la porte.)

RUTTEN.

Par ma foi! monsieur Goulden! ce n'est pas vous que je m'attendais à trouver ici!... Et Waldeck?...

GOULDEN.

Il va revenir!...

RUTTEN.

Comment! encore en route? que le diable l'emporte! il me donne rendez-vous chez lui! j'y vais; personne! on me dit qu'il est ici! j'accours... envolé! Je crois décidément qu'il se moque de moi!

GOULDEN.

Si vous voulez bien me permettre de vous tenir compagnie, en l'attendant?

RUTTEN.

Comment donc? mais, si la question n'est pas indiscrète, que diable faites-vous dans cette bicoque?

GOULDEN.

Je l'achète.

RUTTEN.

Bah! pourquoi faire?

GOULDEN.

Pour en faire un chai dont j'avais besoin.

RUTTEN.

Vous avez donc des vignes?

GOULDEN.

Tenez! voici le vin qu'elles me donnent! voulez-vous en goûter?...

RUTTEN.

Volontiers!... Mais... c'est tout un en-cas que vous avez-là?...

GOULDEN.

Je comptais souper avec un ami... qui n'est pas venu! ..

Ils s'attablent, Goulden remplit les verres.

RUTTEN.

A votre santé!

GOULDEN.

A la vôtre!... (A part, en observant Rutten pendant qu'il boit.) Singulière tête!... Il y a du tigre et du renard!... (Haut.) Eh bien! comment le trouvez-vous?

RUTTEN.

Diantre! voilà un vin qui fait prendre patience!...

GOULDEN.

N'est-ce pas?... franchement, cela dédommage de monsieur Waldeck!...

RUTTEN.

Permettez! il y a deux Waldeck! celui qui demande de l'argent et celui qui en donne!... Celui qui demande de l'argent, je l'envoie volontiers à tous les diables! mais celui qui en donne...

GOULDEN.

Il doit donc vous en donner?

RUTTEN, tirant sa traite de sa poche.

Cinq mille florins, s'il vous plaît, sur une traite de Francfort!

GOULDEN.

Malepeste! une jolie somme!

RUTTEN, lui tendant la traite.

Voyez!...

GOULDEN.

Oh! je n'en doute pas!

RUTTEN.

Voyez toujours!... (Goulden prend la traite.) Le vieux ladre tient tant à son argent qu'il est capable de me faire courir tout exprès pour le garder une heure de plus.

GOULDEN, rendant la traite à Rutten.

Je comprends qu'au moment de partir... car vous partez toujours ce soir?

RUTTEN, jouant avec la traite.

Ma foi, non! j'ai réfléchi!... mon très-cher frère serait encore capable de croire que je me sauve comme un voleur!... Et puis voyager la nuit, avec cinq mille florins dans sa poche!...

GOULDEN.

Il y a tant de coquins!

RUTTEN.

Autant attendre à demain!

GOULDEN.

Parbleu!

RUTTEN.

Sans compter que j'avais promis de passer la soirée chez Cécilia.

GOULDEN.

Ah!...

RUTTEN.

Une charmante fille, ma foi! chez qui l'on joue gros jeu! encore un de mes crimes! comme dit votre ami! (Avec un rire forcé.) Car vous savez? je ne commets que des crimes, moi!

GOULDEN.

Que voulez-vous? des idées à lui!... Prenez garde de perdre votre argent, au moins!

RUTTEN.

Bah!... j'ai perdu hier! il me faut ma revanche!..

GOULDEN.

Vous étiez donc hier chez mademoiselle Cécilia?

RUTTEN.

Au débotté!... je l'ai connue à Berlin.

GOULDEN.

Et... avez-vous retrouvé chez elle quelques-uns des anciens adorateurs de la Mariani?... Car vous la connaissiez aussi, je crois.

RUTTEN.

Oui, vraiment!... Mais de ce temps-là plus personne! tous disparus! excepté moi!... Ah! c'est chez la Mariani qu'on jouait! y ai-je perdu assez d'argent!... (Posant la traite sur la table et s'animant.) C'est que vous n'imaginez pas, monsieur Goulden! quand une fois la déveine me prend, ce n'est pas une déroute, c'est un désastre!...

GOULDEN, jouant machinalement avec le couteau de vermeil qu'il a pris sur la table.

Est-ce que vous assistiez à la soirée où monsieur d'Asfeld avait gagné cette somme considérable?...

RUTTEN, brusquement.

Si j'y assistais?... oui... pourquoi?...

GOULDEN.

Oh! pour rien!... A qui donc l'avait-il gagnée?

RUTTEN, d'un air sombre.

A Winding, à Neumann, et... à moi!...

GOULDEN.

Ah!...

RUTTEN, avec une sorte de rage.

Une étrange partie, allez!... il ne pouvait pas retourner une carte qu'il ne gagnât... On doublait, on triplait les enjeux! il gagnait toujours!... l'or couvrait la table. Dix mille florins! dix mille!... je les vois encore comme... (Ses yeux se fixent sur le couteau que Goulden tient à la main; il s'arrête frappé de stupeur.)

GOULDEN.

Qu'avez-vous?

RUTTEN.

Moi!... rien!... rien!... (A part, en se levant.) Le couteau!...

GOULDEN, à part.

Cette pâleur!... (Regardant ce qu'il tient à la main et étouffant un cri.) Ah!...

RUTTEN, à part.

Le couteau!...

GOULDEN, se levant, à part.

Non!... ce n'est pas possible!... je suis fou!...

RUTTEN, balbutiant.

C'est le souvenir de cette maudite partie... qui... malgré moi... me... Si nous parlions d'autre chose, hein?... votre maison donne sur l'Isar, je crois?...

GOULDEN.

Vous ne la connaissez donc pas?

RUTTEN.

Non...

GOULDEN.

C'est la maison de Buttler...

RUTTEN, à part.

Buttler!... Mais c'est donc là!... Eh! bien!... que m'importe après tout?... (Essayant de rire.) Ah! ah! ah! la maison du pendu, n'est-ce pas?

GOULDEN.

Oui.

RUTTEN, avec colère.

Mais voyez si ce damné Waldeck reviendra! que fait-il? où est-il? depuis une heure qu'il me laisse là à l'attendre? êtes-vous sûr qu'il revienne au moins?...

GOULDEN.

Ma foi! je n'oserais vous en répondre et vous ferez peut-être plus sûrement de retourner chez lui!

RUTTEN.

Morbleu!... pardon de mon emportement, monsieur Goulden, mais le tour que me joue là ce Waldeck... Enchanté d'ailleurs d'avoir trinqué avec vous!... adieu!...

GOULDEN.

Non pas!... au revoir, je l'espère!...

Rutten sort.

SCÈNE X

GOULDEN puis REINOLD et MARTHE.

GOULDEN, seul.

Dieu juste!... si c'était vrai!... le frère de Maxwel!... Allons! j'ai mal vu!... le souvenir de cette scène, la colère du joueur suffisaient pour... Non! non! c'est bien ce couteau qu'il regardait!... Ne précipitons rien pourtant!... avant de porter un tel coup, encore faut-il être sûr qu'on ne le porte pas à faux!... (Mettant le couteau dans sa poche.) Il faut que je le revoie!... que je lui parle!... où? comment?... Chez Cécilia, a-t-il dit? oui! Dieu m'inspirera!

REINOLD, paraissant sur le seuil de la porte.

Il est parti?

GOULDEN.

Oui.

Reinold entre en scène, suivi de Marthe.

REINOLD.

Eh! bien! que savez-vous?

GOULDEN.

Vous n'avez donc rien entendu?

REINOLD.

Rien!...

GOULDEN.

Eh bien!... je suis sur la voie!... cette nuit même peut-être!..

MARTHE.

Quoi!... vous découvririez l'assassin!...

GOULDEN.

Peut-être!... si vous m'y aidez!...

MARTHE.

Que faut-il faire?

GOULDEN.

Vous armer de courage, mon enfant! essuyer vos larmes, donner votre fête, reparaître au milieu de vos amis, belle, radieuse, souriante, couverte de fleurs!... oublier Marthe, enfin!... et, pour un jour encore, redevenir Cécilia!

MARTHE.

Ah! monsieur!... que me demandez-vous là? rentrer dans cet opprobre après avoir...

GOULDEN.

C'est exiger de vous un grand effort, je le sais! mais c'est au nom de votre père que je vous le demande!...

MARTHE.

Quel est votre projet enfin?

GOULDEN.

Je ne peux rien dire, tant que je n'aurai pas éclairci mes doutes!...

MARTHE.

Disposez donc de moi!

Elle se prépare à partir.

GOULDEN, apercevant la traite restée sur la table, à demi-voix.

Ah! cette traite!... pour l'oublier sur cette table, il fallait que son émotion fût bien violente!... Je la lui rendrai là-bas!

Il met la traite dans sa poche.

REINOLD, à Marthe.

Es-tu prête?

MARTHE.

Que veux-tu faire? me suivre! toi, Reinold!... oh! non! reste! je t'en conjure!

REINOLD.

Rester!... pour mourir d'attente et d'angoisse pendant

que cette nuit décidera de notre sort!... non! tu me cacheras dans quelque coin, où tu voudras! mais j'irai!

MARTHE.

Viens donc!... ô maison de mon père!... Je vais me couvrir de honte!... mais c'est pour en faire la rançon de ton honneur!

GOULDEN.

Allons!

Ils sortent. La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME

LA VISION

Un salon très-riche. Deux portes au fond en pan coupé. — Deux autres portes latérales. — Les murs sont tendus d'une étoffe unie. Le panneau du fond doit être large. Devant ce panneau se trouve un divan. Par les portes du fond on aperçoit d'autres salons richement éclairés. A gauche et à droite, sur le premier plan, deux consoles avec des lampes.

SCÈNE PREMIÈRE

ULRIC, SCHWARTZ, LUDWIG, INVITÉS, puis SPARCK.

Quelques invités se promènent dans les salons du fond dont les portes sont ouvertes. Ulric, Schwartz, Ludwig et quelques-uns de leurs amis entrent en scène.

LUDWIG.

Peste! quelle demeure! c'est princier! Tu auras de la peine à soutenir ce luxe-là, mon cher Ulric.

ULRIC.

Bah! les chaînes de fleurs ne sont pas éternelles.

SCHWARTZ, tristement.

Soupe-t-on?...

ULRIC.

Oui, mon ami, on soupe... pourquoi dis-tu cela de cet air mélancolique ?

LUDWIG.

Parce qu'il regrette sa taverne, sa choucroûte et sa pipe! n'est-ce pas, Schwartz?

SCHWARTZ.

Le fait est que c'est plus gai!

LUDWIG.

Ah çà! dis-moi donc! les femmes ne sont pas en nombre ici.

ULRIC.

T'attendais-tu à en rencontrer?... La moralité de notre bonne ville de Munich fait de Cécilia une exception élégante dont le pendant n'est pas facile à trouver. Mais, rassure-toi! elle suffit à tout animer de sa présence, et l'on oublie, dès qu'elle paraît, que les femmes sont absentes.

LUDWIG.

Encore faudrait-il qu'elle parût!

ULRIC.

Il est vrai qu'elle s'attarde bien à sa toilette, ce soir!... Elle aura voulu vous faire honneur, messieurs.

Sparck entre en scène, revêtu d'une livrée et coiffé d'une perruque; il porte un plateau chargé de verres.

LUDWIG.

Et ton bouquet? inutile de te demander s'il a été bien reçu?

ULRIC.

J'aime à le croire. (Apercevant Sparck.) Du punch, messieurs!

SCHWARTZ, à part.

S'il y avait seulement de la bière!... enfin!...

SPARCK, à part, en regardant autour de lui.

Il n'est pas encore ici.

ULRIC.

Tiens! une figure que je ne connais pas!... (A Sparck, en prenant un verre de punch.) Vous êtes nouveau dans la maison?

SPARCK.

Oui, monsieur!...

ULRIC.

Votre maîtresse a-t-elle des nouvelles de ses diamants?

SPARCK.

Pas encore.

ULRIC.

Gageons que j'ai rencontré juste, messieurs, et que si ces diamants se retrouvent ce sera chez notre ami Waldeck.

LUDWIG.

Aussi s'est-il vengé, le vieux serpent, en soulevant cette malheureuse querelle entre Reinold et toi!

ULRIC.

Pourquoi malheureuse? nous lui devons de connaître une vérité qui n'était indifférente pour personne. Serais-tu bien

flatté, dis-moi, d'avoir servi de témoin au fils d'un assassin?

LUDWIG.

Pardon! au neveu de M. Maxwel l... une vérité qu'on ignore n'existe pas...

ULRIC.

Enfin, tu conviendras qu'en l'avouant pour son neveu M. Maxwel avait dépassé les bornes de la prudence, sinon de la charité!... Parions qu'il y avait encore là-dessous quelque expérience anthropologique de son ami Goulden.

LUDWIG.

Elle avait réussi du moins! car Reinold était certainement un brave et honnête garçon, et si je connaissais le misérable .. (Reposant son verre sur le plateau que lui tend Sparck.) Merci!... qui t'a dit son nom, il me passerait par les mains!

Sparck tourne sur ses talons et sort par le fond à gauche.

SCHWARTZ.

Qu'à cela ne tienne! je peux t'en donner le plaisir.

LUDWIG.

Toi!...

SCHWARTZ.

Assieds-toi là seulement! je vais t'endormir, et...

ULRIC.

Ah!... encore!...

On rit.

SCHWARTZ.

Oui, riez!... il y a de quoi rire!... faites-en l'expérience au moins!

LUDWIG.

Eh! bien! quoi? quand je serai endormi?...

SCHWARTZ.

Tu seras comme éveillé!...

ULRIC.

Autant le laisser comme il est alors!...

Nouveaux rires.

SCHWARTZ.

Morbleu!...

Ulric, Schwartz, Ludwig et leurs amis remontent la scène en causant et passent dans les salons du fond. — Rutten entre par la droite.

SCÈNE II

RUTTEN, puis SPARCK. — ULRIC, SCHWARTZ, LUDWIG et les Invités dans les salons du fond.

RUTTEN.

Enfin!... j'ai mes cinq mille florins en poche!... ce n'est pas sans peine! j'ai vu le moment où ce brigand de Waldeck allait refuser de me payer, sous prétexte que je ne lui rapportais pas sa traite!... il a fallu lui jurer que je l'avais brûlée!... si je sais ce que j'en ai fait!... ne l'avais-je pas à la main en sortant de cette maudite maison?... oui!... j'étais si troublé que je l'aurai jetée au vent sans m'en apercevoir. Bah! que m'importe?... C'est Waldeck que cela regarde à présent!... Il ferait une bonne grimace à celui qu la lui représenterait!... Ah! le vieux coquin! s'il pouvait payer double!... m'a-t-il donné mon compte au moins!..

Il s'assied, tire des rouleaux d'or de sa poche et se met à les compter. Sparck rentre en scène par le fond à droite; il porte toujours son plateau.

SPARCK, apercevant Rutten.

Ah! le voilà!... (S'approchant de Rutten et lui tendant son plateau.) Monsieur!...

RUTTEN, se retournant.

Merci!...

Il se remet à compter son or.

SPARCK, à part.

Il paraît qu'il a touché son argent.

RUTTEN, se retournant.

Plaît-il?

SPARCK.

Je dis que vous avez là bien de l'argent... quatre mille florins au moins?

RUTTEN.

Cinq mille.

SPARCK.

Une belle entrée de jeu!

Il sort avec son plateau.

RUTTEN, remettant son argent dans sa poche.

Il est familier, ce drôle-là!... (Se levant et se tournant vers le fond.) Ah çà! on ne joue donc pas encore?

Il remonte vers le fond du théâtre. — Ulric, Schwartz, Ludwig et leurs amis redescendent en scène.

SCÈNE III

RUTTEN, ULRIC, SCHWARTZ, LUDWIG, Invités.

SCHWARTZ.

Je vous dis que j'ai obtenu des résultats étonnants, moi qui vous parle!...

ULRIC.

Tu t'es endormi toi-même?

SCHWARTZ.

Il s'agit bien de cela!... Mais tu ne connais pas le premier mot du magnétisme, mon bon ami!... le magnétisme... et je ne te parle pas de celui de Mesmer ni même de celui de M. Goulden, mais du mien, de celui que j'ai perfectionné, que je pratique!... Eh! bien! mon magnétisme à moi est capable de tout!

ULRIC.

Même d'un crime?

SCHWARTZ.

Tiens! un exemple entre mille!... J'ai fait venir mon déjeuner qui n'arrivait pas!

ULRIC.

En allant le chercher?

SCHWARTZ.

Non! par la seule force de ma volonté!

ULRIC.

Diantre! voilà un fluide commode; je te conseille de le prendre pour domestique.

SCHWARTZ.

Ah! tu railles toujours! des quolibets ne sont pas des arguments...

ULRIC.

Mais il marchait donc tout seul, ton déjeuner?

SCHWARTZ.

Ai-je dit cela? il y avait quelqu'un pour le porter.

ULRIC.

C'est donc au porteur que tu as envoyé tes ordres alors, sous forme de fluide?

SCHWARTZ.

Justement!

ULRIC.

Et tu pourrais renouveler l'expérience?

SCHWARTZ.

Quand tu voudras!

ULRIC.

Eh bien! parbleu! tout de suite! nous ne trouverons pas de meilleure occasion! fais-nous venir Cécilia !

SCHWARTZ.

Cécilia!

ULRIC.

Ah ! tu hésites?...

SCHWARTZ.

Non !... mais si je réussis...

ULRIC.

Je me tiens pour battu et je fais amende honorable!... Tiens! voilà sa chambre! magnétise, mon ami, magnétise!

SCHWARTZ.

Commence par te taire alors...

LUDWIG.

Place, messieurs!

Schwartz commence à faire des passés magnétiques en se tournant vers la porte de gauche.

ULRIC, à Rutten qui redescend en scène.

Prenez garde, monsieur de Kaulbach ! vous allez déranger le fluide !

RUTTEN.

Ah! ah! vous en êtes encore au mesmérisme ici?

ULRIC.

Fi donc! c'est au Schwartzisme qu'il faut dire!... n'est-ce pas, Schwartz?

LUDWIG.

Mais laisse-le donc faire! il t'accusera d'avoir fait manquer l'opération.

RUTTEN, à Ulric.

De quoi s'agit-il?

ULRIC, à demi-voix.

D'attirer ici Cécilia, à la force du poignet, comme vous voyez!

RUTTEN, riant.

Ah ! bonne idée !... Vous savez que vous m'avez promis ma revanche?...

ULRIC.

Je suis à vos ordres.

LUDWIG.

Eh! mais! on vient!... Allons ! Schwartz ! courage !...

LES JEUNES GENS.

Courage!

LUDWIG.

La porte s'ouvre!...

Goulden paraît sur le seuil de la porte de gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GOULDEN.

ULRIC.

Monsieur Goulden!...

SCHWARTZ.

Hein?

RUTTEN, à part.

Comment! encore lui!...

Il tourne le dos et remonte dans les salles du fond, sans être aperçu de Goulden.

ULRIC.

Ah! parbleu! voilà un des effets magnétiques les plus extraordinaires que j'aie jamais vus!

SCHWARTZ.

Morbleu!...

GOULDEN.

Qu'est-ce donc?

ULRIC.

Imaginez-vous, monsieur Goulden, que notre ami Schwartz s'évertuait à faire venir Cécilia et que c'est vous qui arrivez!... n'est-ce pas merveilleux?

GOULDEN.

Schwartz a tort de croire trop légèrement à des miracles qu'il faut laisser au charlanatisme; l'expérience n'a encore démontré qu'un fait avéré, constant, c'est le sommeil magnétique avec son exaltation et sa lucidité!... hors de là c'est l'inconnu!

ULRIC.

Eh! mais! il me semble que c'est déjà une assez jolie découverte!... diantre! le sommeil lucide! songez-vous au parti qu'on en peut tirer? je vois d'ici tous les maris se faisant endormir pour savoir à quoi s'en tenir sur la fidélité de leurs femmes, et réciproquement toutes les femmes... il n'y aura plus de ménage possible!

GOULDEN.

Rassurez-vous! la mémoire se perd instantanément avec le sommeil, et vos maris, en se réveillant, n'auraient pas la moindre conscience de leur infortune.

ULRIC.

Oh! vous m'en direz tant!... Mais, puisque vous sortez de chez Cécilia, monsieur, peut-on savoir...

GOULDEN.

Pourquoi elle tarde tant à venir? Elle était un peu souffrante et m'avait fait demander; mais cela ne sera rien, et je ne la précède que de quelques instants.

ULRIC, s'approchant de Schwartz.

Allons, Schwartz, console-toi!... A ta place, c'est à M. de Kaulbach que je demanderais raison de ma mésaventure.

SCHWARTZ.

Au diable!

GOULDEN.

M. de Kaulbach?... il est donc ici?

ULRIC.

Il y était à l'instant même du moins; il faut que vous l'ayez mis en fuite.

GOULDEN, à part.

C'est possible.

ULRIC.

Vous le connaissez?

GOULDEN.

De réputation.

ULRIC.

Un joueur enragé, n'est-ce pas?... je lui ai gagné hier une centaine de florins; j'ai cru qu'il allait m'étrangler!

GOULDEN.

Ah!...

ULRIC, remontant la scène.

Et tenez!... le voilà déjà installé à une table de jeu avec le baron Sturmer... Il paraît qu'il est en fonds.

GOULDEN, à part.

Mais... il a donc touché son argent? (La porte de gauche s'ouvre.)

LUDWIG, à Ulric.

Cécilia! (Goulden remonte vers le fond du théâtre et observe Rutten.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MARTHE, puis SPARCK.

Marthe est en grande toilette de bal.

MARTHE, avec animation.

Bonjour, messieurs!... excusez-moi de vous avoir fait si longtemps attendre; un malaise passager... mais grâce aux bons soins du docteur, me voilà tout à fait remise et fort disposée à me réjouir, je vous assure. Eh! bien! Ulric, j'ai reçu votre petit billet, vous ne me présentez pas vos amis?

ULRIC.

Les voici, chère belle! Schwartz, célèbre par ses chansons, ses duels, ses prouesses amoureuses et ses expériences magnétiques!... (Mouvement de Schwartz.) Ludwig, un philosophe; Wrangel, un poète; Kitzig, Bloch, Worms, Marx, Sturms, noms harmonieux, comme vous voyez; tous, la gloire de l'université; tous, apportant à vos pieds l'hommage de leur admiration... vous savez que je me suis réservé l'amour.

MARTHE.

Oui, on sait cela!... Soyez les bienvenus chez moi, messieurs; les amis de M. d'Asfeld sont les miens. (Elle passe à un autre groupe d'invités.)

ULRIC, bas à ses amis.

Eh bien! qu'en dites-vous?

LUDWIG, à demi-voix.

Ravissante!

ULRIC, à Schwartz de même.

Et toi!

SCHWARTZ, de même.

Je suis furieux, moi!...

ULRIC, de même.

Oui, résorption de fluide!

SCHWARTZ, de même.

Tu verras que je finirai par te couper en quatre!

ULRIC, de même.

Oh! pourquoi en quatre?... en deux suffit bien! (Les jeunes gens rient.)

SCHWARTZ, élevant la voix.

Morbleu! le premier qui rit!...

ULRIC.

Eh bien! Schwartz! eh bien! nous sommes dans le monde, mon ami!...

MARTHE, parlant dans un groupe d'invités.

Mes diamants, messieurs!... Vous ne me trouvez donc plus belle?... (Regardant Ulric.) Bah!... dix mille florins de diamants, qu'est-ce que cela?...

SCHWARTZ, bas à Ulric.

Tu mourras sur la paille, toi! (Il remonte vers le fond du théâtre.)

GOULDEN, redescendant en scène et s'approchant de Marthe, à demi-voix.

Pauvre enfant! vous avez la fièvre!

MARTHE, de même.

Qu'importe?...

ULRIC, se rapprochant de Marthe.

Et mon bouquet?... vous en faites donc mépris, ingrate!

MARTHE.

Ah! pardon!... je l'ai oublié dans ma chambre.

ULRIC.

Voulez-vous que j'aille vous le chercher. (Il fait un pas pour sortir.)

MARTHE, vivement, en retenant Ulric.

Non!... je vous en prie!...

ULRIC.

Pourquoi?...

MARTHE.

Je me rappelle maintenant que le docteur en avait trouvé l'odeur trop pénétrante, et qu'il l'a fait emporter... Je vais le demander.

GOULDEN.

Oui, les fleurs dont il se composait...

SPARCK, entrant par la gauche un bouquet à la main, et s'approchant de Marthe.

Votre bouquet, madame!

MARTHE, prenant le bouquet, et regardant Sparck.

Ah!

SPARCK, apercevant Goulden, à part.

Tiens!... M. Goulden!...

ULRIC, à Marthe.

Il paraît que les ordres du docteur n'ont pas été exécutés?

MARTHE, sèchement.

Il paraît.

ULRIC, à part.

C'est singulier! (Il cause avec ses amis.)

MARTHE, à Sparck, à demi-voix.

Qui êtes-vous? je ne vous connais pas.

SPARCK, de même.

Madame oublie qu'elle m'a autorisé à agir librement chez elle.

MARTHE, de même.

Ah! c'est vous!... comment avez-vous pénétré dans ma chambre?

SPARCK, de même.

Par le petit escalier... Madame est sûre de la personne que j'y ai vue?

MARTHE, de même.

Si j'en suis sûre!...

SPARCK, de même.

Cela suffit, madame...

MARTHE.

Eh bien! messieurs, le jeu ne vous tente pas?... une partie de Pharaon, avant le souper!... qui m'aime me suive!...

SCHWARTZ, redescendant vivement en scène.

Tout le monde vous suivra donc, madame!...

ULRIC, passant entre Schwartz et Marthe.

Pardon!... (Il offre la main à Marthe, et passe avec elle dans les salons du fond, suivi des autres personnages moins Goulden et Sparck; Goulden remonte la scène et reste debout près de la porte du fond, à droite. La porte du fond, à gauche, se referme.)

SCÈNE VI

SPARCK, GOULDEN.

SPARCK.

Que diable M. Goulden vient-il faire ici? Il est assez étrange qu'il s'y trouve en même temps que... (Il se tourne vers la porte de gauche.) Tudieu! la dame répond de ce beau ténébreux avec un enthousiasme qui ne laisse pas d'être assez clair. C'est égal! pour se montrer ici après l'esclandre de ce matin, il faut qu'il ait de l'audace!... Elle ne sait donc pas?... Au fait, l'un vaut l'autre, sans doute, et ce mystère dont elle s'entoure... je finis par n'y plus rien comprendre, moi!... ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est plus si fier!... Voyons! pensons à nos diamants!... il y va de notre honneur, ami Sparck! qu'allons-nous faire?... j'ai bien examiné toutes les têtes, et à n'en pas douter... Oui, mais cette traite!... c'est la traite qu'il aurait fallu voir de près!... Allez donc la retirer des griffes de Waldeck, maintenant! il me dira qu'il l'a détruite!... une perquisition, pur enfantillage!... Comment! je ne trouverai pas un moyen?... (Il remonte la scène en réfléchissant, tandis que Goulden la redescend.)

GOULDEN.

Il a des rouleaux d'or devant lui!... (Tirant la traite de sa poche.) D'où cela vient-il, s'il n'a pas... chose indifférente après tout!... l'important est de le tenir là, devant moi, sous mon regard, avec cette pensée fixe dans l'esprit; et, si l'expérience ne m'a pas trompé, si, comme ce pauvre Schwartz, je ne suis pas la dupe de mon imagination... — ce que je tente est insensé, je le sais bien; mais où la science se dérobe, il faut bien recourir à l'empirisme! ce n'est pas une preuve que je veux, mais une source de preuves!... Il s'agit de choisir mon terrain... ici, dans le tête-à-tête? ou là, dans le tumulte du jeu?... Commençons toujours par lui rendre cette traite. (Se retournant, et apercevant Sparck près de la porte du fond.) Ah! ce valet!... dites-moi, mon ami.

SPARCK, redescendant la scène.

Monsieur?

GOULDEN.

Vous connaissez M. de Kaulbach?

SPARCK.

Oui, monsieur.

GOULDEN, à part.

Où ai-je vu cette tête-là? (Haut.) Dites-lui, je vous prie, que M. Goulden aurait à lui parler, relativement à certaine traite...

SPARCK, vivement.

Quelle traite?...

GOULDEN.

Ah!-ah! fort bien!... le fait est que vous êtes méconnaissable, monsieur Sparck! A quel propos cette livrée?

SPARCK.

Je cherche mon voleur de diamants... mais vous-même, par quel hasard...

GOULDEN.

Oh! moi! je cherche mieux que cela!... revenons à cette traite...

SPARCK.

Est-ce celle que M. Rutten... je veux dire M. de Kaulbach, devait toucher ce soir chez M. Waldeck?

GOULDEN.

Oui.

SPARCK.

Cinq mille florins?

GOULDEN.

Oui.

SPARCK.

Eh bien! il l'a touchée.

GOULDEN.

Comment?

SPARCK.

Il l'a touchée!... voulez-vous me la montrer?... (Goulden lui donne la traite; Sparck l'examine avec soin.) « Vous paierez à vue... et cœtera... la somme de...» C'est étrange... rien!... (S'approchant d'une lampe, et regardant la transparence du papier.) Ah! si fait!... là!... tenez!... à la date!... j'en étais sûr!... Voyez-vous ce chiffre effacé?...

GOULDEN.

Eh bien?

SPARCK.

Eh bien! cette traite était déjà payée, et servait seulement de prétexte aux cinq mille florins, qui n'étaient eux-mêmes que le prix des diamants!... comprenez-vous?

GOULDEN.

Quoi!... Rutten?...

SPARCK.

Lui-même!

GOULDEN.

Le malheureux!... il est complet!...

SPARCK.

Vous comprenez que je ne vous rends pas cette traite?

GOULDEN.

Qu'allez-vous faire?

SPARCK.

Je tiens mon homme, je ne le lâche plus! désolé pour M. Maxwel, mais c'est lui-même qui m'a tracé mon devoir, en m'enjoignant de le remplir, quel qu'il fût!...

GOULDEN.

Vous avez raison, monsieur Sparck, bien que ce ne soit pas le sentiment du devoir, mais l'instinct de l'oiseau de proie qui vous fasse agir!

SPARCK.

Moi, monsieur?

GOULDEN.

Il n'importe! ce n'en est pas moins le devoir, et vous me rappelez au mien!... (Il sort par la porte du fond à droite.)

SCÈNE VII

SPARCK, puis ULRIC.

SPARCK.

Pardieu! voilà un coup de fortune auquel je ne m'atten-

dais pas!... il s'agit de mettre le temps à profit maintenant. Si je ne suis un sot, j'aurai les diamants avant une heure! Oui, mais comment pénétrer chez Waldeck? Bah! je ferai enfoncer la porte, s'il le faut!... (Ulric entre en scène par le fond et referme la porte derrière lui; Sparck se dispose à sortir par la droite.)

ULRIC, regardant Sparck.

N'est-ce pas celui-ci?... Oui... (Arrêtant Sparck.) Un mot!...

SPARCK.

Monsieur?...

ULRIC, lui donnant une pièce d'or.

Tenez! voici pour vous!

SPARCK, à part.

Ah! c'est juste! j'oubliais qui je suis. (Haut.) Que désire monsieur?

ULRIC.

Il y a quelqu'un dans la chambre de votre maîtresse, n'est-ce pas?

SPARCK, à part.

Un valet répondrait-il?... Je crois que oui; il faut être dans l'esprit de son rôle.

ULRIC.

Eh bien?

SPARCK.

Oui, monsieur.

ULRIC.

Qui?

SPARCK.

Celui avec qui vous avez refusé de vous battre ce matin.

ULRIC.

Reinold!... (Sparck salue Ulric, et sort par la droite.)

SCÈNE VIII

ULRIC, puis MARTHE.

ULRIC.

C'est lui que je retrouve chez Cécilia! c'est pour lui!... mais le bruit de ce scandale n'est donc pas encore arrivé jusqu'à elle?... Ah! tout autre rival, peu m'importait en somme?... mais celui-là!... L'hypocrite! il lui appartenait bien vraiment d'affecter tant de mépris pour ces sortes de créatures, comme il disait!... Ce qui me confond, c'est son impudence!... (Marthe entre en scène; la porte se referme derrière elle.)

MARTHE, regardant fixement Ulric.

Eh bien!... vous nous fuyez, monsieur d'Asfeld?

ULRIC.

Moi? Non vraiment; je me plaçais sur votre passage, au contraire.

MARTHE.

Sur mon passage?...

ULRIC.

N'alliez-vous pas dans votre chambre? J'avais deviné que vous iriez y retrouver...

MARTHE.

De quel droit épiez-vous mes actions, monsieur?...

ULRIC.

Je n'ai aucun droit, il est vrai; hormis ceux que donne l'amitié pourtant, et c'est au nom de cette amitié que je me permets...

MARTHE.

Inutile, monsieur! je sais tout ce que vous pouvez me dire.

ULRIC.

Croyez-vous?

MARTHE.

Ah! tenez! monsieur d'Asfeld, soyez généreux, je vous en prie!... je souffre horriblement!... vous me voyez le sourire aux lèvres, la joie aux yeux, et vous vous dites : « Cette Cécilia, elle ne pense qu'au plaisir!...» Eh bien! non! elle dévore ses larmes! elle est folle de douleur!... Tenez! elle a déchiré ce mouchoir entre ses dents pour ne pas éclater en sanglots!

ULRIC.

Je commence à croire, en effet, que je n'ai rien à vous apprendre!... C'est sur l'honneur de cet homme que vous pleurez, n'est-ce pas?

MARTHE, regardant la porte de gauche.

Plus bas! je vous en supplie!

ULRIC.

Et c'est à moi que vous osez le dire!... en vérité, cela passe l'imagination! que vous me prissiez pour dupe, que, sous le semblant d'accueillir mes soins, votre cœur se donnât à un autre, à la bonne heure! faites-moi l'honneur de croire que je ne suis pas jaloux!...

MARTHE.

Plus bas!...

ULRIC.

Mais que vous m'ayez donné pour rival ce Reinold Buttler, le fils d'un assassin, celui...

SCÈNE IX

LES MÊMES, REINOLD, GOULDEN.

REINOLD, paraissant sur le seuil de la porte de gauche, tandis que Goulden entre en scène par le fond.

Vous mentez, monsieur!... je ne suis pas son amant!... je suis...

GOULDEN, s'avançant.

Silence!... Vous me connaissez, monsieur d'Asfeld!... vous savez si je suis un honnête homme! Eh bien! sur mon honneur! vous n'avez pas le droit de les insulter, ni elle ni lui!... vous moins que personne!

ULRIC.

Mais monsieur!...

GOULDEN.

Je vous demande une heure! dans une heure, vous aurez l'explication de mes paroles! jusque-là, je compte sur votre silence!

ULRIC.

Cela suffit! j'attendrai!

Il sort par le fond. La porte se referme derrière lui.

SCÈNE X

GOULDEN, REINOLD, MARTHE.

MARTHE.

Ah! j'étouffe!... la tête me brûle!... il me semble qu'elle va éclater!...

GOULDEN, la faisant asseoir à droite.

Asseyez-vous... là!...

MARTHE.

L'épreuve est au-dessus de mes forces, monsieur Goulden!... j'ai cru vingt fois que j'allais me trahir!... (Portant la main à sa tête.) Ah! ces lames de feu!

GOULDEN.

Où? dans les tempes?

MARTHE.

Là!

GOULDEN.

Oui!... une trop grande surexcitation nerveuse! (Imposant

sa main sur le front de Marthe.) Voyons! ce ne sera rien! du calme!

MARTHE, fermant les yeux.

C'est comme si l'on me passait un fer rouge devant les yeux!

GOULDEN.

Baissez ces lampes, Reinold!

Reinold va baisser les lampes placées sur les consoles; le théâtre reste plongé dans une demi-obscurité.

MARTHE.

Ah! toi aussi, tu souffres, n'est-ce pas? Je t'avais bien dit de ne pas venir!

REINOLD.

Je ne te reproche rien!...

MARTHE, pleurant.

Ce n'est pas ma faute, pourtant!

GOULDEN, à Reinold, en gardant toujours sa main sur le front de Marthe.

Vous m'aviez promis plus de courage!

REINOLD.

Mais vous n'avez donc pas entendu ce que cet homme...?

GOULDEN.

Si fait!

REINOLD.

Pourquoi m'imposer silence alors? C'est trop, c'est trop d'infamie!

GOULDEN.

Voulez-vous tout perdre?

REINOLD.

En quoi? comment? Expliquez-vous enfin!

GOULDEN.

Votre nom, jeté au milieu de cette fête, l'aurait mis sur ses gardes!

REINOLD.

Qui?

MARTHE, faisant un mouvement.

L'assassin?

GOULDEN, toujours la main sur le front de Marthe.

Ne parlez pas!

REINOLD.

Il est donc là?

GOULDEN.

Je n'affirme rien; mais... je crois qu'il est là!

REINOLD.

Et que voulez-vous faire?

GOULDEN, baissant la voix.

Mon cher Reinold, je tente en ce moment une épreuve étrange, hasardeuse, que le moyen âge sans doute eût traitée de conjuration magique;... vous avez entendu parler de ces reptiles dont le seul regard enlace, fascine leur proie?... Eh bien! je fais quelque chose d'analogue; et, si je ne m'abuse, le patient se débattait déjà sous cette étreinte invisible quand j'ai été attiré ici par ces éclats de voix.

REINOLD.

Qu'espérez-vous donc?...

GOULDEN.

Un aveu public du meurtrier... Et croyez-moi, Reinold, il me faut un grand courage aussi pour ne pas renoncer à ma tâche. Je vais briser un cœur que j'aime, peut-être!... mais nul n'a le droit de se soustraire au devoir que la Providence lui impose!... ne traversez donc pas mes efforts et laissez-moi agir!... (S'adressant à Marthe, qui est restée immobile pendant tout ce dialogue.) Eh bien! cela va mieux?...

MARTHE, d'une voix très-calme.

Oui!

GOULDEN, retirant sa main et regardant Marthe avec attention.

Ah!

REINOLD.

Qu'avez-vous?

GOULDEN.

Elle dort!

REINOLD.

Elle dort?

GOULDEN.

Oui, de ce sommeil lucide dont je parlais tout à l'heure... L'état de surexcitation où je suis moi-même, sans doute!...

REINOLD.

Ne dites-vous pas que ce sommeil voit, pense, entend?...

GOULDEN.

Oui.

REINOLD.

Si par elle...

GOULDEN.

J'y songeais!...

REINOLD, prenant la main de Marthe.

Marthe! tu sais ce que je veux de toi, n'est-ce pas?

MARTHE.

Son nom?... (Après un silence.) Je ne sais rien!... je ne vois rien!...

GOULDEN.

Attendez!... (Il tire de sa poche le petit couteau de vermeil.) Voici

qui vous aidera peut-être!... (Il place le couteau dans la main de Marthe.) Interrogez bien votre pensée!... d'autres mains que les vôtres ont touché à ce couteau!... A quoi a-t-il servi?... suivez-le jusque dans le passé!... Eh bien?

MARTHE, après un silence.

Oui!... oui!... je vois!... un riche salon!... des lumières!... des joueurs autour d'une table!... une femme!... la Mariani!... Elle est belle!

Pendant ces derniers mots, le panneau du fond s'est lentement éclairé et est devenu transparent, laissant voir à travers une gaze toute la scène décrite par Marthe et rendue ainsi visible pour le public sans l'être pour Reinold et Goulden, dont les yeux restent attachés sur ceux de Marthe jusqu'à la fin de l'apparition.

GOULDEN.

Ne reconnaissez-vous personne parmi ces joueurs?

MARTHE.

Ah! si fait!... M. de Kaulbach!... c'est son adversaire qui gagne!... le père d'Ulric!... Oui, le comte d'Asfeld!... On triple les enjeux! Il gagne encore!... toujours!... il a un monceau d'or devant lui... M. de Kaulbach est pâle comme la mort... Il se lève!... que cherche-t-il sur cette console!... Il se verse un verre d'eau!... il coupe un citron avec un petit couteau de vermeil!... ah! celui que j'ai dans la main!... il le cache dans son habit!... il part!... Ma vue se trouble!... je ne distingue plus!...

Dans la vision de Marthe, Rutten, qu'elle désigne sous le nom de M. de Kaulbach, a reparu sous son costume du premier acte. Quand il est sorti, le tableau s'efface par une dégradation insensible et le panneau reprend son apparence ordinaire.

REINOLD, à Goulden.

C'est donc ce Kaulbach qui aurait...?

GOULDEN.

Silence!...

REINOLD.

Mais... puisqu'elle l'a reconnu, sa pensée doit pouvoir le suivre!...

GOULDEN, à Marthe.

Ne voyez-vous plus M. de Kaulbach?

MARTHE.

Comme une ombre seulement!... La nuit est sombre!... Il suit la rue des Juifs qui aboutit au vieux marché!... Ah!... voici une lanterne qui l'éclaire!... (A partir de ce moment, le panneau du fond redevient transparent et laisse voir de nouveau la scène décrite par Marthe.) Dieu! quel sourire!... il me fait peur!... Il se cache dans l'enfoncement d'une porte!... il tire le couteau de sa poche! Il en essaye la pointe sur la

paume de sa main!... il se penche pour écouter!... ah! la cloche de la cathédrale!... cinq heures!...

On entend une cloche lointaine, dont le son est à peine perceptible, sonner cinq heures.

REINOLD, à Goulden avec une sorte d'effroi.

Elle entend?

GOULDEN.

Oui!

MARTHE.

Quelqu'un approche!... C'est le comte d'Asfeld!... Il va passer devant M. de Kaulbach!... (Poussant un cri.) Ah!... le malheureux!... il lui a enfoncé son couteau dans le cœur!... (Rejetant avec horreur le couteau qu'elle tient à la main.) Celui-là!... celui-là!...

GOULDEN, ramassant le couteau et le replaçant presque de force dans la main de Marthe.

Encore un instant, Marthe!... je le veux!...

MARTHE.

M. d'Asfeld se débat sous lui!... ce misérable veut le voler!... ah!... il a entendu des pas!... c'est le veilleur de nuit!... M. d'Asfeld veut parler!... il ne peut pas!... il meurt!...

GOULDEN.

Et Kaulbach?...

MARTHE.

Non!... je vous en prie!... je ne vois plus!... je ne veux plus voir!...

Pendant ces derniers mots, le tableau s'est effacé comme la première fois, et le panneau a repris son premier aspect.

REINOLD, reprenant le couteau des mains de Marthe.

Que faut-il davantage?... Kaulbach a fui vers Oberghiessen!... Il a passé devant la maison de mon père!... il y a jeté son couteau tout sanglant!... ne le savez-vous pas? qu'attendez-vous?... il est là!... et voici le couteau!...

GOULDEN.

Silence!... on vient!...

Les portes du fond se rouvrent et laissent voir les invités allant et venant dans les salles voisines. Rutten paraît sur le seuil; il a repris le costume qu'il portait au commencement de l'acte.

REINOLD.

Lui!...

GOULDEN, saisissant le bras de Reinold.

Pas un mot!...

Il entraîne Reinold à l'écart; Marthe demeure immobile.

SCÈNE XI

LES MÊMES, RUTTEN, puis SPARCK.

RUTTEN, parlant à la cantonade.

Décidément je vous ruinerais, messieurs! la chance est pour moi!... (Descendant la scène.) Ah! si l'on avait toujours le même bonheur, comme on serait honnête homme!... (Apercevant Marthe.) Cécilia! faisons-lui nos adieux!... Qu'a-t-elle donc?... Elle dort, je crois!... (S'approchant de Marthe et lui prenant galamment la main.) Ma toute belle!...

MARTHE, poussant un cri terrible au contact de Rutten et se levant en sursaut.

Ah!... (Rutten se recule frappé de stupeur; Goulden arrête Reinold prêt à s'élancer sur lui; Marthe ouvre les yeux, regarde Rutten avec étonnement, et dit en souriant.) Eh bien?... qu'avez-vous donc M. de Kaulbach?... Vous semblez épouvanté!...

RUTTEN.

Le cri que vous avez poussé...

MARTHE.

Moi?

RUTTEN.

Oui, en vous réveillant...

MARTHE.

Je dormais?...

RUTTEN.

Et vous faisiez quelque mauvais rêve, sans doute!...

MARTHE.

Je ne m'en souviens pas!... vous quittez le jeu!...

RUTTEN.

Je suis obligé de partir avant le jour et je venais vous faire mes adieux.

MARTHE.

Déjà?... avez-vous gagné au moins?

RUTTEN.

Oui!... tout me réussit ce soir! (A part en voyant entrer Sparck qui a repris son premier costume.) Ah! diable! Sparck!...

SPARCK, allant droit à Marthe et lui présentant, tout ouverte, la tabatière que Rutten a donnée le matin à Waldeck.

Madame, sont-ce là vos diamants?...

RUTTEN, à part.

Tonnerre!...

MARTHE, prenant la tabatière et en examinant le contenu.

Oui...

SPARCK.

Le voleur est chez vous!...

Mouvement de Rutten; il fait un pas vers la porte de droite et aperçoit Goulden qui redescend la scène avec Reinold.

RUTTEN, à part.

Goulden!...

SPARCK, qui n'a pas quitté Rutten des yeux.

Oh! il ne peut nous échapper! la maison est cernée et mes hommes l'arrêteraient au passage... J'ai pensé seulement, et vous serez sans doute de mon avis, qu'on pouvait éviter un scandale inutile et laisser à la justice le soin d'ébruiter le nom du coupable... La découverte des diamants, d'ailleurs, suffira peut-être pour arrêter les poursuites et étouffer l'affaire.

MARTHE.

C'est tout mon désir!...

SPARCK.

Il sortira donc librement de chez vous, et personne ne soupçonnera qu'on l'attend à la porte, pour le conduire à la maison de justice...

MARTHE.

Le malheureux!

SPARCK.

Ma tâche est remplie.

MARTHE.

Je vous remercie, monsieur.

RUTTEN, à part.

Allons! tout n'est pas perdu!... (Haut.) Je vous félicite d'être rentrée en possession de votre bien, ma chère!... M. Sparck est un homme admirable.

SPARCK, avec modestie.

Oh! monsieur!...

RUTTEN.

Non!... sans compliment!... (A Marthe.) Et maintenant, adieu!...

MARTHE

Décidément, vous! ne nous restez pas à souper?

RUTTEN.

Impossible!...

MARTHE.

Adieu donc...

RUTTEN, se retournant vers Goulden.

Monsieur Goulden!...

Goulden le regarde fixement sans répondre; Rutten se dirige vers la droite pour sortir.

REINOLD, bas, à Goulden.

Vous le laissez partir?...

GOULDEN, de même.

Il ne part pas!...

REINOLD, de même.

Comment?...

Goulden lui fait signe de se taire.

MARTHE, bas, à Sparck en lui rendant la tabatière.

Je vous prie de remettre ces diamants à M. Maxwel, monsieur! je les donne aux pauvres de la ville.

SPARCK, stupéfait.

Vous?...

RUTTEN, s'arrêtant sur le seuil.

Au fait!... il est tard!... les rues sont désertes!... faites-moi donc la grâce de m'accompagner, monsieur Sparck!...

SPARCK.

Volontiers.

Il salue Marthe et sort à la suite de Rutten.

SCÈNE XII

GOULDEN, REINOLD, MARTHE, puis ULRIC, SCHWARTZ, LUDWIG, INVITÉS.

GOULDEN, retenant Reinold, qui fait un mouvement pour suivre Rutten.

Il ne part pas, vous dis-je!... puisque le voleur et l'assassin ne sont qu'un même homme!...

MARTHE.

L'assassin!... M. de Kaulbach!... qui vous l'a dit?

REINOLD.

Toi-même! (Marthe le regarde avec stupeur.) Toi, ici, tout à l'heure! pendant ce sommeil dont tu n'as pas gardé le souvenir! sous l'empire d'une hallucination qui t'a fait suivre le crime pas à pas, comme s'il avait été commis sous tes yeux!

MARTHE, à Goulden.

Et cela est certain!... Le doute n'est plus possible!...

GOULDEN.

Pour moi, non!... mais pour les juges!

MARTHE.

Ah! nous le forcerons bien à avouer, maintenant! Qu'attendons-nous? pourquoi ne sommes-nous pas chez M. Maxwel?... Ah! quelle joie!... mon père! tu seras vengé enfin!... ton nom redeviendra celui d'un honnête homme!... on l'ef-

facera du gibet où il est encore, pour y graver celui de ce misérable, exécré à son tour, traîné dans la boue, maudit!

GOULDEN, poussant un sanglot et se cachant la tête entre les mains.

Ah!...

Marthe le regarde avec étonnement.

REINOLD.

Vous pleurez!...

GOULDEN.

Oui! c'est quand le malheur nous frappe que nous en mesurons toute l'étendue!... Mon pauvre Maxwel!... c'est la mort!

REINOLD.

La mort!...

GOULDEN.

Cet homme est son frère!...

REINOLD.

Dieu puissant!... et c'est moi!... mon bienfaiteur!... le père de Marguerite!...

MARTHE.

Le père de Marguerite te fera-t-il oublier le tien?...

Ulric, Schwartz, Ludwig et les invités rentrent en scène; exclamations de surprise parmi les jeunes gens en apercevant Reinold.

SCHWARTZ.

Reinold ici!

LUDWIG.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ULRIC.

L'heure est écoulée, monsieur Goulden!

MARTHE.

C'est moi qui vous répondrai!... Je vous demande pardon de vous avoir tenu si triste compagnie, messieurs!... La nuit, je l'espère, s'achèvera plus gaiement qu'elle n'a commencé!... la maison est à vous! le souper doit être prêt! soyez en joie!... Mais ne vous étonnez pas si ma place reste vide!... Cécilia est morte!... Je suis... vous m'entendez, monsieur d'Asfeld, — et ce nom, qui vous fait horreur aujourd'hui, demain vous inspirera le respect!... — Je suis Marthe Buttler!

Stupeur générale. Tableau. La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME

LE CHATIMENT

La chambre du conseil, à la maison de justice. — Une grande salle fermée au fond par trois portes s'ouvrant sur la salle d'audience. Portes latérales. Une table au milieu de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXWEL, seul.

Il est assis devant la table.

Orgueil!... Dieu m'a puni par toi!... cette hauteur où tu m'avais porté rend plus profond mon abaissement!... Je m'assurais sur mon intelligence; tu l'as obscurcie! Je me croyais le dépositaire de la vérité; tu m'as fait l'aveugle instrument de l'erreur! Je me faisais comme une vertu d'un nom irréprochable et sans tache! tu m'infliges l'humiliation d'un nom déshonoré et flétri!... Le fils de mon père, le frère de mon sang, un Maxwel est tombé au niveau des plus vils misérables! Ce n'était pas assez d'avoir été espion! Il est voleur!... et ce nom... ô comble de misère!... c'est moi, moi-même qui dois l'attacher au pilori!... (Il se lève.) L'expiation est-elle suffisante?... ai-je assez souffert?... Orgueilleux ou humilié, j'aurai passé dans la vie sans y connaître un seul jour de bonheur!... Les honneurs, le respect même m'auront accompagné comme un reproche éternel! J'aurai fait peser sur ma fille un malheur que je ne peux consoler! j'aurai fait germer dans le cœur de ce Reinold que j'aimais comme un fils une ingratitude que je ne puis maudire! Ah! comme il m'a quitté, pourtant! de quelle parole indignée il a repoussé ces bras que je lui tendais!... Et cette Marthe!... cette Cécilia, veux-je dire!... qu'un repentir soudain semblait avoir transformée!... Ame candide que la mienne!...

Une heure ne s'était pas écoulée que ce repentir lui pesait déjà! Elle retournait dans sa fange, y traînant Reinold après elle, et se croyant quitte avec sa conscience sans doute par le don de ces diamants tout souillés d'infamie!... (Il montre la tabatière aux diamants placée sur la table.) Croyez donc aux vertus humaines!... A ce spectacle, le mépris, le doute, l'égoïsme vous montent dans l'âme, comme le flot poussé par le flot!... Et j'irais, d'une main impitoyable, me déchirer moi-même les entrailles et me frapper dans mon propre sang?... A quoi bon une rigueur inutile si le crime est déjà réparé, dangereuse peut-être, si elle livre un nom respecté aux mépris de la foule; fatale à coup sûr, si ma fille... non! subterfuges, faux-fuyants d'une conscience chancelante! le devoir est absolu, comme la vérité!... C'est en supportant héroïquement ma honte que je prouverai au monde qu'elle était imméritée; c'est en la regardant en face que je la ferai descendre au-dessous, de moi!... Ah! ce dernier orgueil m'est bien permis peut-être!...

SCÈNE II

MAXWEL, SPARCK, WALDECK, puis GOULDEN.

SPARCK, entrant par la gauche.

Voici M. Waldeck, monsieur.

MAXWEL.

Qu'il entre!... (Il va se rasseoir devant la table. Sparck introduit Waldeck, qui entre en scène avec force salutations.) Parlez! je vous écoute!... (Silence de Waldeck.) Vous n'avez pas besoin que je vous interroge, sans doute?... Dites ce que vous savez!...

WALDECK.

Mais... je ne sais rien.

MAXWEL.

Il est inutile de jouer au plus fin avec moi, monsieur Waldeck!... Je sais, moi, que vous êtes le complice du vol. — Si je ne vous ai pas fait arrêter, c'est que j'ai dû tenir la parole que Sparck vous avait donnée, et qui nous a valu la restitution de ces diamants!... vous n'êtes donc ici que comme témoin... mais, au moindre mensonge, je vous en avertis, vous y serez comme accusé. Maintenant, parlez!

WALDECK, s'attendrissant.

Accusé! complice! moi! Waldeck! un honnête commerçant!...

MAXWEL.

Oh! je connais vos litanies!... épargnez-nous-les!...

WALDECK.

Vos paroles sont bien sévères pour moi, monsieur le juge!... M. Sparck a dû pourtant vous dire qu'au premier mot de vol...

SPARCK.

Pardon!... monsieur Waldeck! pas au premier!...

WALDECK.

Au second, soit!... Il faut bien le temps de s'expliquer!... Enfin, je n'ai pas hésité à vous rendre ces diamants, n'est-ce pas, aussitôt que j'ai connu leur origine!...

MAXWEL.

Ne la soupçonniez-vous pas?

WALDECK.

Comment l'aurais-je fait?... pouvais-je douter de la parole de M. Rutten, le frère?...

MAXWEL.

C'est bien!... que vous avait-il dit?

WALDECK.

Que ces diamants provenaient de la prise du fort... je ne me rappelle plus le nom du fort.

MAXWEL.

Et vous avez cru à cette fable ridicule?

WALDECK.

Je crois ingénument tout ce qu'on me dit!

MAXWEL, prenant un papier sur la table.

D'où vient donc que, pour masquer votre marché, vous avez donné à Rutten cette traite dont l'écriture a été altérée?...

WALDECK.

Il voulait, disait-il, détourner les soupçons que pouvait faire naître ce vol de diamants sur la légitimité...

MAXWEL.

Et ces soupçons ne vous sont pas venus, à vous?

WALDECK.

J'étais si loin de penser... Au surplus, s'il y a eu légèreté de ma part, je l'ai bien payée, monsieur le juge!... (Pleurant.) Hélas!... cinq mille florins!... tout mon avoir!... le fruit de cinquante ans de travail et d'économie!... c'est fini!... je ne les reverrai plus!... il les a joués sans doute!... perdus!...

SPARCK.

Rassurez-vous sur ce point, monsieur Waldeck!... il en a gagné le double!...

WALDECK, changement de ton.

Hein?... il a gagné ?... (Il se redresse.) Mais alors... car ma conscience se révolte aussi, et j'ai peut-être le droit de crier plus fort que les autres!

MAXWEL.

Plaît-il ?...

WALDECK.

N'est-ce pas moi qu'on dépouille? Il est dur, en somme, de perdre son argent, et de s'entendre encore dire des choses désagréables !... Je suis désolé de porter atteinte à la considération d'une famille que j'honore, monsieur le juge! mais enfin M. Rutten, par une fourberie... que je ne qualifie pas... m'a volé cinq mille florins!... et, du moment qu'il peut me les rendre... je porte plainte.

MAXWEL.

Vous ?...

WALDECK.

Je porte (d'un ton plus doux) plainte !... A moins pourtant que... je ne voudrais pas... même au prix de cinq mille florins... surtout si... Toute réflexion faite... je retire ma plainte...

MAXWEL, à Sparck.

Faites venir M. Rutten.

Goulden entre en scène par la droite pendant ces derniers mots et arrête Sparck du geste.

GOULDEN, d'une voix émue.

Me permets-tu de te parler d'abord ?

MAXWEL, après avoir fait un signe d'assentiment.

Sparck! faites entrer M. Waldeck dans la salle d'audience, et veillez à ce qu'il ne s'éloigne pas !...

WALDECK.

Monsieur le juge!... je serais heureux de penser qu'après les explications loyales et sincères que je vous ai données j'emporte du moins votre estime!

MAXWEL.

Allez !

WALDECK, d'un ton pénétré.

Merci !

Il sort par la gauche suivi de Sparck.

SCÈNE III

MAXWEL, GOULDEN.

MAXWEL, se levant.

Que me veux-tu?... Je vois à l'air de ton visage, que tu sais déjà le nouveau malheur qui me frappe?...

GOULDEN.

Celui que je viens t'annoncer est plus grand encore.

MAXWEL.

Dieu!... ma fille!

GOULDEN.

Non!

MAXWEL.

Eh!... quel autre malheur peut m'atteindre? Va! va!... j'ai épuisé toutes les angoisses et toutes les amertumes!... Je peux tout entendre!

GOULDEN.

Sparck a dû te dire où j'étais cette nuit?

MAXWEL.

Chez... mademoiselle Cécilia?

GOULDEN.

Chez Marthe Buttler!... Tu t'es étonné sans doute, après ce qui s'était passé chez toi, de la voir donner cette fête?

MAXWEL.

Oui... je l'avoue.

GOULDEN.

C'est moi qui l'y avais conduite en larmes, et qui avais exigé d'elle le suprême courage d'y sourire et de redevenir infâme!

MAXWEL.

Toi?

GOULDEN.

J'étais sur les traces de l'assassin du comte d'Asfeld!

MAXWEL, vivement.

Sur ses traces!...

GOULDEN.

Et je l'ai découvert!

MAXWEL.

Dieu!... Je ne mourrai donc pas sans avoir fait justice!... ma vie ne sera donc pas inutile!... ah! j'avais tort de désespérer!... Que parles-tu de malheur? voilà la première joie que Dieu m'ait donnée depuis quinze ans!

GOULDEN, regardant fixement Maxwel, après un silenco.

Malheureux !...

MAXWEL.

Que veux-tu dire?... C'est chez Cécilia... (Après une pause.) Ah !... je frémis de comprendre !... oui !... quand on vole, on peut assassiner, n'est-ce pas?... c'est donc?... Oh! Dieu !... (A voix basse.) Le sait-on?... (Goulden le regarde.) Non !... ne me réponds pas!... je suis un lâche!... Dieu le sait ! cela suffit !... — Le nom du coupable ne fût-il connu que de moi seul, c'est moi qui le crierais à la face du monde entier !... (Avec désespoir.) Ah !... (Il se laisse tomber sur un fauteuil près de la table, la tête entre ses mains. Goulden va ouvrir la porte de droite. Reinold entre en scène, suivi de Marthe, vêtue de deuil.)

SCÈNE IV

MAXWEL, GOULDEN, REINOLD, MARTHE.

Reinold se dirige lentement vers Maxwel et s'agenouille devant lui. Marthe se tient à l'écart, impassible.

REINOLD.

C'est à vous maintenant de me pardonner, monsieur Maxwel!... mon honneur, je vous l'aurais sacrifié!... mais je n'ai pas le droit de vous sacrifier celui de mon père !

MAXWEL, regardant longtemps Reinold et lui prenant les mains.

Mon pauvre Reinold !... ce n'est pas toi... c'est Dieu qui le veut !... Ne t'étonne pas... de ma faiblesse!... c'est un tribut que je paye à la nature humaine !... L'âme se retrempe dans ces épreuves!... la mienne sera impassible... comme le châtiment!

REINOLD.

Ah ! que ne suis-je mort avant de vous porter un tel coup !...

MARTHE.

J'aurais vécu, moi !...

MAXWEL, se relevant en même temps que Reinold.

Oui !... vous avez fait votre devoir !... je ferai le mien !... (Voyant entrer Marguerite par la porte de droite.) Marguerite !...

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE, puis SPARCK.

MARGUERITE, après avoir jeté sa mante et son capuchon sur une chaise.

Mon père !... ma place n'est pas ici, je le sais !... mais la gravité de ce qui se passe justifie ma démarche !... votre douleur, dont vous me cachiez obstinément la cause ce matin, m'est expliquée maintenant !... mon oncle Rutten, que je croyais mort, est vivant ! il est accusé de vol ! il est arrêté !... vous serez son juge, et, comme il est coupable, vous le condamnerez !... (Montrant une lettre qu'elle tient à la main.) C'est à moi qu'il s'adresse pour implorer votre clémence !... Ne soyez pas impitoyable pour vous-même, mon père !... Je ne parle pas de moi !... oh ! je sais que votre conscience parle plus haut que la crainte même de l'infamie et que le souci de votre renommée ne ferait pas fléchir votre justice !... mais cette justice enfin, est-elle forcée de sévir contre un crime qui n'existe plus ?... Ah ! je ne serai pas seule à vous supplier !... (Se tournant vers Marthe.) La présence même de mademoiselle me rassure !... je ne lui fais pas l'injure de croire qu'elle est ici pour exiger une répression inutile, maintenant que ces diamants...

MARTHE, montrant la boîte placée sur la table.

Sont aux pauvres, mademoiselle !

MARGUERITE.

Ah ! je ne doutais pas de vous !... c'est pour fléchir mon père que vous êtes venue, n'est-ce pas ?... et vous aussi, monsieur Goulden !... et toi aussi, Reinold !... joignez-vous à moi !... conjurez-le ! persuadez-le ! sauvez-lui la vie en le sauvant de la honte !... (Après un silence.) Vous ne répondez pas ?... vous détournez les yeux ?...

MAXWEL, prenant les deux mains de Marguerite.

Malheureuse enfant !... Rutten n'a pas volé seulement !... il a assassiné le comte d'Asfeld, et Buttler innocent est monté pour lui au gibet !

MARGUERITE.

Ah !... ce n'est pas vrai ! .. (Elle regarde alternativement Marthe, Reinold et Goulden. Après un silence.) Les preuves ? (Nouveau silence.)

GOULDEN.

Nous venons les chercher dans la conscience du coupable.

MARGUERITE.

Vous n'avez pas de preuves, et vous l'accusez!...

MAXWEL.

Sur quoi fondez-vous donc votre croyance?

GOULDEN.

Maxwel! souviens-toi de cette seconde vue qui montra à la femme de Buttler ton vieux serviteur! tu en souriais alors; tu n'en souris plus aujourd'hui! miracle, soit!... Le miracle s'est reproduit!... et l'aveu de Rutten lui-même le confirmera!...

MARGUERITE.

Je ne le croirai donc que quand je l'aurai entendu de sa bouche!

MAXWEL.

Espères-tu l'obtenir?... Ce serait là le miracle!

MARTHE.

Dieu le fera! il nous le doit!... sa justice à lui est patiente, mais elle arrive à son heure!... elle a désigné le coupable, et rien, rien ne le sauvera!... Pardon!... oh! pardon, monsieur, de vous faire souffrir une torture dont j'ai connu les angoisses! c'est la conscience de mon ignominie qui me gonfle le cœur d'amertume et le ferme à la pitié! Le couteau de votre frère n'a pas seulement frappé M. d'Asfeld! il nous a frappés tous, mon père dans sa mémoire, ma mère dans sa raison, mon frère dans son honneur, moi!... Dieu puissant! c'est la mort, la folie, la honte qui crient vengeance!... Et, si je n'ai pas la douceur d'une femme, c'est que j'en ai laissé les vertus sur l'échafaud de mon père!

MAXWEL.

Vous invoquez le jugement de Dieu! c'est à Dieu de vous répondre. (A Goulden.) Tu veux parler à Rutten?

GOULDEN.

Oui!...

MAXWEL, appelant.

Sparck! (Sparck rentre en scène.) Amenez Rutten! (Sparck sort. A Reinold en lui montrant Marguerite.) Reinold!... voilà une enfant que j'aime!... si je ne dois lui léguer qu'un nom flétri, si ton cœur est animé des sentiments qui étaient dans le sien, c'est à toi que je la confie!...

Il embrasse tendrement Marguerite.

MARGUERITE.

Mon père!...

MAXWEL.

Laissez-nous!...

MARGUERITE.

Oh!... douleur!...

Elle sort par la droite, soutenue par Reinold.

MARTHE, regardant s'éloigner Marguerite.

Pauvre enfant!... Mon Dieu! que votre volonté soit faite!...

Elle regarde Goulden qui est resté impassible, le front appuyé sur sa main; puis elle sort à la suite de Reinold et de Marguerite. Maxwel va se rasseoir lentement auprès de la table. Moment de silence pendant lequel Maxwel et Goulden restent immobiles. La porte de gauche se rouvre. Sparck introduit Rutten.

SCÈNE VI

MAXWEL, GOULDEN, RUTTEN, SPARCK.

Maxwel lève les yeux sur Rutten et les baisse aussitôt. Rutten regarde alternativement Maxwel et Goulden; Sparck se tient à l'écart.

RUTTEN, à part.

Pourquoi Goulden ici?... Le visage de Maxwel paraît calme!... sa fille lui aura-t-elle parlé?... (Haut.) Mon frère, je ne viens pas à vous comme par le passé, le sarcasme à la bouche, mais le repentir au cœur!... vous aviez raison jadis de me dire que le vice finirait par me dégrader!... j'en suis venu à commettre une action dont il serait juste, je le reconnais, de me faire porter la peine!... Vous le voyez! je m'humilie!... Mais, tout en m'humiliant devant votre justice, ne m'est-il pas permis d'invoquer votre clémence?... (A part.) Il a donc juré de se taire? (Haut.) songez, et si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre fille!... Songez à la honte qui en rejaillirait sur le nom de Maxwel!... je me soumets d'avance à tout ce que vous exigerez de moi!... mais, pour Dieu! arrangeons cela en famille! et, puisque lesdiamants sont retrouvés...

MAXWEL.

Les diamants!... mais ce n'est plus des diamants qu'il s'agit...

RUTTEN.

Et de quoi donc?

MAXWEL.

C'est de l'assassinat du comte d'Asfeld?

RUTTEN.

De...? Je ne comprends pas.

MAXWEL.

Vous ne comprenez pas qu'on vous accuse d'être l'assassin?

RUTTEN.

Moi?...

GOULDEN, s'avançant vers Rutten et le regardant en face.

Vous!

Rutten recule avec un effroi instinctif.

SPARCK, à part.

Comment! ce serait...? Bon! quelque vision de M. Goulden, sans doute!...

RUTTEN.

Pardieu! voilà une accusation à laquelle je ne m'attendais pas!... Ah! je suis l'assassin de...? L'invention est originale! et... c'est vous qui m'accusez, monsieur Goulden?

GOULDEN.

C'est moi!...

RUTTEN.

Sur quels indices?... Mais c'est abominable, ce que vous dites-là!... avez-vous songé...? pourquoi aurais-je tué le comte d'Asfeld?...

GOULDEN.

Pour le voler!...

RUTTEN, s'efforçant de rire.

Ah!... cela est fort bien imaginé, ma foi!... par malheur, vous oubliez qu'on ne lui avait pas pris un denier!...

GOULDEN.

Parce qu'il avait encore assez de force pour se débattre contre le meurtrier et qu'un veilleur de nuit accourait à ses cris!

RUTTEN.

En vérité, vous en parlez comme si vous en aviez été le témoin!

GOULDEN.

Oui.

RUTTEN.

Mais c'est de la folie!... Mon frère!... vous ne le croyez pas, je suppose!... Ah çà!... je fais un mauvais rêve, n'est-ce pas?... J'ai assassiné, moi?... Ce n'est pas vrai, entendez-vous?... ce n'est pas vrai!

GOULDEN.

Écoutez-moi seulement et regardez-moi en face!

RUTTEN.

Oui, je vous regarde!

GOULDEN, les yeux fixés sur Rutten.

Vous étiez chez la Mariani!... on jouait; M. d'Asfeld avait gagné une somme énorme; vous aviez perdu...

RUTTEN.

Eh bien! je ne le nie pas!...

GOULDEN.

Attendez!... Vous vous êtes levé pâle et défait; un verre d'eau était sur une console; vous vous en êtes approché; vous avez rempli le verre; puis... (Tirant de sa poche le couteau à manche de nacre.) vous avez coupé un citron avec ce couteau!... (Mouvement de Rutten.) Mais, au lieu de reposer le couteau sur la console, vous l'avez caché dans votre habit!...

RUTTEN.

Ce n'est pas vrai!...

GOULDEN.

Regardez-moi donc!... Vous êtes sorti!... la nuit était sombre!... vous avez suivi la rue des Juifs... une lanterne a éclairé votre visage!... un sourire y a passé!... vous vous êtes caché dans l'enfoncement d'une porte!... là vous avez tiré le couteau de votre poche; vous en avez essayé la pointe sur la paume de votre main, ainsi! .. Et puis... vous avez attendu!

RUTTEN, d'une voix étranglée par la terreur.

Ce n'est pas vrai!

GOULDEN.

C'est vrai!... pourquoi ne me regardez-vous plus! (Rutten fait un effort pour regarder Goulden. Maxwel se lève.) La cloche de la cathédrale a sonné cinq heures!... en ce moment-là, vous vous penchiez pour écouter!... vous aviez entendu des pas!... c'était le comte d'Asfeld qui s'approchait!

RUTTEN, avec égarement.

Ce n'est... pas...

GOULDEN, lui saisissant le bras.

C'est vrai!... Oh! regardez-moi!... Au moment où le comte passait devant vous, vous avez levé le bras... et vous l'avez frappé... au cœur... de deux coups de couteau!...

RUTTEN.

Un seul!... (Mouvement de Goulden, de Maxwel et de Sparck. Rutten les regarde avec stupeur et répète machinalement.) Un... seul!...

GOULDEN, épuisé de ses efforts et jetant le couteau aux pieds de Rutten.

Ah!...

Maxwel fait signe à Goulden et à Sparck de sortir. Goulden jette un regard désolé sur Maxwel et sort par la droite.

SPARCK, en s'éloignant.

C'était lui!...

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

MAXWEL, RUTTEN.

MAXWEL, allant lentement ramasser le couteau et le tendant à Rutten.

Eh bien! le voilà, le couteau! tu ne t'en es pas encore frappé? c'est donc le gibet que tu veux?

Il rejette le couteau sur la table.

RUTTEN.

Le gibet?...

MAXWEL.

Souviens-toi de mon serment, le jour où ce malheureux qu'on menait à la mort passait sous mes fenêtres!... je t'avais saisi le bras pour te forcer à regarder de son côté; tu étais pâle comme en ce moment, et je te dis : « Rutten! si tu avais commis son crime, je te condamnerais comme lui!...»

RUTTEN.

Non!... tu ne feras pas cela!

MAXWEL.

Je le ferai! ou plutôt c'est le tribunal qui le fera pour moi; car je ne suis plus seul juge!

RUTTEN.

Pourquoi?... quel besoin de me tuer?... Je ne fais de mal à personne!...

MAXWEL.

Misérable!... et celui qui attend, là-haut, chargé de ton crime! car ce n'est pas un homme seulement que tu as assassiné!... c'est un innocent que tu as envoyé au supplice!... c'est sa mémoire que tu as vouée à l'exécration publique! et quand il a passé sous tes yeux, tu as eu l'horrible courage de te taire! et toute ta conscience en s'est pas échappée en ce cri terrible : « C'est moi, c'est moi qui suis l'assassin!... » Sais-tu ce que tu as fait, infâme?... J'ai sauvé son fils, moi! mais sa femme! tu en as fait une pauvre insensée, tuée par sa folie!... sa fille! tu en as fait une Cécilia!... oui! Cécilia est la fille de Buttler!... elle est là, tiens! attendant ton aveu pour rendre l'honneur à son père!... Que veux-tu! elle croit à l'honneur, cette fille!

RUTTEN.

Eh bien! puisque j'avoue!... à quoi bon...? Laisse-moi fuir!...

MAXWEL.

Je te l'ai dit! je peux t'épargner le gibet, mais non la mort!

RUTTEN.

Mourir... moi?...

MAXWEL.

Écris là, de ta main, l'aveu de ton crime!... implore la miséricorde divine!... et fais-toi justice!...

RUTTEN.

Mon Dieu!...

MAXWEL.

Écris!

RUTTEN, poussant un cri de joie.

Ah!... l'épouvante me rend fou, moi!... où ai-je la tête?... C'est cela que j'oublie!... est-ce que j'aurais été assez insensé, crois-tu, pour revenir à Munich, si le bras de la justice avait pu m'y atteindre?... et la prescription? L'assassinat se prescrit par quinze ans; tu n'y songes donc pas? et les quinze ans sont révolus!...

MAXWEL, ouvrant un livre placé sur la table et le présentant à Rutten.

Lis!...

RUTTEN, prenant le livre.

Hein?... (Lisant le passage que Maxwel lui indique du doigt.) « La prescription, pour le crime d'assassinat, est prorogée de cinq ans, et reste fixée au terme de vingt années... à partir du jour... »

Il se passe la main sur les yeux comme s'il ne pouvait plus lire.

MAXWEL, lisant dans le livre que Rutten tient toujours à la main.

« Cette loi aura un effet rétroactif pour les crimes commis depuis moins de quinze ans... par décret du 7 mars 1789. » C'est moi qui en ai obtenu la promulgation, dans l'espoir que ce délai de cinq années me permettrait de découvrir l'assassin que je poursuivais! (Reprenant le livre et le replaçant sur la table.) Et, tu vois, mon espoir n'a pas été déçu!...

RUTTEN.

Tonnerre!... mais je suis perdu alors!

MAXWEL.

Oui!

RUTTEN.

Maxwel! grâce!... est-ce que c'est possible?... me faire mourir, moi, ton frère?...

MAXWEL.

Je ne suis plus ton frère! je suis ton juge!...

RUTTEN, se jetant aux pieds de Maxwel et lui serrant les mains.

Non!... je connais ton cœur!... tu ne peux pas avoir oublié le passé!... Songe donc! c'est à toi que notre père m'avait confié tout enfant!... Je vois encore la petite chambre où tu me faisais travailler!... comme tu me pardonnais alors!... et nos courses dans la campagne!... quand nous allions à la ferme de Fritz... tu sais... à Meisenthâl!... est-ce qu'on oublie cela? Ah! tu pleures!... tu pleures!... tu vois bien que tu te le rappelles!...

MAXWEL.

Oui!...

RUTTEN.

Eh bien! quand je serai mort!...

MAXWEL.

J'en mourrai! voilà tout!...

RUTTEN.

Non! non!... pitié!...

MAXWEL.

C'est impossible... écris!

RUTTEN.

Mon Dieu!...

MAXWEL.

Il le faut!...

RUTTEN, se relevant avec désespoir et saisissant le coutean resté snr la table.

Ah ! tue-moi donc de ta main !

MAXWEL.

Oui, puisque tu le veux !... mais avec la loi !...

Il frappe sur nn timbre.

RUTTEN.

Caïn !...

MAXWEL.

Non !... Brutus !...

Les trois portes dn fond s'ouvrent et laissent voir le prétoire garni de monde ; an fond, vis-à-vis la porte du milieu, le tribunal, auqnel on arrive par nn passage libre ; quatre juges y sont assis ; le fautenil du milien est vide. — A droite et à gauche, le public. — On aperçoit Waldeck assis dans la foule. — De l'antre côté, Ulric, Schwartz, Ludwig et leurs amis. — Denx bnissiers s'approcbent de Maxwol et lui passent sa robe de magistrat ; en même temps Sparck est rentré par la gauche et observe Rntten. — Gonlden, Reinold, Margnerite ot Marthe rentrent par la droite. — Maxwel marcbe jnsqn'an tribunal et en gravit les degrés d'nn pas cbancelant. Il reste debont devant son fauteuil. — Rntten regarde toute cette scène avec égarement. — Marthe ne le qnitte pas des yeux ; Marguerite défaillante est sontenne par Goulden.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SPARCK, GOULDEN, REINOLD, MARTHE, MARGUERITE, WALDECK, ULRIC, SCHWARTZ, LUDWIG, JUGES, HUISSIERS, ÉTUDIANTS, BOURGEOIS, PEUPLE.

MAXWEL, d'nne voix ferme d'abord, pnis embarrassée et de plns en plus saccadée.

Moi, Maxwel, juge en ce tribunal, j'ordonne, de par les pouvoirs qui me sont confiés, la révision du procès de Buttler, injustément condamné à la peine de mort, pour crime d'assassinat sur la personne du comte d'Asfeld, à l'effet de proclamer l'innocence dudit Buttler et de faire prononcer solennellement sa réhabilitation !

Marques de snrprise parmi les assistants.

REINOLD et MARTHE, se prenant les mains et levant les yeux au ciel.

Mon père !

Marguerite regarde Maxwel avec anxiété.

MAXWEL.

Moi, Maxwel, juge audit tribunal, je cite à comparaître devant nous Rutten Maxwel... (mouvement dans l'auditoire) comme prévenu d'assassinat sur la personne dudit comte d'Asfeld... (Rumeurs; Rutten fait un mouvement pour fuir; Sparck le saisit au collet; le silence se rétablit; Maxwel continue en chancelant.) Pour... les faits de la cause étant établis, s'entendre condamner... à la peine... de...

Il ne peut achever et tombe sur son fauteuil. — On s'empresse autour de lui.

MARGUERITE, poussant un cri.

Ah!...

REINOLD, la soutenant dans ses bras.

Marguerite!...

Goulden s'élance vers le tribunal, s'approche de Maxwel, et lui met la main sur le cœur. — Moment de silence.

GOULDEN, se redressant et levant les yeux au ciel.

C'était un juste!...

Mouvement d'effroi dans la foule; tout le monde s'agenouille; Marguerite tombe en sanglotant dans les bras de Reinold. — Sparck tient toujours Rutten atterré. — Tableau. — La toile tombe.

FIN

VARIANTES

Les exigences de la scène ont entraîné quelques modifications que nous donnons ici sous forme de variantes. Le texte, ainsi modifié, est conforme à la représentation.

—

PROLOGUE, SCÈNE IV, PAGE 5. — Passer de ces mots de Goulden : *mais que je n'envie pas,* à cette réplique de Maxwel, page 6 : *Tu es injuste, Goulden,* etc

—

SCÈNE V, PAGE 7. — Modifier ainsi le dialogue :

GOULDEN.

La foi en ce qui est divin, soit! mais en ce qui est purement humain?

MAXWEL.

Mettras-tu en doute des faits avérés, prouvés jusqu'à l'évidence?

GOULDEN.

C'est là ce que je conteste! etc.

—

MÊME SCÈNE, PAGES 9 ET 10. — Modifier ainsi le dialogue, à partir de ces mots de Goulden :

Ton frère, — pardon si je te parle de ton frère, mais un argument est un argument : fils du même père, vous avez eu deux mères différentes : la tienne, modèle de dévouement et de pieuse austérité; la sienne, coquette, légère, dissipée, au point que ton père en est presque mort de chagrin!... ton frère, dis-je, porte dans ses traits le signe irrécusable de toutes les mauvaises passions. L'éducation a pu lui mettre un frein, mais il ne mentira jamais complétement à sa nature. Eh bien! il n'y a pas trace de crime sur le visage de Buttler; c'est la tête d'un honnête homme et non d'un assassin!...

MAXWEL.

Que viens-tu me demander enfin? Je n'ai pas le droit de faire grâce, etc.

—

MÊME SCÈNE, PAGE 11. — La modification précédente entraîne celle-ci :

MAXWEL.

Ah! j'y suis! le fluide magnétique, n'est-ce pas? admirable découverte de ton charlatan de Mesmer?... etc.

—

SCÈNE VII, PAGES 12 ET 13. — Passer, dans le monologue de Maxwel, de ces mots : *A la culpabilité de Buttler*, à ceux-ci : *Un sursis! à quoi bon?*

—

SCÈNE VIII, PAGE 16. — Passer de ces mots de Rutten : *Chez les sauvages!* à ceux-ci : *Par malheur, j'ai la faiblesse*, etc.

—

ACTE Ier, SCÈNE Ire, PAGE 27. — Passer de ces mots : *A sa santé!* à la scène II.

—

SCÈNE II, PAGE 29. — Passer de ces mots : *Il faut aller à Heidelberg!... oui! oui!* à ceux-ci : *Pourquoi ne prends-tu pas tes grades universitaires?*

—

MÊME SCÈNE, MÊME PAGE. — Modifier ainsi quelques mots de la tirade d'Ulric :... *Je viderai mes caves, je me ferai aimer de Cécilia, et je vous promets*, etc.

—

SCÈNE VI, PAGE 37. — Passer de ces mots de Rutten : *Tu ne me reconnais pas?* à ceux-ci : *Au fait, j'oublie toujours, etc.*

—

ACTE II, SCÈNE IX, PAGE 65. — Passer de ces mots de Rutten : *Ah! ah!... votre police voit loin, à ce qu'il paraît?...* à cette réplique de Maxwel, ainsi modifiée : *Osez me dire quels services*, etc.

Acte III, Scène III, page 78. — Passer de ces mots de Reinold : *Et que pouvais-je faire?...* à ceux-ci, ainsi modifiés : *Pourquoi serais-je resté sous ce toit*, etc.; et, plus loin, même page, après ces mots de Marguerite : *Je vous aime!* modifier ainsi ce qui suit :

REINOLD.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Ah! reviens Reinold!... etc.

—

Scène VI, page 82. — Modifier ainsi le dialogue :

GOULDEN.

... Et je me suis invité d'avance! — Oh! soyez tranquille, j'ai pensé à tout.

MARTHE.

Laissez, monsieur; je vais tout préparer.

REINOLD.

Un mot, monsieur Goulden! etc.
Et, plus loin, page 83.

GOULDEN.

... Qui peut répondre qu'elle n'ait pas parlé?... Croyez-moi, laissons Sparck en repos, et, puisque le couvert est mis, soupons!

MARTHE.

On frappe! etc.

—

Scène VIII, page 89. — Passer de ces mots de Goulden : *Oui, peut-être!* à cette réplique de Reinold : *Mais... ce couteau!* etc.

—

Acte IV, scène VI, page 107. — Passer, dans la tirade de Sparck, de ces mots : *Ne laisse pas d'être assez clair*, à ceux-ci : *Voyons! pensons à nos diamants!*

—

Acte V, scène Ire, page 121. — Passer de ces mots de Maxwel : *Orgueil, Dieu m'a puni par toi!* à ceux-ci : *Le fils de mon père*, etc.; et, plus loin, de ces mots : *Ai-je assez souffert?* à ceux-ci, ainsi modifiés : *Ah! comme Reinold m'a quitté pourtant!...* etc.

Scène V, page 127. — Passer de ces mots de Marguerite : *Ne soyez pas impitoyable pour vous-même, mon père!...* à ceux-ci : *Ah! je ne serai pas seule à vous supplier!* etc.

—

Scène VII, page 132. — Supprimer ces mots de Rutten : *Je ne fais de mal à personne.*

—

Même scène, page 134. — Passer de ces mots de Rutten *Tu ne peux pas avoir oublié le passé!...* à ceux-ci : *Ah! tu pleures!... tu pleures!* etc.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET